Pal. T. XXXVI. 18. (1

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

III.

583848

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE,

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

OU

LETTRES DE Mme D'IVRY A SA FILLE,

PAR Mlle M. DE B******.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, n° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1809.

COURS

ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LETTRE XXIX.

Eclaircissemens sur le retour des dix mille Grecs, et guerre des Lacédémoniens contre les Perses. — Mort de Socrate, et regrets tardifs des Athéniens. — Portrait d'Evagore, roi de Salamine; rôle qu'il vient jouer dans la querelle d'Athènes et de Lacédémone, et comment, de concert avec Conon, il parvient à affaiblir la trop grande puissance de la république de Sparte; revers du roi de Salamine, et troubles à Lacédémone. — Paix d'Antalcide, et révoltes des villes grecques qui refusent d'y adhérer.

J'AJOUTERAI, ma chère Aline, à ce que je vous disais dans ma dernière, sur le retour des dix mille, que prêts à rentrer en Grèce, lorsqu'ils furent arrivés à Sinope, colonie des Milésiens, les soldats désirèrent faire quelque butin, avant de rentrer dans leur patrie, et

voulant se donner un général, ils témoignèrent à Xénophon le désir que ce fût lui qui prit le commandement en chef. Jusque-là toutes les affaires s'étaient décidées par un conseil et à la pluralité des voix; Xénophon leur représenta qu'il convenait que leur général fût un Lacédémonien, à cause de la prééminence qu'avait alors Lacédémone. Cette raison ne fit point impression sur eux; il leur dit alors qu'il avait consulté les dieux, et qu'ils désapprouvaient le choix qu'ils faisaient de lui. Ils n'osèrent plus insister, et ils choisirent pour leur général Chrysophore, qui était Lacédémonien. Ce nouveau général ne tarda pas à voir naître la discorde; ayant voulu empêcher ses soldats de piller les colonies grecques, ils se soulevèrent et se séparèrent en trois corps, dont l'un se mit sous le commandement de Xénophon. Il ne fut pas plus indulgent que Chrysophore; il refusa le pillage à ses soldats, lorsqu'ils passèrent par Byzance, qui étant une ville très-riche, tentait leur cupidité. Mais il sut leur faire entendre raison, en leur représentant qu'ils irriteraient Lacédémone, et que ce pillage entraînerait leur ruine; il les fit renoncer à leur dessein. De là Xénophon les

mena dans la Thrace, où ils furent appelés par Saute, prince de ce pays, qui voulait se rétablir dans ses états, et qui annonçait vouloir prendre les Grecs à sa solde. Mais lorsqu'il eut tiré d'eux le service qu'il demandait, il leur manqua de parole et ne leur donna point la paye qu'il avait promise. Xénophon se plaignit beaucoup de cette injustice, et peut-être eût-il songé à s'en venger, si des députés de Lacédémone ne fussent survenus dans ces entrefaites, et ne lui eussent appris que leur république venait de déclarer la guerre à Tissapherne et à Pharnabase.

Cette guerre avec les satrapes de Perse était une suite de celle de Cyrus contre son frère. Les villes d'Ionie qui avaient suivi le parti de Cyrus, craignant le ressentiment de Tissapherne, avaient imploré le secours des Lacédémoniens pour empêcher qu'on ne ravageât leur pays. En conséquence, ceux-ci avaient déjà embarqué des troupes, sous la conduite de Thymbron. Xénophon se joignit à eux avec sa petite armée, qui non-seulement reçut l'assurance d'une paye fort honnête, mais fut encore émue par le désir et l'espoir de se venger du satrape qui l'avait indignement trahi.

Pendant que les Lacédémoniens portent la guerre en Perse, revenons à Athènes, et jetons un regard de compassion sur la mort de Socrate.

Ce philosophe dont vous connaissez les vertus, dont la pureté des principes et de la morale est parfaitement reconnue, fut victime d'une odieuse cabale. Deux ans après l'expulsion des trente tyrans, on l'accusa de ne pas reconnaître les dieux de l'état, d'introduire un culte nouveau et de corrompre l'esprit de la jeunesse. Son vrai crime était de démasquer les vices et de s'être attiré la haine des sophistes, par certains tours d'expressions, et sur-tout l'ironie qu'il employait avec beaucoup de finesse contre les philosophes orgueilleux, qu'on désignait sous le nom de sophistes.

Long-temps avant sa mort, ils l'avaient fait jouer sur le théâtre, dans les *Nuées d'Aristophane*. On avait mis Socrate en scène, pour lui faire dire des impertinences et des impiétés contre les dieux. Les magistrats, en souffrant qu'on le tournât ainsi en ridicule et qu'on le rendit méprisable, préparèrent le peuple à se prêter à la passion de ses ennemis. Mélitus se mit à la tête du parti qui voulait la mort de

Socrate; il intenta contre lui une accusation en forme sur ses prétendus crimes, rapportés plus haut. Malgré leur peu de vérité, malgré qu'il n'inspirât à la jeunesse que de très-bons principes, et qu'il fût loin, comme le disait Mélitus, de la porter à mépriser les lois et l'ordre établi dans la république, il fut condamné sur de simples soupçons, et ses amis ne purent parvenir à le sauver.

Lorsqu'il sut qu'il était condamné, il dit, sans s'émouvoir : Je vais mourir, la nature m'y avait condamné dès ma naissance. La vérité condamnera bientôt mes juges à l'infâmie.

Ses amis voulant le tirer de prison, et l'invitant à prendre la fuite, il répondit que ce serait violer les lois. Il but la ciguë qui lui fut présentée, et l'on remarque que sa conduite devant ses juges fut digne d'un martyr chrétien. Il comparut devant ses ennemis avec cette confiance qui naît de l'innocence. Il conserva sa tranquillité d'esprit jusqu'au dernier moment, s'entretint avec ses amis dans sa prison, et disserta avec eux sur l'immortalité de l'ame, jusqu'à l'instant où on lui apporta la fatale potion. Avant de la prendre, il fit sa prière aux dieux, et l'avala sans aucune émotion.

Ses amis pleuraient autour de lui, et poussaient de profonds soupirs; il les en reprit, en leur disant : « Eh! où est « donc la vertu ? j'ai toujours ouï dire « qu'il faut mourir tranquillement, en « bénissant les dieux ». Il se promenait en prononçant ces mots. Lorsque le poison commença à faire sentir ses atteintes, il se coucha et mourut quelques momens après.

J'aime à croire que vous donnerez quelques larmes à sa mort. Sa patience dans ses derniers momens l'a fait plus d'une fois comparer avec Jésus-Christ, et l'on est généralement persuadé que Socrate eut connaissance du vrai Dieu, ce qui lui faisait intérieurement mépriser les dieux d'Athènes. Ce sentiment qu'il laissait pénétrer à ses intimes amis, fut la base des accusations de Mélitus.

Peu de temps après que les Athéniens eurent sacrifié Socrate, ils reconnurent son innocence; et en étant pleinement convaincus, ils imputèrent tous les malheurs de la république à l'injustice de cette condamnation; ils se repentirent, quand il n'était plus temps. L'académie et les autres lieux où il avait coutume d'enseigner, le rappelaient sans cesse à leur esprit; ils se demandaient comment

ils avaient payé des services si importans. Ils révoquèrent l'arrêt de sa condamnation ; Mélitus fut lui-même condamné à mort, et ses autres accusateurs furent bannis : ils élevèrent ensuite à Socrate une statue de bronze, qui fut fondue par le célèbre Lysippe.

Telles furent les preuves des regrets de ce peuple léger, qui sentait toujours ses fautes trop tard, et que l'expérience ne corrigeait pas, ne pouvait préserver du retour des mêmes erreurs.

Après la mort de ce philosophe, qui eut toutes les qualités morales, et qui est encore cité comme le modèle des bons maris, quoiqu'il fût l'époux d'une méchante femme. Brave guerrier, citoyen zélé, bon ami, bon père, pauvre et désintéressé, incorruptible dans les affaires ; il ne consultait que les vrais intérêts de l'état, et non les siens. Que de motifs pour le regretter ! Après lui l'histoire d'Athènes n'offre plus de faits intéressans, jusqu'à ce qu'il soit question de Philippe, roi de Macédoine.

Les Lacédémoniens continuaient de faire la guerre aux Perses. On vit dans le même temps Evagore, roi de Salamine, soutenir une guerre assez opiniâtre contre Artaxerce. Evagore des-

cendait des rois de Chypre ; il avait un droit légitime à la souveraineté de cette île ; mais un tyran s'en était emparé, et l'avait soumise à la domination des Perses. Evagore était né sous le règne du tyran, usurpateur de la couronne de ses ancêtres. Dès son enfance, il fit paraître les plus grandes qualités ; il possédait celles du cœur et de l'esprit ; il réunissait à un extérieur agréable, toutes les grâces du corps qui ajoutent aux agrémens, soit que ses éminentes qualités inquiétassent le tyran, et qu'il crût devoir s'en défaire, ou que simplement il survint entr'eux quelques démêlés, Evagore risqua d'être tué par le meurtrier du roi, et il se bannit de Salamine pour mettre ses jours en sûreté. Peu après il s'arma de résolution, et s'étant mis à la tête de cinquante hommes déterminés, il parvint avec ce petit nombre d'amis zélés à chasser du trône l'usurpateur, et lui même y fut placé par les habitans de Salamine. Il s'appliqua aussitôt à faire fleurir le commerce et à gouverner avec justice. Il s'était déjà fait une réputation, lorsque Conon, après le malheureux combat d'Acgospotamus, choisit un asile chez Evagore, lia une étroite amitié avec ce prince, et lui concilia

les bonnes grâces du roi de Perse.

Ce fut alors que Conon, touché de l'état d'abaissement où sa patrie se trouvait réduite, fit entrer Evagore dans ses vues; et tous deux s'occupèrent des moyens d'affaiblir la grande puissance de Lacédémone, qui voulait donner des lois à toute la Grèce. Evagore, qui entretenait des intelligences avec les satrapes d'Asie, n'ignorait pas combien ils se plaignaient des ravages que les Lacédémoniens faisaient dans cette contrée; il leur conseilla d'attaquer les Lacédémoniens par mer, et fit nommer Conon général de la flotte. Ce conseil fut suivi, et Conon, le seul des généraux échappé à la cruauté de Lysandre, après le combat si fatal aux Athéniens, Conon se revit à la tête d'une flotte qui fit trembler ses ennemis. Mais les choses changèrent bientôt de face pour Evagore; ayant voulu se rendre maître de toute l'île de Cypre, les Cypriotes implorèrent le secours du roi de Perse, qui avait intérêt de conserver cette île. La guerre ne se fit d'abord qu'entre les Cypriotes et Evagore; mais lorsqu'Artaxerce-Mnémon se fût débarrassé des Lacédémoniens, il tourna toutes ses forces contre Evagore.

Le combat n'était pas égal entre le grand roi, dont l'armée était de trois cent mille hommes et la flotte de trois cents galères, et Evagore, qui n'avait que vingt mille hommes et quatre-vingt-dix galères. Cependant, avec des forces si inférieures, il tint tête à son ennemi; il mit en usage toutes les ressources de l'art militaire; et avec ses frégates légères il vint à bout de couler à fond celles qui portaient des vivres aux Perses, ce qui mit la famine parmi eux. Ayant reçu du roi d'Egypte un secours de soixante galères, de l'argent et du blé, il battit une partie de l'armée de terre, et gagna ensuite un combat naval.

Il est intéressant de voir un petit souverain se soutenir ainsi contre un grand; mais l'inégalité des forces devait finir par faire triompher les Perses; ils remportèrent peu après une victoire sur Evagore, et ils assiégèrent Salamine par mer et par terre. Se voyant sans ressources, il fut contraint de capituler; il fut réduit à sa capitale, et obligé de payer au roi de Perse un tribut annuel. Ce prince passa le reste de ses jours en paix, et il mourut dans une grande vieillesse.

Nicoclès son fils, qui lui succéda,

eut un règne très-heureux; il fut un modèle d'équité; il n'avait en vue que l'utilité publique, les vrais intérêts de son peuple. Les historiens lui donnent toutes les qualités morales.

Je passerai rapidement sur les entreprises des Lacédémoniens dans l'Asie mineure; mais je veux vous parler d'une femme célèbre qui joua un grand rôle dans cette guerre, où elle donna des preuves de valeur et en même temps d'une sagesse digne d'être admirée.

Cette dame se nommait Mania; elle était veuve de Zénis, qui gouvernait l'Eolie sous l'autorité de Pharnabase, et qui lui rendit de grands services. Ayant perdu son époux, elle vint trouver le satrape et le pria de vouloir bien lui conserver le gouvernement de son mari, promettant de le servir avec le même zèle. Elle tint parole; et au rapport de tous les historiens, elle se comporta avec autant d'habileté et de sagesse que l'homme le plus exercé dans l'art de gouverner: non-seulement elle sut conserver les places confiées à sa garde, mais elle en conquit de nouvelles. Montée sur un char, elle donnait ses ordres, commandait elle-même son armée, lui faisait observer la plus exacte discipline.

Elle fut d'un grand secours à Pharnabase dans toutes ses entreprises, et particulièrement pour repousser les Lacédémoniens. Cette héroïne périt par trahison ; elle fut assassinée par son gendre Midias qui, ne pouvant souffrir d'être commandé par une femme, prit des mesures pour se défaire d'elle et de son fils, espérant succéder à son gouvernement. Mais il ne jouit pas des fruits de son crime ; car les autres villes de l'Eolie s'étant soumises à l'obéissance de Dercillidas, général lacédémonien, Midias fut enveloppé dans cette révolution, et privé des biens qu'il avait injustement usurpés.

Dans la campagne suivante, ce même Dercillidas s'occupa de mettre à couvert des incursions les villes qu'il avait prises sous sa protection, et il fit divers exploits dans la Chersonèse.

Des troubles s'élevaient alors à Lacédémone entre les rois. Le roi Agis étant mort, Agésilas refusa de reconnaître pour son collègue Léotychide, qu'il prétendit n'être que le fils de la reine. Agésilas, soutenu par les Spartiates et par Lysandre, fit déclarer bâtard ce jeune prince ; mais ayant été mis en possession de ses biens, il lui en donna une part,

et partagea le reste entre ses parens qui étaient pauvres. Cette conduite lui attira l'estime générale, et contribua à lui donner ce grand crédit dont il jouit par la suite. Jamais roi de Sparte ne fut plus puissant qu'Agésilas.

Il se distingua dans la guerre contre les Perses; mais ses démêlés avec Lysandre, la jalousie qu'il conçut des égards qu'on lui montrait dans toutes les villes d'Asie, et le peu d'égards que montra Lysandre pour les représentations d'Agésilas, décida celui-ci à ne lui donner dans l'armée que les emplois les moins honorables.

Plein de ressentiment, Lysandre revint à Sparte, et il entreprit de s'ouvrir le chemin du trône. Il n'y avait à Sparte que deux branches de la postérité d'Hercule qui eussent droit d'y régner: Lysandre se prétendait descendant d'Hercule, et employa diverses ruses pour le prouver. Il mit dans ses intérêts la prêtresse de Delphes, et disposa toutes choses pour paraître appelé au trône par la volonté des dieux.

Pendant ce temps Agésilas remportait les plus grands avantages; il avait vaincu Tissapherne, s'était emparé de ses richesses, et peu après le roi de

Perse fit proposer un accommodement à celui de Sparte. Artaxerce consentait que les villes grecques fussent libres; il exigeait seulement qu'Agésilas retournât en Grèce. Celui-ci ne voulut rien conclure sans l'avis de Sparte; et en l'attendant il mena son armée en Phrygie, où il leva de grandes contributions et amassa beaucoup d'argent. Tenant cependant à l'ancienne simplicité des mœurs, Agésilas offrait le plus grand contraste avec Pharnabase, aussi remarquable par son luxe et sa mollesse, que le roi de Sparte l'était par sa simplicité et sa modestie. Dans la conférence qu'Agésilas eut avec le satrape, on vit celui-ci s'humilier, pour ainsi dire, se plaindre avec tant de douceur de ce qu'il ravageait son pays, qu'Agésilas, touché de sa soumission, lui promit de sortir de son gouvernement.

Vous voyez qu'Agésilas faisait trembler toutes les villes d'Asie; il s'attirait en même temps l'admiration des Perses mêmes. Couvert d'une mauvaise cape, d'un habit souvent déchiré, il faisait la loi aux lieutenans du grand roi; il leur expliquait impérieusement ses intentions, et avec ce laconisme énergique qui distinguait les vrais Spartiates. Les

peuples témoins de la sagesse de sa conduite, et du bon ordre qu'il mettait dans toutes les villes, s'empressaient de mériter son affection; son armée grossissait tous les jours; il semblait que l'Asie entière voulait passer sous sa domination. Il ne méditait pas moins que d'aller attaquer le roi de Perse, de lui faire craindre la puissance des Grecs jusque sur son trône, et de le mettre enfin hors d'état de troubler la Grèce.

Artaxerce formait d'autres projets : alarmé de ceux d'Agésilas, et n'ayant pu l'engager à sortir de ses provinces, il songea à faire une diversion et à soulever contre Lacédémone les états de la Grèce, qu'il savait porter impatiemment son joug. Timocrate fut chargé de cette négociation, et il travailla habilement à remplir sa mission. Les Thébains furent les premiers à vouloir secouer le joug impérieux de Lacédémone; les Athéniens ne tardèrent pas à entrer dans cette ligue; ils saisirent avec empressement l'occasion de se relever de leur longue humiliation, et ils commencèrent par accorder aux Thébains les secours qu'ils leur demandaient. D'un autre côté Conon, qui prenait beaucoup de crédit à la cour des Perses, sollicita

vivement un armement en faveur de ses compatriotes, et contribua beaucoup à former la ligue des états de la Grèce contre Lacédémone. L'occasion d'une rupture se présenta bientôt : les Phocéens et les Locriens ayant eu querelle au sujet d'une pièce de terre, les Spartiates, déjà mécontens des Locriens, prirent le parti des Phocéens, et ordonnèrent à Pausanias d'aller joindre Lysandre qui était dans la Béotie avec un corps de troupes ; mais les Thébains prévinrent cette jonction, et tombèrent sur Lysandre avec tant de vigueur, qu'ils remportèrent une victoire complète, et que Lysandre fut tué dans l'action.

Ainsi finit ce Grec célèbre qui éleva Lacédémone, sa patrie, à un degré de puissance qu'elle n'avait jamais eu, et qui ébranla celle d'Athènes jusque dans ses fondemens ; cet homme si grand, si admirable, s'il n'eût été vain jusqu'à l'insolence, si, se prévalant trop de ses exploits, il n'eût toujours voulu décider en maître absolu. On a vu qu'il affecta d'éclipser Agésilas lui-même ; et que s'il n'eut pas le nom de roi, il en prit longtemps toute la puissance.

Pausanias fut jugé coupable pour ne s'être pas assez promptement réuni à

Lysandre; on le regarda comme l'auteur de sa défaite. De retour à Sparte, il fut accusé et condamné à mort; quoique l'un des deux rois, il fut obligé de fuir pour se dérober à la sévère justice de ses sujets.

Agésilas se disposait à mener ses troupes en Perse, lorsqu'il reçut un ordre des éphores qui le rappelait dans la Laconie, où déjà toute la Grèce était en armes. Il obéit, revint défendre sa patrie, au lieu de continuer de faire des conquêtes. Cette déférence d'Agésilas pour les magistrats de Sparte, est fort louée par les historiens. En effet, il est beau de savoir s'arrêter au milieu de ses exploits; et il dut en coûter beaucoup à Agésilas de quitter le théâtre de sa gloire à l'instant où ses succès étaient près d'ébranler l'empire de Perse, et peut-être de le renverser. C'est avec raison qu'on tire cette conséquence de l'obéissance d'Agésilas : Qu'*à Sparte les lois commandaient aux hommes, et non les hommes, les souverains, aux lois.*

Avant qu'Agésilas fût arrivé à Sparte, les Lacédémoniens eurent des chocs terribles à soutenir : ils se virent assaillis de tous côtés. Les Athéniens, suivis

des Béotiens, des Corinthiens et des Thébains, marchèrent au nombre de vingt-deux mille hommes. Les Spartiates ayant rassemblé quatorze mille hommes dont leurs alliés faisaient la plus grande partie, rencontrèrent leurs ennemis près de Lycione. Le combat fut long et opiniâtre; mais les Spartiates finirent par remporter la victoire sur les Athéniens, ou plutôt sur leurs alliés, qui seuls furent mis en déroute.

Dans le même temps il y eut sur mer une action importante: Conon, à la tête de cent vaisseaux, attaqua la flotte des Lacédémoniens, et remporta une grande victoire. Le combat se donna aux environs de Cnidos, ville de Carie, dans l'Asie mineure. Les Lacédémoniens perdirent cinquante galères; depuis cette défaite, leur puissance sur mer alla toujours en décroissant. On a remarqué que c'est la prospérité orgueilleuse des deux républiques les plus puissantes de la Grèce, qui causa leur ruine réciproque, et que les Lacédémoniens eux-mêmes ne surent pas profiter de l'exemple que leur avait donné celle d'Athènes, dont les revers eussent dû leur servir de leçon.

Agésilas était prêt d'arriver à Sparte

lorsque les éphores le firent prier de se rendre en Béotie, où les armées étaient en présence dans les plaines de Coronée: les Lacédémoniens et les Orchoniens d'un côté; de l'autre, les Thébains et les Argiens. Agésilas arriva assez à temps pour commander les siens dans cette bataille qui, d'après Xénophon, fut la plus furieuse de toutes celles à laquelle cet historien guerrier assista. Les Thébains furent d'abord mis en déroute; mais Agésilas ayant voulu s'opposer à leur passage, ils formèrent un bataillon carré de toute leur infanterie, dont le front ne put être renversé. La mêlée fut sanglante : Agésilas fit des prodiges de valeur; il était accompagné de cinquante jeunes Spartiates, dont le secours lui sauva la vie; mais ils ne purent empêcher qu'il ne fût blessé de plusieurs coups de pique. Les Lacédémoniens voyant que les Thébains ne pouvaient être enfoncés, ouvrirent leurs phalanges pour leur donner passage; ensuite ils les attaquèrent en queue; mais ceux-ci, fiers d'avoir résisté aux Spartiates, se retirèrent en combattant toujours, sans pouvoir jamais être rompus. Agésilas, tout blessé qu'il était, ne voulut point se retirer dans sa tente

qu'il n'eût vu remporter les morts sur leurs boucliers. Le lendemain il fit dresser un trophée pour monument de sa victoire, et se rendit à Sparte, où il fut reçu avec des transports de joie. Quoiqu'il vînt d'un pays où régnaient le faste et la mollesse, on vit toujours en lui la même simplicité; et bien loin de rentrer dans Sparte avec la fierte d'un général victorieux, il se montra aussi modeste que le plus simple particulier.

Il ne tarda pas à partir avec son armée de terre, et mit le siége devant Corinthe, pendant que Télentias son frère, l'assiégeait par mer.

Cependant Conon victorieux obtint de Pharnabase cinquante talens pour rétablir le Pyrée, et le commandement de la flotte lui fut conservé après avoir ravagé la côte de la Laconie. Il se rendit à Athènes, où il fut reçu avec de grandes marques de joie. Il y ajouta le doux plaisir d'être le restaurateur de sa patrie et d'en faire relever les murs. On remarque comme une chose singulière que cette ville, qui avait été anciennement brûlée par les Perses, fut rebâtie de leurs propres deniers.

Quelle vicissitude, ma chère Aline, dans la fortune d'Athènes! Combien elle

fut variée ! Conon, après avoir rétabli cette ville dans son ancien état, et l'avoir mise à l'abri des insultes de ses ennemis, offrit aux dieux une hécatombe.

Rien ne peut égaler la rage et la douleur dont les Lacédémoniens furent saisis en voyant Athènes sortir, pour ainsi dire, de ses ruines, et relevée de son état de faiblesse au point de se rendre encore formidable. Ils entrevirent que leur souveraineté de la Grèce était sur le penchant de sa ruine. Ils résolurent d'abord de se venger de cet affront sur Conon lui-même; ils proposèrent la paix au roi de Perse, et ils envoyèrent Antalcide à Thèribaze, gouverneur de Sardes. Les Athéniens députèrent de leur côté, et voulurent croiser cette négociation; mais leurs efforts furent vains, et Conon en fut la victime. Antalcidas l'accusa d'avoir employé l'argent du roi au rétablissement d'Athènes, et d'avoir formé le dessein d'enlever aux Perses l'Eolie et l'Ionie. Pour mieux engager Artaxerce à la paix, les Lacédémoniens eurent la lâcheté de lui livrer et de lui vendre en quelque sorte toutes les villes grecques, pour la liberté desquelles Agésilas avait tant combattu.

On ne sait comment Téribaze ajouta

foi à l'accusation d'Antalcide contre Conon ; ce qui est certain, c'est qu'il le fit arrêter, et qu'il envoya aux Lacédémoniens des sommes considérables ; mais il ne voulut pas prendre sur lui de conclure la paix. Les historiens ne sont point d'accord sur le sort de Conon ; les uns disent qu'il fut conduit à Suze et décapité par ordre du roi. Ceux qui l'assurent prétendent qu'il avait complotté contre les Perses ; qu'il méditait véritablement de leur enlever des villes pour les annexer au domaine d'Athènes. Mais Xénophon ne dit rien de tout cela, ce qui peut faire conjecturer qu'il se sauva de prison ; au surplus, l'histoire ne fait plus mention de ce grand capitaine, qui était devenu la terreur des Spartiates.

Dès que les villes grecques furent informées du traité fait entre les Lacédémoniens et le roi de Perse, elles furent saisies d'indignation, et dans le premier moment elles résolurent de n'y point souscrire ; mais comme elles étaient épuisées par les divisions domestiques, elles furent hors d'état de soutenir la guerre contre les Perses. Cependant les hostilités réciproques continuèrent entre les Spartiates et les Athéniens. Il y eut

un horrible massacre à Corinthe qui fut occasioné par les Spartiates. Profitant des divisions de cette ville, ils y firent entrer un corps de troupes, mirent aux prises une partie des citoyens, et taillèrent en pièces un grand nombre d'Athéniens et de Béotiens.

A Rhodes il y eut une division, qui eut des conséquences pour les Athéniens : une partie des habitans de Rhodes étaient pour la démocratie, et l'autre pour l'oligarchie. Ces derniers ayant porté leurs plaintes à Sparte, on envoya Téleutius avec vingt sept vaisseaux, et il y rétablit l'oligarchie. Les Athéniens, à qui la souveraineté de cette île appartenait, y envoyèrent Thrasybule; mais sur sa route ayant levé quelque tribut sur Aspende, les habitans qui avaient été maltraités par ses soldats, se soulevèrent; et étant entrés dans sa tente, ils le massacrèrent. Ainsi périt cet illustre Athénien qui, par son zèle et par son intrépidité, avait été le libérateur de sa patrie, et qui, par tout ce qu'il fit de grand dans une occasion si difficile, doit être placé parmi les hommes célèbres de son temps.

Le mérite d'Iphicrate donnait alors aux Athéniens les plus grandes espé-

rances. A l'âge de vingt ans il paraissait déjà versé dans la science militaire : il dispersa les forces qu'Agésilas avait laissées à Léchée ; ce qui engagea les Spartiates à faire la paix avec les Béotiens.

Les Athéniens le chargèrent ensuite de veiller à la conservation des places que Thrasybule avait recouvrées en allant à Rhodes. Ces villes étaient toutes sur les côtes de l'Hellespont, et elles s'étaient jetées dans le parti de Lacédémone. Iphicrate défit dans une embuscade le Spartiate Anaxibias.

Dans le même temps Chabrias marcha contre les Eginètes qui, soutenus des Spartiates, ravageaient l'Attique; il les défit complètement. Profitant de son absence, les Lacédémoniens envoyèrent Téleutius au Pyrée : il y entra de nuit, s'empara de plusieurs vaisseaux, en fracassa d'autres, et mit l'alarme dans Athènes.

Las de se faire la guerre, de se faire le plus de mal qu'ils pouvaient, les Athéniens et les Spartiates finirent par s'accorder pour faire la paix avec les Perses. Les conditions furent que toutes les villes des Grecs asiatiques rentreraient sous la domination des Perses; que les Athéniens conserveraient leur juridiction sur

Lemnos, et que le reste de la Grèce jouirait de la liberté. Telle fut la paix appelée d'*Antalcide;* elle fut la cause de la ruine et du déshonneur de la Grèce. Combien ce traité honteux, par lequel la Perse enlevait aux Grecs l'empire de l'Asie mineure, et les forçait d'abandonner tous les Grecs de ce canton; combien ce traité, dis-je, fut différent de celui que fit Cimon l'athénien, soixante ans avant, avec Artaxerce-Longuemain! Alors la Grèce, victorieuse, assurait la liberté aux Grecs, et faisait la loi aux Perses. Il est sensible que la cause de cette différence vint de la jalousie qui arma les villes les unes contre les autres; dissentions dont les rois de Perse profitèrent habilement.

C'est ainsi, ma chère Aline, que les divisions des peuples tournent toujours au profit de leurs voisins. Les Grecs furent invincibles tant qu'ils furent unis, et inaccessibles aux présens et aux séductions des Perses; mais lorsqu'ils se furent laissé corrompre par l'or et les promesses, il devint facile de les vaincre. Divisés d'intérêt, ils ne songèrent plus à s'unir contre l'ennemi commun; ils eurent la folie de se piquer de prééminence les uns sur les autres, et de consumer

leurs forces à se combattre. Cette erreur les amena à recourir aux rois de Perse, et à employer les plus basses flatteries pour obtenir des troupes et de l'argent.

Vous avez vu les résultats de cette conduite; ils vont se développer encore mieux dans la suite de cette histoire, dont les intéressans détails m'entraînent souvent plus que je ne le voudrais.

LETTRE XXX.

Divisions à Thèbes ; injustices des Lacédémoniens, qui soulèvent tous les esprits ; ligue des Thébains ; efforts courageux de ce peuple, et commencement de sa gloire et de sa puissance sous Pélopidas et Epaminondas. — Batailles de Leuctres, de Cynoscéphale et de Mantinée. — Mort des deux grands capitaines qui firent la gloire de Thèbes.

Le traité d'Antalcide, dont je vous ai parlé dans ma dernière, n'éteignit pas les divisions entre les Grecs ; il fut au contraire la source d'une foule d'hostilités, peu importantes à la vérité, mais qui n'en eurent pas moins un grand effet.

Tous les petits peuples de la Grèce, indisposés par le traité dont les Lacédémoniens étaient les auteurs, ne tardèrent pas à se soulever. Les Thébains furent les premiers qui en donnèrent l'exemple. Contraints de laisser retirer les garnisons qu'ils tenaient dans les villes de Béotie, de même que les Corinthiens dans la ville

d'Argos, ils éprouvèrent un vif mécontentement, et n'attendirent qu'une occasion pour éclater contre Lacédémone, dont la politique était toujours de tenir dans la subordination les peuples qui n'étaient pas en état de lui résister. C'est ainsi que, sur les plaintes que les villes d'Acanthe et d'Apollonie firent, par leurs députés, du trop grand accroissement de la ville d'Olinthie, elle déclara la guerre aux Olinthiens, et elle envoya des troupes sous la conduite d'Eudadimas et de Phœbidas. Le premier s'empara de Potidée, ville alliée des Olinthiens. Le second vint à Thèbes; et, trouvant la ville divisée en deux factions, dont l'une était pour l'oligarchie, et l'autre pour le gouvernement populaire, il profita de cette division, et Léontiade, chef de cette faction, lui livra la citadelle. Ce coup hardi acheva de révolter les esprits contre les Lacédémoniens. Pour les adoucir, ils déposèrent Phœbidas, et le condamnèrent à une amende, mais ils n'évacuèrent point la citadelle; contradiction qui paraît étrange, mais qui fut cependant, depuis, imitée par d'autres peuples. En même temps, Léontide, un des généraux thébains, fit saisir Isménie, autre général

qui s'était déclaré pour le gouvernement populaire; il le fit conduire à la citadelle. Ceux de son parti, alarmés de cette violence, s'enfuirent à Athènes au nombre de plus de quatre cents : de ce nombre était le célèbre Pélopidas. Epaminondas, dont le nom fut encore plus glorieux, vivait alors dans un état obscur, tout occupé de la philosophie; il demeura à Thèbes. L'entreprise de Phœbidas avait excité de grandes plaintes; les Spartiates y mirent le comble, en nommant des commissaires qui allèrent à Thèbes et condamnèrent à mort Isménie.

L'année suivante les Olinthiens taillèrent en pièces une partie de l'armée des Spartiates. Lacédémone en tira vengeance; elle fit de longs efforts pour soumettre Olinthie, et y parvint enfin en réduisant cette ville par famine. La prospérité des Lacédémoniens était alors si grande, ils punissaient si sévèrement quiconque osait se soustraire à leur autorité, que les Athéniens eux-mêmes se tenaient tranquilles. Mais le moment approchait où deux illustres Thébains devaient arrêter le cours des injustices de Sparte.

C'est à Pélopidas et à Epaminondas

qu'il était réservé d'affranchir les Thébains de la domination des Lacédémoniens. Pélopidas était fort riche, et il faisait un noble usage de ses biens; il les employait à secourir les malheureux. Son goût le portait aux exercices du corps. Il était lié intimement avec Epaminondas qui, au contraire, était fort pauvre; mais il vivait si content de son état, que jamais il ne voulut accepter les secours que Pélopidas lui offrit souvent. Epaminondas possédait les qualités les plus éminentes: c'était un homme de tête, un excellent capitaine, doué d'une grande prudence, fort adonné à l'étude de la philosophie, grand ennemi du mensonge, qu'il n'employait jamais, même en badinant.

On admirait la tendre union qui régnait entre ces deux hommes illustres. Nés avec une fortune et des goûts tout différens, jamais le moindre sentiment de jalousie ne s'éleva entr'eux; l'amour du bien public était le mobile commun de leurs actions, et non l'ambition et l'intérêt. Leur union fut inaltérable, parce qu'elle était fondée sur la vertu.

Les Lacédémoniens, abusant de leur puissance, voulurent exiger des Athéniens qu'ils chassassent les quatre cents

Thébains qui s'étaient réfugiés à Athènes. Après avoir été bannis par un décret public, l'humanité des Athéniens ne leur permit pas d'obéir à l'ordre de Lacédémone ; ils se rappelaient d'ailleurs que les Thébains avaient contribué à rétablir à Athènes le gouvernement populaire, et refusèrent de se prêter à la violence qu'on voulait exercer contre les malheureux bannis. Pélopidas, plein de courage, et ne respirant que la gloire de son pays, exhorta tous les bannis à prendre les armes pour mettre leur patrie en liberté, et il trouva les esprits disposés à le seconder. Epaminondas qui, comme je vous l'ai dit, était resté à Thèbes, animait, de son côté, les jeunes Thébains à secouer le joug de Sparte. Les deux partis concertèrent leur entreprise ; et douze bannis, à la tête desquels était Pélopidas, vêtus en paysans, entrèrent de nuit dans Thèbes, se cachèrent chez l'un des conjurés ; et là, s'étant rassemblés et divisés en deux troupes, ils furent surprendre les magistrats de cette ville, qui étaient, en ce jour, réunis dans un grand festin. On prétend qu'à l'instant où les principaux magistrats se rassemblaient, il leur arriva un courrier venant d'Athènes, chargé d'un paquet qui con-

tenait tout le détail de la conjuration. Archias, chef des magistrats, prit le paquet, et dit en riant : *A demain les affaires sérieuses.*

Le lendemain vint trop tard ; ils furent tous égorgés cette même nuit, et le furent sans résistance, étant tous à demi-ivres. Ce grand coup exécuté, les conjurés forcent les prisons, enfoncent les boutiques des fourbisseurs et arment tous ceux qu'ils rencontrent, en criant *à la liberté!* Epaminondas se joint à eux avec un grand nombre de jeunes gens ; on fait avertir les autres bannis ; et bientôt cinq mille hommes se trouvent sur pied, et combattent les Lacédémoniens et leurs partisans.

La garnison, composée de quinze cents hommes, se tint d'abord renfermée dans la citadelle, et se contenta d'envoyer demander du secours à Sparte. Mais avant qu'elle en eût reçu, les conjurés, qu'on appelait *les libérateurs de la patrie*, avaient eux-mêmes reçu des secours des autres villes de la Béotie. Se trouvant à la tête de douze mille hommes, ils assiégèrent la citadelle. Le manque de vivres força bientôt la garnison de capituler : on lui permit de se retirer, et les Lacédémoniens arrivèrent trop

tard pour se conserver la ville. Ils se vengèrent sur les deux commandans qui avaient capitulé ; ils furent punis de mort.

Pélopidas, qui se couvrit de gloire en délivrant sa patrie de l'oppression, s'attira de nouveaux droits à sa reconnaissance, en soutenant avec Epaminondas tous les efforts des Lacédémoniens, pour reprendre leur empire. La vengeance de ceux-ci se borna au ravage des terres de Béotie, que le roi Cléombrote dévasta. Sans s'en inquiéter les Thébains s'attachèrent à former une ligue avec tous les petits peuples mécontens de Lacédémone. Les Athéniens refusaient d'y prendre part, pour ne point s'attirer le ressentiment de Sparte ; mais une ruse de Pélopidas les détermina à s'allier avec les Thébains, et dès-lors Lacédémone perdit sa prépondérance.

Je ne vous détaillerai pas la suite de cette guerre ; il me suffira de vous dire qu'il y eut, de part et d'autre, de hauts faits d'armes; et que, parmi les Athéniens qui se distinguèrent, on remarqua le jeune Timothée, fils du célèbre Conon, qui soutint parfaitement la réputation de son père. Déjà Chabrias, non moins illustre que le premier, avait battu

la flotte des Spartiates; il était rentré dans le Pyrée chargé de leurs dépouilles, et après leur avoir fait perdre trente-deux vaisseaux.

Cette victoire, encourageant les Athéniens, ils équipèrent une flotte de soixante voiles, dont ils donnèrent le commandement à Timothée. Il ravagea la Laconie, se rendit maître de Corcyre, défit dans un combat Mnasippe, qui commandait la flotte des Lacédémoniens. Ce général fut tué dans l'action, et sa mort acheva de rendre la victoire de Timothée plus complète. Les Spartiates implorèrent le secours de Denis, le tyran de Syracuse, pour reprendre Corcyre, et le tentèrent vainement. Malgré les dix galères que leur donna Denis, Iphicrate, qu'on avait envoyé à la place de Timothée, ne fut pas moins heureux que lui; il attaqua ces galères, et les prit toutes. Les Spartiates firent alors marcher Agésilas contre les Thébains; mais les avantages qu'il remporta ne furent pas considérables; il n'y eut pas même d'action décisive. Cependant la guerre se faisait vivement entre ces deux peuples; il y avait tous les jours quelque action nouvelle; et les Thébains, qui s'en tiraient presque toujours avec avantage, s'en-

courageaient de plus en plus à la résistance. C'était à la prudence de Pélopidas qu'ils devaient le succès ; il ne voulait point hasarder de bataille, avant d'avoir aguerri ses troupes par de petits combats. Il se trouva bien de cette méthode ; et le combat de Tégyre, qui mit le comble à sa gloire, n'eût probablement pas été aussi glorieux, si les Thébains n'eussent été assez encouragés par leurs précédentes victoires, pour ne point s'effrayer de se voir fort inférieurs en nombre. Pélopidas put paraître téméraire en attaquant les Lacédémoniens, qui étaient trois fois plus nombreux. Mais combien sa victoire lui fit honneur ! Qu'il fut beau de disperser les ennemis, de les mettre en déroute avec son seul bataillon sacré, composé de gens braves et déterminés. Il faut ajouter cependant que la mort du général lacédémonien, au commencement de la bataille, contribua beaucoup à mettre le désordre et le découragement dans ses troupes, dont Pélopidas fit un grand massacre.

Dans ce même temps Artaxerce, qui était en guerre avec l'Egypte, ayant besoin de renfort, envoya des ambassadeurs en Grèce pour renouveler le traité d'Antalcide ; et il voulut que chaque cité

fût rétablie dans une indépendance totale. Toutes les villes obéirent : mais les Thébains ne cédèrent qu'avec répugnance. Artaxerce prit à son service vingt mille Grecs, dont Iphicrate eut le commandement. Cette expédition, mal concertée, n'eut aucun succès. Mais plusieurs villes du Péloponèse, voulant profiter de la liberté que la négociation d'Artaxerce leur avait procurée, chassèrent les gouverneurs que Sparte avait établis dans leurs villes, et qui s'étaient rendus odieux par leur tyrannie. Il se commit à cette occasion beaucoup d'excès, qui amenèrent des troubles que les Athéniens parvinrent à appaiser.

La tranquillité semblait devoir enfin régner dans la Grèce. Les Lacédémoniens paraissaient renoncer à la souveraineté; les Athéniens commençaient à se relever de leurs pertes, et ne cherchaient point la guerre. Mais les Thébains, fiers de leurs succès, la déclarèrent aux habitans de Platée, prirent cette ville, ainsi que Thespies, et la détruisirent. Ce coup hardi indisposa les Athéniens; ils rompirent avec les Thébains, et cette rupture fut pour eux une nouvelle source de guerre.

Sommés par les Spartiates de rendre

la liberté aux villes de la Béotie, les Thébains répondirent, par l'organe de Pélopidas, qu'ils venaient d'arracher à l'étude de la philosophie, pour le placer à la tête de leurs troupes, que les Spartiates n'avaient qu'à donner l'exemple ; que leur droit sur la Laconie n'était pas mieux fondé que celui des Thébains sur la Béotie. Agésilas, irrité de cette réponse, effaça le nom des Thébains du traité qui venait d'être conclu, et fit la paix avec les autres peuples.

Dès-lors les Thébains virent bientôt tomber sur eux les forces de Sparte, jointes aux troupes levées dans la Laconie.

Cette multitude d'ennemis n'excita d'autre sentiment, dans l'armée des Thébains, que l'espérance d'une victoire, d'autant plus glorieuse qu'elle était difficile. Epaminondas forma un ordre de bataille inconnu jusqu'alors, et dont l'invention et la conduite n'appartenaient qu'à un général tel que lui.

Il en remporta le fruit ; la bataille de Leuctres, et celle de Mantinée, portèrent sa gloire au plus haut point. Les Thébains pénétrèrent dans la Laconie, et vinrent jusqu'aux portes de Sparte, où leur approche répandit la plus grande consternation.

Pélopidas et Epaminondas ne se portèrent point cependant aux derniers excès contre Lacédémone. Contens d'avoir humilié cette orgueilleuse république, après avoir ravagé ses environs, et même ses faubourgs, ils ramenèrent les Thébains dans l'Arcadie ; et, de concert avec les alliés, résolurent de rétablir la postérité des Messéniens qui, trois cents ans avant avaient été chassés du Péloponèse par les Spartiates. Ces malheureux fugitifs, qui s'étaient répandus dans la Sicile, accoururent avec empressement pour reprendre possession de leur ancien territoire. Epaminondas en fit le partage, et leur donna une bonne garnison pour les protéger contre les Lacédémoniens, qui furent très-sensibles à la perte de ce pays.

Pourrez-vous croire, ma chère Aline, qu'à leur retour à Thèbes, les deux grands hommes dont nous venons de parler, au lieu de recevoir des actions de grâces, se virent traduits en justice, parce qu'ils avaient gardé le commandement quatre mois au-delà du temps prescrit ? Cette loi s'observait avec rigueur dans les grandes républiques, où l'on craignait toujours de voir envahir la puissance par celui qui la retenait quelque temps. On

les mit en prison, et on leur fit leur procès. Ils avaient des ennemis : le grand mérite en a toujours. Pélopidas se défendit en homme qui craignait la bizarrerie et l'ingratitude ordinaire d'un peuple républicain. Mais Epaminondas, dont l'air respectable imposait autant que ses actions, parla avec une telle assurance, qu'il étonna les esprits. Sans songer à se justifier, il rappela tous ses exploits et les services qu'il avait rendus à la patrie ; il dit qu'il mourrait content, si ses concitoyens voulaient déclarer que c'était par son bras que les ennemis avaient été terrassés à Leuctres, et que c'était sans leur aveu qu'il avait remporté une telle victoire. Cette manière de se défendre fit rentrer les Thébains en eux-mêmes. Epaminondas fut absous tout d'une voix, et ne sortit que plus glorieux de ce jugement.

Les divisions régnaient alors à Sparte ; les alarmes semblaient avoir changé les esprits ; les murmures éclataient de toutes parts contre le gouvernement. La ville était divisée en factions ; on cabalait, on conspirait. Ces troubles intestins furent portés si loin, que toute la patience et la prudence d'Agésilas ne put suffire pour les calmer ; il fut obligé

d'en venir aux moyens de rigueur; et, de concert avec les éphores, il fit punir de mort tous les conspirateurs, sans même faire leur procès. Ce grand homme, qui avait fait tous ses efforts pour repousser les Thébains lors de leur invasion, après avoir remis la tranquillité dans Sparte, chercha des secours chez ses voisins; et il en trouva chez les Corinthiens, qui lui fournirent quelques troupes auxiliaires.

Elles ne suffirent point aux Spartiates; ils furent bientôt obligés de recourir aux Athéniens : qu'ils durent gémir d'être forcés de les implorer, eux qui avaient voulu leur ruine! Athènes eût pu marquer le souvenir qu'elle en conservait; mais voulant s'opposer à l'ambition des Thébains, dont la puissance devenait inquiétante, elle s'unit à Lacédémone, et une ligue de plusieurs peuples se forma contre les Thébains. Il faut cependant observer qu'Athènes mit pour condition qu'elle partagerait le commandement avec Lacédémone; et cette orgueilleuse république, qui ne pouvait plus prétendre à la souveraineté, souscrivit à une demande qu'elle eût impérieusement rejetée quelques mois avant.

Thèbes soutint quelque temps les ef-

forts de cette ligue ; mais Epaminondas éprouva un revers devant Corinthe, dont il avait entrepris le siége. Chabrias, le général des alliés, le força de le lever; et, secondé par de continuels renforts, finit par l'obliger à sortir du Péloponèse. Thèbes, l'ingrate Thèbes, ne pardonna pas cet échec à Epaminondas; il fut accusé d'avoir favorisé les Spartiates ; et, sous ce prétexte, on lui ôta le commandement, que bientôt après les Thébains furent trop heureux de pouvoir l'engager à reprendre.

Pélopidas était alors à la cour de Perse, où il avait été envoyé en députation. Ses victoires, et celles d'Epaminondas, avaient fait tant de bruit, que le grand roi commençait à en prendre de l'ombrage; on parlait de la bataille de Leuctres jusqu'aux extrémités de l'Asie. La cour de Perse vit avec admiration l'illustre Thébain ; il fut fêté, caressé par Artaxerce lui-même, qui, appréciant ce héros, sentit qu'il était essentiel de s'attacher les Thébains, et leur accorda sa protection pour tenir en équilibre Sparte et Athènes.

La guerre continuait toujours entre les peuples de la Grèce avec quelques succès. Archidamas, fils d'Agésilas,

s'empara de Carie, et remporta une grande victoire sur les Arcadiens et les Argiens. Cette nouvelle causa une grande joie à Sparte; elle releva le courage des Lacédémoniens, qui étaient si consternés, depuis la désastreuse bataille de Leuctres, qu'on prétend qu'ils n'osaient regarder leurs femmes en face, tant ils étaient humiliés d'avoir fui devant l'ennemi, pour sauver les restes de leur armée.

Dans ce même temps Pélopidas donnait de nouveaux accroissemens à la puissance des Thébains, par l'alliance qu'il fit avec la Macédoine. Vous avez vu, dans l'histoire de ce pays, que Pélopidas avait obtenu la confiance des princes de Macédoine, et qu'il avait été pris pour arbitre dans le différend qui s'éleva au sujet de la succession au trône. Vous vous rappelez sans doute aussi qu'il amena à Thèbes le dernier fils d'Amintas, Philippe, qui fut depuis appelé le Grand, et qui eût été le plus célèbre roi de Macédoine, si son fils Alexandre n'eût éclipsé sa gloire.

Je ne suivrai point Pélopidas dans le cours de ses hauts faits; je ne parlerai même pas de ses victoires dans la Thessalie : je me contenterai de vous dire

qu'il réprima les violences d'Alexandre de Phérès, qui s'était emparé de la Thessalie, et y commettait d'horribles cruautés. Pélopidas réduisit Alexandre à recevoir sa loi ; et il tenta, par la douceur, de le porter à devenir un prince juste et humain : mais celui-ci, plongé dans la débauche, et naturellement cruel, retomba bientôt dans ses anciens excès.

Pélopidas en fut lui-même victime. Des troubles, qui s'étaient élevés de nouveau en Macédoine, l'ayant rappelé dans ce pays, Alexande de Phérès, se trouvant aux environs de Pharsale, avec une grande armée, au moment où Pélopidas y passait, le général thébain crut devoir aller saluer le prince de Thessalie. Alexandre, le voyant peu accompagné, eut la perfidie de le faire arrêter. Quoiqu'il eût alors le caractère d'un ambassadeur, comme député de sa nation, il le fit conduire en prison. Pélopidas conserva, dans les fers, une fermeté et une liberté d'esprit et d'expressions qui étonnèrent le tyran. Pendant que les Thébains armaient puissamment pour venir à son secours, il osait dire au cruel Alexandre « qu'il le punirait de ses cri-« mes, si jamais il échappait de ses mains». Cette menace était d'autant plus hardie,

qu'il ne se passait presque point de jour que le tyran ne fît mettre quelqu'un à mort.

L'illustre Thébain eût eu peut-être ce même sort, et il eût vécu sans consolation dans sa prison, où personne n'avait la liberté de le voir, si Thébé, femme d'Alexandre, ne fût venu le visiter et pleurer avec lui sur sa triste situation.

Les Thébains avaient envoyé une armée en Thessalie; mais elle ne faisait aucun progrès par l'incapacité de ses chefs. Epaminondas finit par être chargé du commandement; et craignant tout pour la vie de Pélopidas, il ne voulut point pousser Alexandre à la dernière extrémité; il se contenta de le tenir en respect, et parut même disposé à traiter avec lui. La première condition fut la liberté de Pélopidas. Alexandre finit par l'accorder; et, content d'avoir retiré son ami des mains de ce tyran, Epaminondas retourna à Thèbes, sans venger son injure, en s'emparant de la Thessalie.

On admire cette modération, dont les exemples sont assez rares dans l'histoire; le cruel Alexandre ne fut pas long-temps à commettre de nouvelles violences; il se porta à de tels excès que

plusieurs villes se soulevèrent et réclamèrent le secours des Thébains. Pélopidas fut encore chargé de cette expédition, et pour vous faire connaître qu'elle était alors la superstition des Thébains, je vous dirai qu'à l'instant où le corps d'armée était prêt à se mettre en marche, une éclipse qui survint effraya tellement les soldats, qu'ils n'osèrent continuer leur route. Pélopidas n'ayant pu vaincre leur aveugle superstition, partit, seulement escorté de trois cents chevaux.

Ce grand homme touchait, sans s'en douter, à la fin de sa glorieuse carrière; le combat de Cynoscéphale fut le dernier qu'il livra. S'étant mis à la tête de sept mille hommes qui venaient de lui être envoyés, il accepta la bataille qu'Alexandre lui présentait; il fit des prodiges de valeur; mais s'étant avancé un peu témérairement, on décocha sur lui une grêle de traits; il en fut accablé et renversé par terre; il fut aussitôt percé de javelots. Les cavaliers thessaliens accourus à son secours le trouvèrent expirant. A la nouvelle de sa mort; la douleur des Thébains fut extrême; ils entrèrent en fureur, attaquèrent le corps de bataille, avec toute la chaleur

du ressentiment, le mirent en déroute, et taillèrent en pièces plus de trois mille hommes. Inconsolables de la perte de leur général, les soldats, en le pleurant, l'appelaient leur père et leur sauveur. Les marques de leur douleur furent telles, qu'ils coupèrent leurs cheveux, et la crinière à leurs chevaux, et qu'ils se renfermèrent dans leurs tentes, sans vouloir prendre de nourriture. Les magistrats et le peuple des villes par où son corps passa, allèrent à sa rencontre avec des couronnes et des trophées. Les Thessaliens et les Thébains se disputèrent l'honneur de son inhumation, et les premiers employèrent pour l'obtenir des motifs si touchans, que les Thébains leur cédèrent.

Qu'il est beau, ma chère Aline, de voir un tel concours de regrets et d'éloges honorer la mémoire d'un grand homme; c'est une preuve bien sensible qu'il n'abusa point de ses éminentes qualités. Aux grands talens, il unissait les qualités morales, et le portrait que les historiens ont tracé de son caractère, prouve qu'il fut le meilleur des fils. Lors de sa fameuse victoire à Leuctres, on l'entendit répondre aux applaudissemens flatteurs qu'on lui adressait: *Ma*

joie est celle que je sais que causera à mon père et à ma mère la nouvelle de ma victoire, témoignage bien sincère de la bonté de son cœur et de son tendre attachement pour ses parens.

Les Thébains ne se bornèrent pas à le pleurer, ils voulurent le venger ; leurs troupes unies à celles des Thessaliens dissipèrent les restes de l'armée d'Alexandre ; ils le forcèrent à restituer toutes les places qu'il avait prises, et à jurer qu'il marcherait sous les ordres des Thébains. Sept ans après, ce même tyran se rendit si odieux, même à sa propre famille, qu'il périt par la main de sa femme et de ses frères.

Epaminondas soutint encore quelque temps la gloire de Thèbes, fit trembler de nouveau les Spartiates en attaquant leur ville : repoussé par Agésilas et par son fils Archidamus, digne soutien de sa patrie, Epaminondas fut obligé de lever le siége de Sparte, et en se retirant, il livra encore une grande bataille sous les murs de Mantinée. Cette dernière entreprise lui coûta la vie ; mais il mourut glorieusement. Pressé, environné de toutes parts, il repoussa les traits, se défendit avec son bouclier aussi longtemps qu'il le pût ; et percé d'un fer

cruel qu'on ne pût arracher de sa poitrine sans lui faire rendre le dernier soupir, il montra un courage inébranlable. Il dit à ceux qui le pleuraient : *Je laisse après moi deux filles immortelles, la victoire de Leuctres et celle de Mantinée ;* et l'on dit qu'il expira avec un air de joie et de satisfaction, comme mourant dans les bras de la victoire.

LETTRE XXXI.

Continuation de l'histoire grecque, et affaires d'Egypte, dans lesquelles Agésilas prit part. — Reprise de la guerre entre les Athéniens et leurs alliés, et commencement de Démosthène. — Guerre Sacrée, et victoires mémorables de Philippe, roi de Macédoine, depuis le moment où il commença à se mêler des querelles des Grecs, jusqu'à la fameuse bataille de Chéronée.

Vous avez vu dans ma dernière, ma chère Aline, la mort d'Epaminondas; je vais vous dire aujourd'hui quelles furent les suites de la perte de ce grand capitaine, que Cicéron regardait comme le premier homme de la Grèce. L'ordre de bataille qu'il établit à Leuctres et à Mantinée lui valut cette réputation, et le fit regarder comme le plus grand tacticien de son siècle. Epaminondas ne fut pas seulement un grand capitaine, il fut encore un grand homme d'état. Avec lui s'éclipsa la gloire de Thèbes; les desseins et les espérances des Thébains s'ensevelirent avec Epa-

minondas; ils ne songèrent plus qu'à faire la paix, et ils en obtinrent une honorable, parce que leurs ennemis étaient encore plus épuisés qu'eux. On décida que chacun garderait ce qu'il possédait; les Lacédémoniens refusèrent seuls d'accéder à ce traité, à l'instigation d'Agésilas, sous prétexte que les Messéniens y avaient part; et se flattant encore de recouvrer ce pays, ils aimèrent mieux continuer la guerre et en supporter seuls tous les frais.

L'opiniâtreté d'Agésilas fut vivement blâmée; on regarda qu'il sacrifiait le repos de son pays au vain désir de conserver le commandement.

Vers ce même temps, Tachos, roi d'Egypte, voulant se défendre contre le roi de Perse, qui se préparait à l'attaquer, fit demander des secours à Lacédémone, et réclama qu'Agésilas vint lui-même à la tête de ses troupes. Malgré son grand âge, le roi de Sparte, jaloux de nouveaux exploits, se rendit à sa demande, et il eut lieu de s'en repentir. Agésilas croyait être général en chef et commander toute l'armée; mais on ne lui donna que le commandement des troupes de terre; Chabrias l'athénien eut celui de la flotte. A ce premier désa-

grément s'en joignit bientôt de plus grands. Tachos ne marqua aucun égard pour l'avis d'Agésilas, qui lui conseillait de ne point sortir de ses états; le roi d'Egypte voulut, au contraire, marcher en Phénicie. Agésilas piqué du mépris qu'on faisait de ses conseils, finit par se ranger du côté des Egyptiens, qui s'étaient révoltés contre Tachos pendant son absence, et avaient mis sur le trône Nectanebus. Agésilas éprouva de celui-ci la punition de la perfidie qu'il avait commise envers Tachos. Un troisième concurrent, prince de la ville de Mendès, voulu disputer la couronne à Nectanebus. Agésilas était d'avis de donner bataille: Nectanebus fut d'un avis contraire; mais bientôt il reconnut le tort qu'il s'était fait, et en revint à suivre les avis d'Agésilas, qui battit le prince et le fit prisonnier. Ayant affermi Nectanebus sur le trône, Agésilas s'embarqua pour retourner à Lacédémone; mais des vents contraires l'ayant jeté sur une côte d'Afrique, appelée la baie de Monchas, il y tomba malade et y mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Son corps fut rapporté à Sparte, où on lui rendit de grands honneurs. On regarde Agésilas comme le dernier général de Sparte.

Les Athéniens touchaient aussi au moment de voir la gloire de leurs armes s'éclipser ; ils figurèrent cependant encore avec succès dans les révolutions de Perse. Vous avez vu dans l'histoire de ce pays celles qui suivirent la mort d'Artaxerce-Mnémon ; vous devez encore vous rappeler les cruautés du barbare Ochus, qui succéda à son père, après s'être défait de ses frères ? Ce monstre qui fit massacrer tous les princes et princesses du sang, éprouva des révoltes dans l'intérieur de son royaume. Artabase, gouverneur d'une des provinces d'Asie, fut l'un de ceux qui donna le plus d'inquiétude à Ochus. Il envoya une armée de soixante-dix mille hommes contre ce satrape révolté ; mais celui-ci ayant appelé à son secours Charès, athénien, qui commandait une petite flotte et un corps de troupes grecques, défit entièrement l'armée du roi. Ochus, très-irrité, porta ses plaintes à Athènes. Intimidés par ces menaces, les Athéniens rappelèrent Charès. Artabase eut alors recours aux Thébains, qui lui envoyèrent cinq mille hommes commandés par Pammène ; avec leur secours il battit encore une fois les troupes d'Ochus ; mais celui-ci gagna les Thébains par

e grosse somme d'argent; il obtint
'ils retirassent leurs troupes, et Arta-
se, abandonné par eux, ne se trou-
nt plus assez fort pour se défendre,
réfugia chez Philippe, roi de Macé-
ine.

Cette même année on vit recommen-
encer la guerre entre les Athéniens et
urs alliés. Les îles de Chio, de Cos et
: Rhodes, et la ville de Byzance, entre-
irent de se soustraire à la dépendance
Athènes. Il fallut que les Athéniens
nployassent de grandes forces pour les
iduire, et ce qu'ils avaient de meilleurs
ıpitaines. Chabrias, Iphicrate, Timo-
ıée s'acquirent beaucoup de gloire dans
es expéditions. Les deux derniers s'il-
ıstrèrent principalement au siége de
hio; mais par la jalousie de Charès,
ui avait le commandement en chef, au
eu d'être récompensés de leur zèle, on
eur fit leur procès. Timothée fut con-
amné à une amende de cent talens, et
l fut si outré de cette injustice, qu'il se
etira à Chalcide, où il mourut quelques
nnées après.

Iphicrate, appelé en jugement comme
on collègue, ne se contenta pas d'em-
ıloyer la force des raisons; il introdui-
ıit dans l'assemblée un bon nombre de

jeunes gens armés de poignards, dont ils faisaient de temps en temps briller la pointe aux yeux des juges. Cette manière nouvelle de défendre une cause fit son effet ; les juges, intimidés, n'osèrent condamner Iphicrate, et il fut renvoyé absous. Le caprice du peuple d'Athènes, son extrême injustice envers ses meilleurs généraux, peut seule excuser un pareil stratagème ; et l'on a remarqué que ce fut l'ingratitude de ce peuple qui prépara sa ruine, en portant ses généraux à s'exiler d'eux-mêmes et se retirer chez l'étranger.

Charès, qui avait attiré à ses collègues un traitement aussi injuste, se laissa gagner par Artabase, ce satrape de l'Asie mineure, dont j'ai parlé plus haut, et après l'avoir aidé à échapper aux poursuites du roi de Perse, il fut appelé en jugement pour avoir abandonné le service de la république. Son crédit et l'argent qu'il tenait de la libéralité d'Artabase, le firent échapper à la punition qu'il méritait, et les Athéniens redoutant le ressentiment du roi de Perse, se hâtèrent de faire une paix générale, qui assura la liberté de Rhodes, Byzance, Chio et Cos, qui combattaient depuis trois ans pour la recouvrer.

Il est nécessaire de reprendre ici l'histoire de Philippe, roi de Macédoine, qui va jouer un grand rôle dans les affaires de la Grèce.

Vous avez vu ce prince montrer dès l'âge de vingt-deux ans les plus grands talens pour négocier et pour combattre ; vous l'avez vu écarter les concurrens au trône de Macédoine, et se faire couronner au mépris des droits de son neveu.

Il lui fallut peu d'années pour s'affermir sur le trône et devenir le monarque le plus puissant de cette partie du monde. Pour parvenir à cette puissance, il commença par réformer la discipline militaire ; on croit que ce fut lui qui établit cette phalange macédonienne qui eut tant de célébrité.

Dévoré d'ambition, Philippe mit toujours beaucoup d'adresse à la dissimuler ; il colorait toujours de quelques prétextes ses ambitieux projets ; et en songeant à asservir la Grèce, il paraissait ne vouloir jouer le rôle que d'un médiateur. S'il attaquait Amphipolis, ville à sa bienséance, il faisait dire aux Athéniens qu'il ne s'y portait que pour mettre la paix entre les Amphipolis.

Il s'élevait cependant alors à Athènes un orateur qui semblait né pour péné-

trer les desseins de Philippe, et entraver toutes ses démarches : cet orateur était le célèbre Démosthène, dont vous avez sûrement entendu parler. Sa réputation est tellement établie, que son nom réveille l'idée de l'éloquence même. Cet homme fameux ne semblait pas fait pour devenir orateur. Fils d'un forgeron, orphelin dès son enfance, Démosthène, quoiqu'il eût reçu de la nature une voix faible et palpitante se sentit épris de l'art oratoire ; il ambitionna ce genre de gloire en entendant les applaudissemens qu'on donnait à l'orateur Callistrate ; et travaillant dès-lors à vaincre tous les obstacles qui pouvaient l'empêcher d'entrer dans cette carrière, on le vit livrer une guerre implacable à ses défauts naturels, tantôt déclamant sur les lieux élevés, tantôt haranguant les flots de la mer, qu'il se représentait comme les cris tumultueux des assemblées, tantôt écoutant les avis des meilleurs acteurs pour donner de la grâce à son action, de même qu'à ses discours.

Il ne tarda pas à recueillir le fruit de son travail opiniâtre : on accourut de toutes les extrémités de la Grèce pour l'entendre, et bientôt il n'eut point d'égal parmi ses compatriotes. Son élo-

quence était grave et sévère; mais sublime, hardie, impétueuse. On voit par ses harangues qu'il était plein de métaphores et d'apostrophes. Il invoquait les dieux, les astres, les mânes de Salamine et de Marathon. La véhémence dans l'action et dans l'expression formait son caractère distinctif, genre d'autant plus convenable alors, que les Athéniens étaient plongés dans l'indolence, et qu'ils avaient besoin de fortes images pour être réveillés de l'assoupissement où ils tombaient.

Deux ans après la guerre des Alliés, les grands préparatifs que faisait le roi de Perse donnèrent l'alarme aux Athéniens, et leurs orateurs les excitèrent à prendre les armes. Démosthène, qui commençait à cette époque à se faire connaître, leur représenta avec sagesse qu'ils ne devaient rien faire à la hâte, qu'ils devaient craindre de fournir à un prince puissant l'occasion de tourner ses armes contre la Grèce : mais il exhorta les Athéniens à prendre des précautions de prudence, à équiper une flotte, et à tenir des troupes prêtes en cas d'invasion.

Vers ce même temps, les Lacédémoniens voulurent se rendre maîtres de

Mégalopolis, ville d'Arcadie : c'était une place forte qui leur donnait beaucoup d'inquiétude. Démosthène parla encore en cette occasion pour les Mégalopolitains : il fit sentir qu'il était important d'empêcher que ni Sparte ni Thèbes ne devinssent trop puissantes ; et il vint à bout, par son éloquence, de déterminer les Athéniens à envoyer trois mille hommes au secours de cette ville, malgré l'alliance qu'ils avaient alors avec les Lacédémoniens.

Philippe venait de remporter une victoire complète sur les Illyriens, qu'il défit en bataille rangée. Ce fut alors qu'il se rendit maître d'Amphipolis, colonie des Athéniens. Comme il ne pouvait garder cette place sans irriter ce peuple qu'il voulait ménager, et qu'en même temps il lui était essentiel de ne pas céder une clef de ses états, il prit le parti de la déclarer libre et de permettre aux habitans de se gouverner en république. Mais peu à près il la soumit de nouveau, et s'en rendit absolument maître par les intelligences qu'il avait en cette ville. Il s'empara ensuite de Potidée, dont il fit sortir la garnison athénienne : mais en évitant toujours de rompre avec les Athéniens, il sut les endormir sur

leurs véritables intérêts. Il ne tarda pas à réduire les Pœniens, et à recouvrer sur les Illyriens toutes les places qu'ils occupaient en Macédoine.

En s'emparant de Potidée et des autres villes fortes, Philippe annonçait qu'il n'en privait les Athéniens que pour les rendre aux Olinthiens, qu'il voulait se rendre favorables. Mais tout en paraissant protéger ceux-ci, il leur fit bientôt reconnaître que son désintéressement était feint, que ce n'était qu'un voile dont il couvrait ses perfidies.

Son adroite politique le rendit l'objet de la jalousie des peuples voisins. Tous le redoutaient; car il sut employer toutes ses ressources pour étendre ses conquêtes. Tantôt il avait recours à la ruse, d'autres fois aux promesses; il affaiblissait ceux qu'il ne pouvait dompter, et se rendait l'arbitre de toutes les querelles de la Grèce. Il s'empara de Cnide, à qui il donna son nom. La prise de cette petite ville lui fut plus avantageuse que celle d'une plus importante; car il y découvrit une mine d'or, qu'il fit ouvrir, et il en tirait par an mille talens; ce qui surpassait les revenus d'Athènes. Avec cet argent, Philippe sut se procurer de puissans corps de troupes, et se

procura des intelligences chez tous les peuples. Son or lui ouvrit beaucoup de villes, et hâta le succès de toutes ses entreprises.

Les Athéniens, éclairés par Démosthène sur les desseins ambitieux de Philippe, eussent pu veiller sur ses démarches ; mais les querelles de l'Eubée les occupaient entièrement. Cette île était divisée en deux factions : l'une était pour les Thébains; l'autre pour les Athéniens. Comme ceux-ci tiraient une partie de leurs revenus de l'Eubée, ils y tenaient beaucoup, et équipèrent une flotte, avec laquelle ils parvinrent à chasser les Thébains et à appaiser les troubles.

Ce fut à peu près vers ce temps que naquit Alexandre-le-Grand, l'an du monde 3648, et 355 avant Jésus-Christ. Sa naissance fut doublement célèbre : ce fut le jour même qu'il vint au monde, qu'Erostrate brûla le fameux temple de Diane à Ephèse. On connaît le motif qui porta Erostrate à y mettre le feu : ce fut le désir d'immortaliser son nom en détruisant ce temple, qu'on mettait au nombre des merveilles du monde. Philippe était absent lorsque la reine Olympias donna le jour à un fils. Le même jour que le roi de Macédoine

apprit cette agréable nouvelle, on lui en apporta deux autres : celle de son triomphe aux jeux olympiques, et la nouvelle d'une grande victoire remportée par Parménion, l'un de ses généraux, sur les Illyriens. Tout devait donc se réunir pour illustrer l'époque de la naissance d'Alexandre.

Le billet que Philippe écrivit à cette occasion au philosophe Aristote, n'est pas moins remarquable : » Je remercie « les dieux, disait-il, de m'avoir donné « un fils, et sur-tout de l'avoir fait naître « votre contemporain. J'espère que vous « le rendrez digne de me succéder, et « de gouverner la Macédoine ». Cette lettre vous prouve le cas que Philippe faisait des lumières, et combien il appréciait un bon maître.

La guerre des Phocéens, qu'on appela *la guerre Sacrée*, suivit de près celle des Alliés : elle dura dix ans entiers, se fit avec beaucoup de chaleur, et fut fatale à la Grèce. La religion en fut le prétexte, et le sujet bien simple. Les Phocéens avaient labouré une pièce de terre qui appartenait au temple d'Apollon, qui était sur leur territoire. Les prêtres du dieu accusèrent les Phocéens de sacrilége. L'affaire fut portée devant

les amphictyons, qui condamnèrent les Phocéens à une grosse amende. Ceux-ci appelèrent de la sentence, et dirent que la direction du temple leur appartenait. Ils s'adressèrent aux Spartiates, qui leur fournirent de l'argent, et les encouragèrent à suivre leur entreprise. Philomèle, un des principaux citoyens, homme hardi et entreprenant, donna le signal de la révolte : il leva des troupes, s'empara du temple de Delphes, en arracha le décret des amphictyons qui était gravé sur une des colonnes du temple, et obtint, par menaces, de la prêtresse d'Apollon, une réponse qui approuvait tout ce qu'il avait fait. Les Locriens voulurent s'opposer à l'entreprise de Philomèle ; ils furent battus et constamment repoussés. L'affaire devint sérieuse : les amphictyons s'assemblèrent de nouveau, et décidèrent qu'on devait faire la guerre aux Phocéens. Chaque peuple de la Grèce prit part à cette querelle, conformément à ses intérêts. Les Athéniens et les Spartiates se mirent du côté des Phocéens : les Thébains, les Locriens, les Thessaliens et autres furent contre. C'est ainsi que commença la guerre appelée *Sacrée*.

Elle se fit avec cruauté, comme toutes celles où la religion sert de prétexte, et

où la haine se couvre de l'apparence d'un faux zèle. Les Thébains se montrèrent les plus ardens. Ayant surpris quelques soldats phocéens, ils les condamnèrent à mort, comme sacriléges. Les Phocéens se vengèrent en imitant cette cruauté : on vit de part et d'autre les plus affreux excès. Les Thébains attaquèrent l'armée des Phocéens dans des lieux couverts de bois : ils furent victorieux, et taillèrent en pièces toute l'armée. Philomèle périt dans cette attaque, après avoir fait la plus vigoureuse résistance.

Artémise, reine de Carie, qui se rendit si célèbre par son attachement pour son époux, vivait dans ce même temps. Mausole, son mari, avait asservi les Rhodiens et les habitans de Cos, peu après que cette île eût recouvré sa liberté par la dernière paix. On dit que Mausole fit beaucoup souffrir ce peuple, et lui rendit son joug très-pénible. Il mourut l'année d'après qu'il l'eut soumis. Les regrets de sa femme, le superbe tombeau qu'elle lui fit élever ont immortalisé le nom de l'époux et celui de la veuve. Vous avez sûrement entendu parler de cette inconsolable Artémise, qui recueillit les cendres de son époux, et en mêla tou-

jours à ses boissons, jusqu'à ce que son corps fût devenu en quelque sorte le sépulcre de celui de son mari. Elle fit faire de plus de superbes oraisons funèbres, et proposa un prix à celui qui célébrerait le mieux sa mémoire. La douleur d'Artémise dura jusqu'à sa mort, qui arriva deux ans après celle de Mausole. Mais au rapport de quelques historiens, les regrets d'Artémise ne l'empêchèrent pas de s'occuper de conquêtes. Les Rhodiens ayant voulut la détrôner, elle surprit leur flotte, se rendit maîtresse de Rhodes, et fit punir de mort les principaux citoyens. Ce fut à cette occasion que les Rhodiens implorèrent la protection des Athéniens : ce qui donna lieu à Démosthène de parler en faveur des Rhodiens, et de mettre en œuvre son éloquence pour exciter la compassion des Athéniens, en faveur d'un peuple qui s'était rendu indigne d'être protégé.

Philippe ne prit point part à la guerre Sacrée dans les commencemens. Plus occupé de ses intérêts que de la réparation de l'injure faite à Apollon, il était charmé de voir les peuples de la Grèce s'affaiblir; et pendant qu'ils se faisaient une guerre à outrance, il étendait ses

états, assurait ses conquêtes dans la Thrace, et s'emparait de tout ce qui était à sa convenance. Il eut lieu de reconnaître qu'il n'est point de petits ennemis, et qu'il ne faut mépriser aucun talent. Comme il faisait le siége de Méthone, un homme d'Amphipolis, appelé *Aster*, vint se présenter à lui comme un adroit tireur ; il annonçait qu'il ne manquait pas un oiseau dans son vol le plus rapide. « Hé bien, dit Philippe, je « vous prendrai à mon service, quand je « ferai la guerre aux étourneaux ». Piqué de cette raillerie, Aster fut offrir ses services aux Méthoniens ; et, guettant Philippe, il lui lança une flèche, comme il visitait les travaux du siége. Sur cette flèche était écrit : *A l'œil droit de Philippe*. Elle atteint son but, et creva l'œil droit au roi de Macédoine, qui la renvoya dans la ville avec cette inscription : *Si Philippe prend la ville, il fera pendre Aster*. Il tint parole ; la menace eut son exécution, et on prétend que depuis cet événement, Philippe eut la faiblesse de ne pouvoir souffrir qu'on prononçât devant lui le nom de cyclope, ni rien de ce qui pouvait lui rappeler son aventure.

Les révoltes qui eurent lieu en Thes-

salie, à l'occasion de la tyrannie qui y exerçait Lycophron, beau-frère d'Alexandre de Phérès, et imitateur de ses excès, donnèrent occasion à Philippe d'y porter les armes. Appelé par les Thessaliens, il se porta volontiers à les secourir contre leur roi, qu'il battit plusieurs fois. Onomarque, qui commandait alors l'armée des Phocéens, vint au secours de Lycophron, et se mesura avec Philippe. Onomarque le fit deux fois avec succès; mais Philippe s'en vengea dans une action générale. Les Phocéens perdirent la bataille : six mille d'entr'eux furent taillés en pièces, leur général Onomarque fut du nombre des tués, et Philippe fit trois mille prisonniers.

La guerre Sacrée continuait toujours, et l'on épuisait pour la soutenir toutes les richesses du temple de Delphes. Les Thébains furent les premiers à se ressentir de la longueur de cette guerre ; leurs finances étaient épuisées; ils se trouvaient hors d'état de la continuer. D'un autre côté, les Phocéens commençaient à se repentir, et à éprouver des remords d'avoir permis à leurs généraux de piller le temple d'Apollon. On évalua les richesses tirées du temple : il se trouva

que tous les pillages montaient à plus de dix mille talens.

Vers ce même temps, la révolte de la Phénicie contre le roi de Perse, la ligue de ce pays, soulevé contre les satrapes avec Nectanebus, roi d'Egypte, qui envoya aux révoltés Memnon, le rhodien, avec quatre mille hommes de troupes grecques, amena une diversion. Le vaillant Memnon chassa les Perses de la Phénicie; et les Egyptiens aussi, maltraités par les satrapes, entrèrent dans la ligue. Dès le commencement de cette expédition, Ochus avait fait demander des troupes en Grèce pour réduire les révoltés. On lui envoya huit mille hommes, commandés par Phocion, l'athénien, et par Evagore, fils de Nicoclès. Ces deux hommes valeureux ramenèrent la victoire sous les étendards du roi de Perse. Ils firent le siége de Salamine, et réduisirent Memnon à traiter secrètement avec Ochus. Il s'offrit de lui livrer la ville de Sidon. Les Sidoniens se voyant trahis, furent réduits au désespoir; et plutôt que de tomber entre les mains d'Ochus, ils se renfermèrent dans leurs maisons, y mirent le feu, et se brûlèrent au nombre de quarante mille citoyens, comme vous

l'avez vu dans l'histoire de ce pays. Toute la Phénicie épouvantée se soumit au roi de Perse, qui termina la guerre de Chypre avec le même bonheur. De là il s'avança en Egypte, qu'il voulut remettre sous sa dépendance. Vous savez quels furent ses succès, et comment il y renouvela les cruautés de Cambise? Vous ne pouvez non plus avoir oublié la vengeance qu'en tira l'eunuque Bagoas.?

La situation de la Grèce, qui s'affaiblissait de jour en jour par des guerres intestines, inspira à Philippe le désir d'en faire la conquête. Il tourna ses armes du côté de la Phocide, environ quatre ans après la naissance d'Alexandre. On remarque cette époque, parce qu'elle fut celle où Philippe mettant le pied dans la Grèce, voulut entrer dans toutes les querelles des Grecs. Il commença par vouloir s'emparer du passage des Thermopyles qui, comme vous le savez, introduisait dans l'Attique. Philippe tenta de s'en emparer sous le prétexte de marcher contre les Phocéens; mais les Athéniens l'ayant prévenu, il n'osa forçer le passage, et il retourna sur ses pas.

Ce fut Démosthène qui fit échouer la tentative de Philippe. Il débita en cette

occasion l'une de ces harangues qui furent si célèbres, et qu'on appela *Philippiques,* parce qu'elles furent composées pour réveiller le zèle et l'attention des Athéniens sur les démarches de Philippe. Ce peuple, tout occupé de jeux et de spectacles, avait besoin d'un orateur aussi fameux que Démosthène. Aussi rempli d'un véritable amour pour sa patrie, et doué d'une éloquence aussi grande pour être tiré de son assoupissement par la force de ses raisons et par celle des images frappantes qu'il lui présentait, Démosthène fit sentir aux Athéniens le danger où les mettait l'excessive ambition de Philippe, et il prétendit que leur mollesse et leur négligence étaient la cause du progrès de ses armes. Il leur représenta que chaque jour Philippe fesait de nouvelles entreprises. « Voulez-« vous donc, leur disait-il, vous promener éternellement dans la place publique, en vous demandant les uns aux « autres : *Dit-on quelque chose de nouveau ?* Et quoi de plus nouveau qu'un « homme de Macédoine, vainqueur des « Athéniens et souverain arbitre de la « Grèce » ? Il proposa ensuite les moyens d'arrêter les entreprises de Philippe. Il exhorta les citoyens à armer prompte-

ment une flotte de cinquante galères, à se servir même de troupes étrangères pour faire la guerre, à avoir toujours un corps d'armée sur les frontières de Macédoine, pour tenir son roi en respect et le harceler : il entra dans tous les détails nécessaires, et leur donna des avis très-utiles.

Pendant que les Athéniens délibéraient sur les conseils de Démosthène, Philippe, qui avait manqué son coup sur les Thermopyles, s'en dédommageait sur la Thrace ; il étendait ses conquêtes dans ce pays, et s'emparait des villes qui bordaient l'Hellespont : c'est ainsi qu'en augmentant sa puissance, il préparait la réussite de ses desseins sur la Grèce. Il forma ensuite le siége d'Olinthe, colonie d'Athènes, et somma les habitans de sortir de leur ville. Ce peuple eut recours aux Athéniens, qui voulurent délibérer sur sa demande, et entendre là-dessus leurs orateurs. Démosthène fit un discours en faveur des Olinthiens, qu'il appuya vivement. Ce fut le sujet de sa première Olinthienne.

Il y peint Philippe comme un prince ambitieux et redoutable, un politique vigilant, un guerrier infatigable, un homme qui, l'or à la main, trafique de

tout; mais, pour rassurer les Athéniens, Démosthène leur représenta ensuite qu'il serait facile de vaincre ce prince, qu'il peignait comme un imprudent, un téméraire, un fourbe, un homme sans mœurs, un impie; inférant de là que les Athéniens devaient réformer les abus, oublier toutes dissentions domestiques, pour concourir aux moyens efficaces de repousser l'ennemi commun. Il parla enfin avec tant de force, qu'il l'emporta sur les orateurs dévoués à Philippe; car dès-lors, Philippe avait des partisans à Athènes, parmi lesquels on comptait l'orateur Démade, dont les raisonnemens étaient subtils et pleins d'art. Mais cette fois la harangue de Démosthène fit une telle impression, qu'on envoya trente galères, commandées par Charès, au secours des Olinthiens.

Philippe lui-même reconnaissait la sagacité de Démosthène : sa ressource était, comme nous venons de le dire, de payer des orateurs contraires; mais il était forcé de rendre justice à la supériorité du premier, et il disait que Démosthène pouvait plus contre lui que toutes les flottes et les armées de la Grèce.

Il faisait cependant des progrès ra-

pides dans toute la contrée d'Olinthie : les alarmes des Olinthiens augmentant, ils demandèrent de nouveaux secours. Démosthène parla encore pour eux, et exhorta les Athéniens à secourir cette ville de toutes leurs forces, à faire même des sacrifices pour cela. Il insinua adroitement qu'il fallait prendre sur les fonds destinés aux dépenses des spectacles, de quoi lever des troupes. C'était un point très-délicat à toucher : le peuple s'était fortement déclaré pour ne point vouloir que l'on prît rien sur les mille talens que Périclès avait ordonné qu'on mît tous les ans en réserve, pour être distribués en partie au peuple, et faire servir l'autre pour les jeux publics; il y avait même peine de mort contre quiconque proposerait de les destiner pour la guerre. Mais Démosthène fermant les yeux sur ce danger, n'écouta que son zèle pour la patrie; il fit voir que les maux qui menaçaient les Olinthiens finiraient par retomber sur les Athéniens eux-mêmes, s'ils ne se hâtaient de les détourner; et demanda qu'on nommât des commissaires pour examiner les lois contraires aux vrais intérêts de la république. Cette proposition, toute sage qu'elle était, fut rejetée. Le peuple d'Athènes tenait telle-

ment à ces spectacles, qu'il se serait plutôt privé de pain que de renoncer à une jouissance dont il prétendait ne pouvoir se passer.

Une troisième députation des Olinthiens, par laquelle ils demandaient non des troupes mercenaires, mais un corps d'Athéniens, trouva plus d'égards; on voulut bien y condescendre. Mais malgré le secours qu'on leur envoya, Philippe s'empara d'Olinthe par la trahison de deux citoyens, saccagea la ville, en remporta de grands trésors, fit prisonniers une partie des habitans, vendit l'autre, et abandonna aux railleries de ses soldats ceux qui lui avaient livré la ville. Il disait à ceux-ci, qui se plaignaient d'être appelés traîtres, de ne pas prendre garde aux propos des gens grossiers qui nommaient les choses par leur nom.

Charmé de s'être rendu maître d'un poste aussi important que celui d'Olinthe, Philippe y fit célébrer des jeux et des spectacles.

Peu après les Thébains, épuisés par la guerre contre les Phocéens, ne pouvant la terminer seuls, implorèrent le secours de Philippe. Dans le même temps l'orateur Isocrate entreprit, quoi-

que dans un âge fort avancé, de faire un discours qu'il adressa à Philippe, pour l'exhorter à donner la paix à la Grèce, et à tourner ses armes contre les Perses. Vers ce même temps, les Athéniens firent aussi une tentative; ils envoyèrent à Philippe une ambassade pour le faire expliquer, et pour juger, sur sa réponse, de ses véritables intentions. Mais Philippe, sans les déclarer, se contenta d'endormir les ambassadeurs par un traité, dans lequel il refusa de comprendre les Phocéens. On prétend qu'il gagna tous les ambassadeurs par des présens, excepté Démosthène, et qu'ils firent durer leur ambassade pour donner le temps à Philippe de faire avancer ses troupes dans la Phocide.

Ce prince faisait peu de cas des alliances et des traités; il ne se piquait point d'y être fidèle. Démosthène n'y fut pas trompé; il fit sentir aux Athéniens qu'ils ne devaient point compter sur les promesses de Philippe; qu'il ne cherchait qu'à se rendre maître de la Phocide; car il avait promis de livrer l'Eubée pour l'équivalent d'Amphipolis, de repeupler Thespies et Platée malgré les Thébains; mais Démosthène ne fut pas écouté. Eschine, qui était

gagné, assura que Philippe était de bonne foi. On le crut, et on laissa Philippe pousser ses avantages aussi loin qu'il voulut. Il s'empara des Thermopyles, entra dans la Phocide, répandit partout la terreur. Les Phocéens se croyant perdus, demandèrent la paix; ils se livrèrent à la merci de Philippe, et se retirèrent dans le Péloponèse.

Pour tirer de cette conquête tout le fruit qu'il en espérait, Philippe gagna les juges du conseil des amphictyons; il les engagea à s'assembler et à ordonner qu'on ruinerait toutes les villes de la Phocide, qu'on les réduirait à l'état de simples bourgs, dont les habitans payeraient un tribut annuel. Philippe obtint de plus pour lui-même le droit de séance dans cette célèbre assemblée, et d'y avoir double voix, par reconnaissance de ce qu'il avait vengé les amphictyons du mépris que les Phocéens avaient fait de leurs jugemens.

En apprenant tout ceci les Athéniens ouvrirent les yeux, et sentirent le tort qu'ils s'étaient fait en abandonnant les alliés et refusant de suivre les conseils de Démosthène. Voyant Philippe maître des Thermopyles, puisqu'il l'était de la Phocide, ils craignirent pour

leur ville, et ils ordonnèrent qu'on fortifierait le Pyrée. Mais Philippe, content d'avoir mis un pied dans la Grèce et terminé une guerre qui durait depuis dix ans, ne jugea pas à propos d'attaquer Athènes, et reprit le chemin de ses états.

Il demanda cependant avant, aux peuples de la Grèce, la confirmation du décret qui l'avait mis au nombre des amphictyons. Une partie des Athéniens était disposée à s'opposer à ce décret; mais Démosthène fit sentir que le refus d'y adhérer romprait la paix; et haranguant cette fois pour la conserver, il entraîna tous les esprits en faisant reconnaître qu'il fallait éviter la guerre dans la conjoncture présente.

Philippe ne resta pas pour cela oisif; il continua d'étendre ses conquêtes dans la Thrace, se rendit maître des colonies athéniennes, et s'assura de la Thessalie. L'année suivante il s'occupa de conquérir la Chersonèse, riche presqu'île qui, après avoir passé sous la domination tantôt des Athéniens, tantôt des Lacédémoniens, tantôt des rois de Thrace, était revenue à ses premiers maîtres, à l'exception de la ville de Cardie, dont Chersoblepte, fils de Cotys, roi de Thrace,

s'était emparé. Philippe défit Chersoblepte, et les habitans de Cardie se mirent sous la protection du roi de Macédoine. Piqué de voir Philippe s'emparer de Cardie, Diopithe, chef de la colonie des Athéniens, attaqua les terres que ce prince avait dans la Thrace, et y fit un butin considérable. Philippe se plaignit aux Athéniens de cette irruption. Les partisans de ce prince trouvèrent ces plaintes bien fondées, et demandèrent la condamnation de Diopithe. Démosthène prit sa défense et prononça sa harangue sur la Chersonèse. Il attaqua hardiment non-seulement Philippe, dont il dévoila tous les desseins, mais en même temps il se déchaîna contre les orateurs vendus au roi de Macédoine; il les dépeignit comme des ennemis domestiques, des traîtres que la république nourrissait dans son sein.

Pendant que Démosthène déployait tout le zèle d'un bon citoyen, Philippe, de retour de ses expéditions dans l'Illyrie, s'occupait de profiter des nouveaux troubles qui s'élevaient dans la Grèce. Les Spartiates inquiétaient les Argiens et les Messéniens; ceux-ci portèrent leurs plaintes à Philippe, qui les écouta volontiers. En même temps les

Thébains, en haine de Sparte, lui proposèrent leur alliance. C'en était assez pour le faire entrer dans le Péloponèse. Il fit aussitôt ordonner par les amphictyons que Lacédémone laisserait jouir Argos et Messène d'une entière liberté, et il fit marcher en même temps des troupes du côté de la Laconie. Les Lacédémoniens alarmés, députèrent aux Athéniens pour les engager à former une ligue pour s'opposer aux entreprises de Philippe, et veiller avec eux à leur propre sûreté.

Démosthène ne put retenir son zèle : il harangua de nouveau pour appuyer la demande des Lacédémoniens ; il développa plus sensiblement encore les desseins ambitieux de Philippe. Vous parlez mieux que lui, leur disait-il ; il agit mieux que vous ; il fait maintenant défiler ses troupes dans le Péloponèse. Vous croirez-vous en sûreté quand il se sera rendu maître de tout ce qui vous environne ?

Philippe, instruit que Démosthène ébranlait ainsi les esprits, qu'il ne négligeait aucun moyen de porter les Athéniens à secourir les Lacédémoniens, fit, de son côté, des démarches : il représenta que les Athéniens auraient

tort de se déclarer contre lui; qu'il ne s'était point engagé à rompre avec Thèbes; que, selon les traités, il n'avait rien promis à cet égard. Cependant Philippe ne voulant point s'attirer sur les bras toutes les forces de la Grèce, suspendit son entreprise sur le Péloponèse, et projeta de se rendre d'abord maître de l'Eubée.

Cette tentative lui réussit mal : les Athéniens secoururent cette île assez à temps pour empêcher Philippe de s'en rendre maître. Pour se dédommager du mauvais succès de ses desseins sur l'Eubée et se venger d'Athènes, Philippe entreprit d'affamer cette ville en s'emparant de la partie de la Thrace dont elle tirait la plupart de ses provisions. Il mit le siége devant Périnthe, place de la Propontide; il l'investit par une armée de trente mille hommes; ce qui n'empêcha pas les assiégés de faire une longue résistance. Les habitans de Byzance vinrent à leur secours. Philippe crut alors devoir faire une diversion; il se porta devant Byzance avec la moitié de son armée. Cette nouvelle entreprise alarma la Grèce et même la Perse; chaque peuple rassembla ses forces, et Démosthène fit tous ses efforts pour animer les Athéniens et réveiller leur an-

cienne valeur. Il les décida, par les raisons pressantes qu'il leur présenta, à armer une flotte dont ils donnèrent le commandement à Charès. C'était un homme peu estimé, qui ne cherchait qu'à s'enrichir, et dut sans doute à sa faction d'être nommé; mais à peine parut-il sur les côtes de l'Hellespont, que la plupart des villes lui refusèrent l'entrée de leurs ports.

Philippe voyant que les Athéniens avaient tout-à-fait pris l'alarme, travaillait cependant à les rassurer par de belles paroles. Il leur écrivit une lettre remplie de plaintes tournées avec beaucoup d'art; il usait de récrimination; prétendait que c'étaient eux qui faisaient infraction à la paix. Il les accusait d'avoir irrité les Perses contre lui, et il vantait sa fidélité à observer les traités. Cette lettre était écrite avec tant d'art, que Démosthène dut mettre en œuvre toutes les ressources de son génie pour détruire les premières impressions qu'elle fit sur l'esprit des Athéniens, et leur prouver que ce n'était pas eux qui étaient les agresseurs, mais bien le roi de Macédoine, malgré son adresse à dissimuler ses torts. Il leur fit sentir que les plaintes de Philippe étaient une vé-

ritable déclaration de guerre, et les porta à choisir leurs meilleurs généraux pour les lui opposer.

Bien conseillés cette fois, ils nommèrent Phocion pour se rendre, avec de nouvelles forces, au secours de Byzance. La réputation de sa capacité et de son désintéressement était répandue partout; son arrivée rompit les mesures de Philippe : Phocion se comporta avec tant d'habileté, que ce prince fut obligé de lever le siége de Byzance ; il lui prit même plusieurs vaisseaux, recouvra quelques places fortes et s'éloigna de l'Hellespont.

Philippe, pour réparer cet échec, chercha à amuser les Athéniens tantôt par des propositions de paix, tantôt par des négociations qu'il fit durer deux ans; ensuite il marcha contre les Scythes avec une armée bien inférieure à la leur, et fit un butin considérable. A son retour les Tribales, peuples de Mœsie, ayant voulu lui disputer le passage, il fut obligé de les combattre; il y eut une action sanglante : Philippe fut blessé et sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi; il fut secouru et dégagé par son fils Alexandre, qu'il venait d'appeler près de lui.

Ce jeune prince, chez qui l'amour de la gloire se faisait sentir si vivement, qu'il pleurait de dépit de voir son père prendre tant de villes, disant qu'il ne lui laisserait rien à conquérir, ce jeune prince fit ses premières armes à l'âge de quinze ans. Il se trouvait alors sur une frontière que des voisins turbulens cherchaient à envahir; sans en donner avis à son père, Alexandre ramasse des troupes, marche à leur tête, et non-seulement garantit la Macédoine des hostilités, mais les porte chez les ennemis. Tels furent les prémices de cette valeur qui devait étonner l'univers.

Philippe fut très-satisfait du premier essai de son fils; mais craignant cependant qu'il se laissât emporter par trop d'ardeur, il le rappela; et il eut lieu, comme vous venez de le voir, de se féliciter de l'avoir auprès de lui dans l'action dont je viens de faire mention.

Pour mettre fin aux fréquentes incursions des Athéniens qui ravageaient les côtes de la mer voisines de ses états, Philppe renouvelait alors à Athènes ses propositions de paix; mais Démosthène excitant toujours ses compatriotes à les rejeter, Philippe voyant que les Athéniens ne voulaient point entrer en ac-

commodement, et sentant que ses forces maritimes étaient inférieures aux leurs, eut recours aux stratagèmes. Il engagea secrètement les Thébains et les Thessaliens à l'appeler à leur secours, afin qu'ils lui donnassent un passage dans la Grèce ; il fallait, pour cela, soulever ces peuples contre Athènes. Le hasard favorisa les desseins du roi de Macédoine. Les Locriens-Ozoles furent accusés de s'être emparés de quelques terres qui appartenaient au temple de Delphes : l'affaire fut portée devant les amphictyons, qui se transportèrent sur les lieux, ou plutôt y envoyèrent des commissaires. Les Locriens se croyant inquiétés sans raison, repoussèrent les commissaires des amphictyons, et les obligèrent, à grands coups de traits, de se retirer. Cette action fut regardée comme une révolte qui méritait d'être punie. Les orateurs, gagnés par Philippe, représentèrent à l'assemblée des amphictyons qu'il fallait faire la guerre à ce peuple impie. Les alliés ne se pressant pas de s'armer pour cette seconde guerre sacrée, les mêmes orateurs proposèrent d'employer des troupes étrangères et d'élire Philippe pour chef. Les amphictyons se laissèrent persuader, et

rendirent un décret par lequel ce prince était élu général des Grecs. En conséquence, on lui envoya des ambassadeurs pour le prier de venir venger l'injure faite à la religion. Aussitôt Philippe rassemble ses troupes, entre dans la Phocide, s'empare d'Elatée, et s'ouvre ainsi un passage dans l'Attique.

C'est alors que l'alarme fut grande dans Athènes : dès le lendemain de cette nouvelle on s'assembla pour délibérer, et Démosthène rassura un peu les Athéniens en leur donnant l'espérance de détacher les Thébains de l'alliance de Philippe. Il prouva que dans les circonstances on devait oublier que les Thébains étaient d'anciens ennemis, et tout faire pour s'unir avec eux pour repousser l'ennemi commun. Par l'avis de Démosthène, toutes les troupes d'Athènes prirent les armes, et l'on envoya des députés à tous les états de la Grèce pour les engager à défendre la liberté ; on annonça sur-tout aux Thébains qu'Athènes était prête à lui fournir toute espèce de secours. Il était très-essentiel de faire entrer ces peuples dans la ligue, parce que le territoire de la Béotie couvrait l'Attique. Cette négociation étant importante et difficile

vis-à-vis les Thébains, on mit Démosthène à la tête des ambassadeurs qu'on leur envoya. Philippe en envoya aussi qui échauffèrent ses partisans et rappelèrent tous les services que ce prince avait rendus aux Thébains, en même temps qu'ils réveillaient le sentiment des injures que ceux-ci avaient reçues des Athéniens. Démosthène parlant à son tour, se surpassa lui-même; il fit voir que la prise d'Elatée manifestait tout-à-fait les desseins de Philippe, et que la prise d'Athènes entraînerait celle de Thèbes. Remarquant que les Thébains, malgré ses raisonnemens, inclinaient pour garder la neutralité, son imagination s'échauffa : voulant, par un coup de parti, les déterminer à faire alliance avec les Athéniens, il se jeta dans un si grand enthousiasme d'éloquence, qu'il étonna, troubla les esprits, et parvint à s'en rendre maître.

Ce que peut le talent de la parole! Les Thébains déposant dans le moment toutes leurs anciennes inimitiés, furent enflammés de l'amour de la patrie, entraînés, convaincus par la force des raisons de cet habile orateur; ils entrèrent dans toutes les vues d'Athènes.

Cette alliance déconcerta les projets

de Philippe: il fit proposer aux Athéniens de ne point armer et de vivre en paix; mais comme ce prince avait perdu leur confiance, ils ne se laissèrent point surprendre par ses paroles; ils ne furent point effrayés non plus des réponses de l'oracle que Philippe faisait parler à son gré. Démosthène en plaisantait; il disait que la Pythie *philipisait*. Les Athéniens l'en crurent et se mirent au-dessus de toutes les vaines frayeurs.

De part et d'autre on se prépara à la guerre: Philippe entra en Béotie avec trente mille hommes de pied et deux mille chevaux. Son armée n'était guère supérieure en nombre à celle des Grecs ligués; mais elle l'était beaucoup par l'expérience et l'habileté des chefs. Le courage des soldats était égal; mais il manquait à ceux des Athéniens d'être bien conduits. La faction de Charès lui fit obtenir le commandement, et fit exclure Phocion, le seul homme digne alors de commander; ce fut une faute capitale, une de ces fautes qui décident du sort d'une bataille.

Les armées se rencontrèrent près de Chéronée en Béotie: Philippe commandait l'aile droite, et Alexandre son fils l'aile gauche. On avait mis près de lui

les officiers les plus expérimentés; mais Alexandre fit voir qu'il n'avait pas besoin d'être dirigé par leurs conseils; il fit connaître qu'il était digne du commandement qui lui était confié pour la première fois, et fit pressentir par sa valeur et sa prudence, ce qu'il serait bientôt. Il tomba avec fureur sur les Thébains, enfonça leur bataillon et le mit en déroute. Philippe, de son côté, ébranla les Athéniens; cependant le combat fut rude et la victoire demeura long-temps incertaine. Sans l'imprudence de Lysiclès, l'un des généraux athéniens, peut-être Philippe n'eût-il pas triomphé; mais le téméraire Lysiclès se croyant victorieux pour avoir enfoncé le centre des Macédoniens, les poursuivit avec une aveugle impétuosité, au lieu de les prendre en flanc. Philippe vit sa faute et sut en profiter: il fit avancer sa phalange sur une hauteur et fondit sur les Athéniens, qu'il prit en queue et mit en déroute. Démosthène lui-même, l'éloquent Démosthène fut obligé de prendre la fuite et jeta ses armes. Il y eut mille Athéniens de tués et deux mille prisonniers; la perte des Thébains fut plus grande: leur bataillon sacré fut presque entière-

ment détruit, composé de jeunes Thébains tous frères d'armes, qui faisaient vœu de mourir ensemble : ce corps célèbre était digne de se mesurer avec la phalange macédonienne ; et le choc de ces deux corps, si dignes de se combattre, fut l'un des faits importans de cette fameuse bataille.

On cite encore le mot de Philippe, lorsqu'il s'aperçût que les Athéniens s'abandonnaient trop à la poursuite après un léger avantage. *Ils ne savent pas vaincre*, dit-il ; et fondant sur eux, il les mit en déroute et amena, comme je viens de le dire, une victoire complète.

Les premiers transports de sa joie eurent quelque chose de ridicule ; non-seulement il érigea un trophée, sacrifia aux dieux, récompensa ses officiers, mais il leur donna le lendemain un repas superbe ; et dans la joie du festin, il fit chanter ironiquement le décret que Démosthène avait fait passer, pour exciter les Grecs à s'armer contre lui. On prétend même que Philippe en chanta lui-même une partie en dansant ridiculement ; et que parlant avec mépris des états de la Grèce, il insulta ses prisonniers. Démade, qui était l'un d'entr'eux, s'écria : « O roi, puisque le ciel vous a

« donné le rôle d'Agamemnon, pour-
« quoi jouez-vous celui de Thersite » ?
Ces mots firent rentrer Philippe en lui-même ; il récompensa Démade de sa noble hardiesse, en lui donnant sa liberté. Il lui accorda même celle des autres athéniens, qui se trouvant encouragés par la bonté du roi, osèrent demander leur bagage. « Je crois, dit Philippe en
« plaisantant, que ces gens pensent que
« je ne leur ai pas fait la guerre sérieu-
« sement ». Il finit cependant par accéder à leur demande.

Sa générosité disposa les Athéniens à renouveler avec lui leur ancien traité d'alliance ; mais il ne pardonna pas aux Thébains de l'avoir abandonné.

Vous voyez, ma chère Aline, qu'il y a de l'homme partout, et que les grands hommes ne sont pas exempts de faiblesse. C'en était une en Philippe que de s'abandonner à une joie immodérée après sa victoire, et c'en fut une en Démosthène que fuir honteusement, et de jeter même ses armes pour courir plus vîte. Cela prouve qu'on ne réunit pas tous les dons, et que les grands orateurs ne sont pas toujours vaillans, même lorsqu'il s'agit de soutenir ce qu'ils ont conseillé.

On pourrait croire qu'après ce terri-

ble échec, les Athéniens s'en prirent à Démosthène, et lui témoignèrent leur ressentiment de les avoir entraînés dans une guerre qui leur fut si désastreuse ; mais rendant justice à ses bonnes intentions, ils continuèrent de suivre ses conseils. Ses ennemis eurent beau l'accuser des malheurs arrivés à Chéronée, le peuple conserva toujours une grande estime pour lui, et lui donna des preuves de son entière confiance.

Les orateurs du parti contraire s'élevèrent en vain contre lui, et l'appelèrent en justice, il fut renvoyé absous et comblé d'honneurs, tant on était persuadé de la sincérité de son zèle. On posa des gardes, on répara les fossés conformément à ses avis. On le choisit pour faire l'oraison funèbre des hommes vaillans qui étaient morts dans cette fameuse bataille de Chéronée.

Rien de plus touchant, ma chère Aline, que les éloges qu'on faisait des héros morts pour leur patrie; rien de plus propre à enflammer le cœur de la jeunesse, et à lui donner un vif désir d'acquérir de la gloire dans les combats. Les spectacles attendrissans qu'offraient Athènes dans ces circonstances, étaient l'un de ces mobiles puissans dont elle

tirait un grand parti; et les tombeaux qu'on érigeait aux victimes, les inscriptions qu'on y plaçait, perpétuaient le souvenir de ces jours solennels, où toute l'éloquence des orateurs se déployait.

LETTRE XXXII.

Suites de la bataille de Chéronée ; gloire de Philippe ; générosité de sa conduite envers les Athéniens. — Projet de l'expédition en Perse. — Troubles en Macédoine. — Grands préparatifs de Philippe pour marcher contre les Perses en qualité de généralissime des Grecs ; assassinat de ce prince, et commencement glorieux d'Alexandre.

Nous en sommes restées, ma chère Aline, aux événemens qui suivirent la bataille de Chéronée, époque à laquelle j'ai voulu vous amener dans ma dernière, parce que c'est celle d'où l'on peut dater le déclin de la liberté de la Grèce (1), C'est pourquoi j'ai pensé ne devoir m'arrêter que lorsque j'y suis parvenue. J'ai préféré faire ma lettre excessivement longue, à couper la suite des événemens qui conduisent à cette époque intéressante pour la gloire des Macédo-

(1) 337 ans avant Jésus-Christ.

niens, que nous allons voir dans celle-ci portée au plus haut degré.

La victoire que Philippe venait de remporter porta la terreur dans tout le pays ; elle prépara les peuples à une soumission plus entière, et la générosité avec laquelle ce prince offrit la paix à Athènes, à des conditions avantageuses, acheva de le rendre l'objet de l'admiration des Grecs. Philippe méditait depuis long-temps une expédition en Perse ; il profita du moment où sa conduite lui méritait les applaudissemens de toute la Grèce, pour amener ces peuples à seconder ses projets. Dans une assemblée générale, il exposa ses desseins, engagea les Grecs à y concourir, et se fit nommer généralissime de l'expédition projetée.

S'occupant alors de grands préparatifs, il commença par donner le commandement d'une partie de ses troupes à Attale et à Parménion, ses deux meilleurs généraux ; il les fit partir pour l'Asie mineure, et retourna en Macédoine mettre ordre à ses affaires domestiques.

Philippe, qui avait fomenté les troubles de la Grèce, se trouvait en éprouver beaucoup dans sa propre cour ; elle était en ce moment remplie de divisions

qui troublaient son bonheur, Je vous ai déjà parlé d'Olympias, mère d'Alexandre; cette princesse était d'un caractère altier, vindicatif et jaloux ; il paraît que ce fut l'excès de ses emportemens qui porta Philippe à la répudier. Il l'avait aimée passionnément, et avait même commis une injustice pour lui plaire ; nous en parlerons plus tard. Il suffit seulement de vous apprendre qu'Olympias était fille de Néoptholême, frère d'Arimbas, roi d'Epire, et que pour complaire à son épouse, Philippe avait forcé Arimbas de partager sa couronne avec Néoptholême, père d'Olympias. Congédiée par son mari, cette princesse se retira en Epire, et Philippe épousa Cléopâtre, nièce d'Attalus, seigneur macédonien. Pendant la cérémonie du mariage, il s'éleva une querelle entre Attalus et Alexandre, fils du roi. Attalus s'étant permis un propos inconvenant, qu'Alexandre trouva injurieux pour lui et pour sa mère, il le releva vivement, et voulant en avoir raison, il tira l'épée contre Attalus. Philippe s'irrita de la vivacité de son fils, et oubliant qu'il était boiteux, il voulut courir sur lui ; il chancela et tomba avant d'avoir pu l'atteindre. Alexandre, hors de lui-même, dou-

blement irrité et de l'exil de sa mère, et de la provocation d'Attalus, enrageant de le voir soutenu par son père, oublia le respect qu'il lui devait. « Les Macédoniens, dit Alexandre ironiquement, « en voyant tomber Philippe, ont là un « chef bien vaillant ! un chef en état de « passer d'Europe en Asie, lui qui ne « peut passer d'une table à l'autre sans « courir risque de se casser le cou ». Après ce propos insolent, Alexandre sortit, et il fut rejoindre sa mère en Epire.

Philippe était très-courroucé contre lui, cependant à la persuasion de Démarate, qui s'entremit pour les réconcilier, il consentit à pardonner à son fils, et l'engagea à revenir à sa cour. Peu après il consulta les dieux sur son expédition en Perse; disposé à prendre tout en bonne part, il interprêta en sa faveur une réponse fort équivoque de la Pythie, de même que les vers d'un poëte célèbre, qui annonçaient la chute d'un monarque puissant, furent appliqués au roi de Perse par Philippe. La suite prouva qu'il se trompait étrangement.

Philippe s'abandonnait aux plus brillantes espérances; il était rempli de sécurité pendant qu'un complot se tramait

contre sa vie. Alexandre était revenu à la cour de son père, et, sans doute, n'y voyait pas de bon œil Attalus ; celui-ci se prévalant du crédit de sa nièce, donna lieu à plusieurs plaintes. Un jeune courtisan, nommé Pausanias, en porta de très-graves contre Attalus, dont il avait reçu un affront sanglant. Il en demanda justice au roi qui, retenu par la crainte d'affliger sa jeune épouse, en punissant son oncle, tâcha d'appaiser Pausanias par des promesses. Il crut l'avoir gagné et tout-à-fait adouci, en le nommant capitaine de ses gardes ; mais cette faveur ne fit que porter l'offensé à diriger sa vengeance contre celui qui lui refusait justice.

Philippe se disposait à partir pour l'armée ; il donnait audience aux ambassadeurs de la Grèce, qui venaient lui présenter les vœux de leur nation pour le succès de ses armes ; il voulut les rendre témoins d'une grande solennité : il mariait Cléopâtre, sa fille, à Alexandre, roi d'Epire, frère d'Olympias ; il pensa devoir célébrer ses noces avec une grande pompe, et fit préparer des jeux magnifiques en l'honneur de cet hymen. Lui-même voulut figurer dans une procession qui précéda les jeux ; il voulait

étaler toute sa magnificence ; il se plut à s'en environner : ce fut ce qui prépara sa perte. Le roi marchait dans cette solennelle procession à la tête des douze grandes divinités de la Grèce ; il figurait comme un dieu tutélaire, et avait souffert que sa statue, qu'on portait dans cette cérémonie, surpassât en beauté celle des dieux qu'on révérait. Vêtu de blanc, environné de la plus grande pompe, Philippe marchait entre deux lignes de ses gardes, et s'ennivrait des acclamations d'un peuple nombreux, lorsque tout à coup Pausanias se fait jour jusqu'à lui, profite des droits de sa charge et de la confiance où était le roi qu'il était gardé par l'affection de son peuple, pour s'en approcher : et tirant son poignard caché sous sa robe, il le lui plonge dans le côté, et le fait tomber mort à ses pieds, à l'instant où Philippe se baissait pour lui parler. L'assassin profite de l'étonnement et du trouble qu'excite cet événement pour s'échapper. Déjà il atteignait des chevaux préparés pour son évasion, lorsqu'il s'embarrassa dans un ceps de vigne, tomba et fut atteint par ceux qui le poursuivaient, et massacré sur-le-champ.

On soupçonne Olympias d'avoir été

pour quelque chose dans cet affreux régicide ; ce qui appuie les soupçons qu'on porta contre elle, c'est qu'elle fit inhumer l'assassin qu'on avait attaché à une croix. Cette femme vindicative tourna ensuite sa fureur contre Cléopâtre, sa rivale ; elle massacra entre ses bras le fils qu'elle venait de donner à Philippe, et l'eût immolée elle-même, si on ne l'eût soustraite à sa vengeance.

La nouvelle de la mort de Philippe fut un sujet de joie dans toute la Grèce, et sur-tout à Athènes, qui pensait par cette mort recouvrer sa liberté. Le peuple se couronna de guirlandes, s'abandonna aux transports les plus indécens. On regrette de voir Démosthène en donner l'exemple ; il parut dans l'assemblée une couronne de fleurs à la main, et exhorta les Athéniens à remercier les dieux de cet événement.

Philippe n'avait que quarante-sept ans ; il en avait régné vingt-quatre. Prince d'une ambition extrême ; mais qui savait parfaitement la déguiser. Il était affable et gracieux dans le particulier ; il disait volontiers des choses obligeantes. S'étant levé un jour un peu tard, il dit devant toute sa cour, en se frottant les yeux : « J'ai dormi bien long-temps ; mais je

« savais qu'Antipater veillait ». On le vit récompenser des avis utiles donnés par des gens subalternes, des avis que d'autres souverains eussent trouvés trop hardis. Il fit donner la liberté à un esclave qui lui parlant en secret, l'avait engagé à baisser le pan de sa robe, un jour qu'étant placé sur son tribunal, il se trouvait, par mégarde, immodestement découvert. « Qu'on donne la liberté à cet « homme, dit-il gracieusement, en pro- « fitant de son avertissement, je ne sa- « vais pas qu'il fût de mes amis ». Philippe disait des orateurs d'Athènes qui le critiquaient : « J'ai beaucoup d'obli- « gations à ces messieurs, ils m'indi- « quent mes défauts et me donnent oc- « casion de me corriger ». Il donna quelques exemples de clémence. Les Péloponésiens, à qui il avait rendu de grands services, ayant sifflé son chariot aux jeux olympiques, ses courtisans voulurent l'engager à venger cette insolence, qui était une véritable insulte. Il répondit noblement : « S'ils nous sifflent « quand nous leur rendons de bons of- « fices, que ne feraient-ils pas si nous « leur en rendions de mauvais ». Le respect de Philippe pour la justice est encore digne d'éloges. Jamais il ne faisait

attendre les plaideurs ; et nulle considération ne suspendait ou dirigeait ses jugemens ; il était inaccessible à toutes espèces de sollicitations. Il prouva sa patience lors de la répartie de cette femme qu'il venait de condamner en sortant d'un long repas : « J'en appelle, s'écria-« t-elle ; à qui ? dit le roi un peu étonné ; « à Philippe à jeun, répartit cette fem-« me ». Frappé de cette réponse, Philippe revit l'affaire et rétracta son premier jugement.

Mais ses belles qualités étaient mêlées de beaucoup de défauts ; vous avez déjà vu qu'il ne se piquait pas de beaucoup de fidélité à remplir ses traités. Sa politique était adroite, et le fut souvent aux dépens de la bonne foi ; il ne s'embarrassait pas des moyens pour parvenir à ses fins ; il ne se faisait scrupule d'aucun : et l'on prétend que c'est de lui qu'est venue la maxime : *D'amuser les enfans avec des jouets, et les hommes par des sermens*. D'après ce principe, qu'on assure qu'il se proposait pour base, on ne peut douter que Philippe n'ait été sans principes et sans religion. Cependant il voulait passer pour un homme religieux ; il en prenait le masque, et se faisait avertir chaque matin qu'il était

mortel. Les Grecs furent dupes de son hypocrisie. Vous avez vu que lors de la guerre sacrée, il parut soutenir les intérêts de la religion, et il en fut félicité. Il n'avait d'autre but que son propre intérêt, et sur-tout celui de sa gloire. Philippe laissa deux enfans de chacune de ses femmes légitimes, et plusieurs autres de ses concubines, qui étaient en grand nombre.

Alexandre n'avait que vingt ans, lorsque son père lui laissa le trône de Macédoine; il prouva qu'il était déjà un grand homme, dès les premiers jours de son règne. Digne élève d'Aristote, il avait puisé dans ses leçons le goût le plus étendu des sciences et des arts. A l'avantage d'être élevé par Aristote, Alexandre joignit celui d'avoir pour gouverneur Léonidas, parent de la reine, homme dont les mœurs étaient pures et austères. Lysimaque, qui était très-recommandable par sa douceur et sa modération, remplit près du prince les fonctions de précepteur; il seconda Aristote, et ses trois hommes donnèrent à Alexandre le germe des vertus, les sentimens élevés qui distinguent les grands princes; mais ce fut de la nature qu'il reçut les

qualités d'un héros et le génie des grandes entreprises.

Dès sa plus grande jeunesse, il en montra les dispositions. Je vous ai parlé du dépit qu'il montrait en voyant Philippe conquérir toutes les villes à sa convenance. Il donna une preuve de son adresse, en parvenant à dompter le fameux Bucéphale, superbe cheval qu'on avait amené à Philippe; mais qui était si plein de feu et si ardent que personne n'osait le monter. Alexandre, plus hardi, montra qu'il était le meilleur cavalier de la cour; il soumit ce cheval indomptable et sut le rendre docile. Ce fut en cette occasion que Philippe lui dit ces paroles: « Mon fils, cherche un autre « royaume qui soit plus digne de toi: la « Macédoine ne te suffit pas ». On prétend que ce fameux Bucéphale ne se laissait monter que par son maître; qu'il fléchissait les pieds de devant pour le recevoir sur son dos; que percé de coups à la bataille livré contre Porus, il n'en sauva pas moins la vie à Alexandre, en le tirant de la mêlée, et qu'aussitôt après il expira. Alexandre récompensa ce rare exemple de fidélité, en donnant des larmes à la mort de cet animal, et il honora sa mémoire en nommant de son

nom Bucéphalie, une ville qu'il fit bâtir près de l'Hydaspe.

Mais revenons aux événemens qui suivirent la mort de Philippe. Un des premiers soins d'Alexandre fut de s'entourer des ministres et des généraux de son père : il les consultait en toute chose ; mais après les avoir entendus, il décidait de lui-même, et exécutait rapidement. Il eut, en montant sur le trône, des difficultés à vaincre. Sujets et étrangers le regardaient comme un enfant incapable d'exécuter les grands projets de Philippe. Cette opinion était sur-tout celle des Athéniens, qui se plaisaient à la répandre. Le jeune roi commença par se faire craindre dans sa propre cour, en poursuivant vivement un conspirateur qu'on lui conseillait de ménager. Il étonna les Macédoniens, et gagna la confiance de ce peuple guerrier par ses succès éclatans contre les habitans de la Thrace. Cette nation valeureuse et opiniâtre dans ses entreprises, avait vainement été soumise par Philippe ; elle crut pouvoir se révolter sous son successeur, et se soustraire à son empire ; mais Alexandre lui fit connaître qu'il n'était pas facile de lui échapper. Il la poursuivit à travers les plus grands périls. La

Thrace fut réduite à demander la paix ; les ambassadeurs soutinrent le caractère de fierté de leur nation, en paraissant devant le roi avec une noble hardiesse, qui leur mérita l'estime d'Alexandre.

Il achevait sa glorieuse campagne de Thrace, lorsqu'il apprit que toute la Grèce était prête à fondre sur lui. Cet orage était suscité par Démosthène, ancien et irréconciliable ennemi de la Macédoine. Il avait entraîné plusieurs états à se liguer, sur le bruit qui s'était répandu qu'Alexandre avait été tué dans sa dernière expédition. Sur cette fausse nouvelle, les Thébains, que Philippe avait obligés de recevoir garnison macédonienne, égorgèrent les deux commandans. Alexandre marcha sur Thèbes. « Démosthène, dit-il, m'a appelé en« fant dans ses harangues, pendant que « je pacifiais l'Illyrie, jeune homme, pen« dant que je faisais la guerre en Thes« salie ; mais je lui ferai voir aux pieds « des remparts d'Athènes que je suis « un homme fait ».

La ville de Thèbes se défendit avec opiniâtreté et n'en fut que plus malheureuse. Alexandre avait offert une amnistie, sous la condition qu'on lui livrerait

les coupables auteurs de la révolte. Les Thébains excités par leurs orateurs, refusèrent d'y consentir, et insultèrent même les assiégeans. Alexandre irrité, prit la ville d'assaut, la livra au pillage, la fit raser, saccager. Ceux des habitans qui échappèrent au massacre, furent vendus à l'encan. Il défendit même de donner asile, ni aucun secours aux Thébains qui avaient pris la fuite. Il se repentit par la suite de cet excès de rigueur, et traita avec humanité et douceur ceux des fugitifs qu'il pût rencontrer.

Ce terrible exemple porta au loin la terreur ; tout plia devant lui. Les Athéniens et Démosthène même furent consternés ; ils députèrent à ce prince pour implorer sa clémence. Alexandre reçut bien les députés d'Athènes ; mais il exigea qu'on lui livrât Démosthène et huit autres orateurs qui avaient excité la dernière ligue. L'embarras des Athéniens fut extrême. L'orateur Démade, qui était estimé d'Alexandre, s'offrit de l'aller trouver et parvint à le fléchir ; il obtint la grâce de ses collègues, à l'exception de Démosthène, qui fut réduit à s'empoisonner pour échapper à la vengeance d'Alexandre. Ce prince était d'autant

plus irrité contre lui, qu'indépendamment de la joie qu'il avait manifestée à la fausse nouvelle de sa mort, il avait des preuves que Démosthène avait cherché à porter à la révolte Attale, l'un des lieutenans de Philippe, dans l'Asie mineure. Les lettres de Démosthène avaient été remises à Alexandre, et il était vivement piqué de la manière dont cet orateur parlait de lui : aussi celui-ci préféra se détruire lui-même, à être livré entre ses mains. Alexandre exigea encore le bannissement de Charidème, et pardonnant aux Athéniens tous leurs torts, il ne s'occupa plus que de se faire nommer généralissime à la place de son père. Il convoqua à Corinthe une assemblée générale de tous les états de la Grèce, et reçut le titre qu'il ambitionnait, après avoir prouvé qu'il était capable de le remplir. Les Grecs donnèrent volontiers le généralat à celui qui pouvait le prendre de lui-même, et s'engagèrent à lui fournir tout ce qu'ils avaient promis à Philippe

Pendant le séjour qu'Alexandre fit à Corinthe, il vit Diogène, ce philosophe cynique, que sa visite a rendu si célèbre. S'étonnant de ce que le fameux Diogène n'était pas venu le saluer avec les

autres philosophes, Alexandre voulut lui-même l'aller voir. Il le trouva couché au soleil, et dans un état qui marquait sa pauvreté; il lui demanda s'il n'avait besoin de rien. « Oui, repart Diogène, « c'est que tu t'ôtes un peu de mon so- « leil ». Cette réponse excita l'indignation des courtisans et l'admiration du prince. « Si je n'étais Alexandre, je vou- « drais être Diogène », dit-il, en faisant connaître combien ce mépris des grandeurs lui paraissait noble et grand.

Avant de partir pour l'Asie, Alexandre alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon. La Pythie refusait de se placer sur le trépied; il la prit par le bras et la força d'y monter; elle dit ces paroles : « O mon fils, on ne peut te ré- « sister. — C'est assez, dit Alexandre; « j'accepte cet augure, et je n'en de- « mande pas davantage ».

Il retourna en Macédoine prendre toutes les mesures pour sa grande expédition, offrit un sacrifice solennel, fit célébrer des jeux, et distribua à ses soldats et à ses courtisans tous ses biens patrimoniaux. Perdicas, à qui il voulait faire un présent important, lui demanda : « Que réservez-vous? — L'espérance, « répondit Alexandre. — Hé bien, sei-

« gneur ; répart Perdicas en refusant « son présent, permettez que parmi « ceux qui partagent vos dangers, il « s'en trouve aussi qui partagent vos « espérances ».

Cette réponse noble et désintéressée vous fait connaître quel était ce Perdicas digne compagnon d'Alexandre. Mais c'est assez pour aujourd'hui d'avoir amené ce héros au moment de son départ pour l'Asie. Je veux terminer ici ma lettre, afin de faire désirer à mon Aline celle qui doit la suivre, et lui présenter le tableau des conquêtes de ce grand conquérant.

LETTRE XXXIII.

Conquêtes d'Alexandre ; tableau rapide de ses victoires. — Revers et mort de Darius ; punition de ses meurtriers. —Soumission de la Bactriane, et de tous les grands de la Perse, à la domination d'Alexandre.

Vous avez vu, ma chère Aline, avec quelle adresse Alexandre sut interpréter le mot échappé à la prêtresse de Delphes, qu'il feignit de prendre pour un oracle ; il ne se débarrassa pas moins adroitement du nœud gordien qu'il coupa au lieu de le dénouer.

Vous avez vu dans l'histoire de Phrygie, l'origine de ce nœud fameux qui promettait l'empire du monde à celui qui parviendrait à le délier.

Lorsqu'Alexandre fut arrivé près d'Illium, il s'arrêta pour visiter les ruines de Troie, et voulut honorer par des jeux la mémoire d'Achille. Il fit immoler des victimes sur son tombeau, et dit de ce héros : « Il fut doublement heu-« reux d'avoir un ami comme Patrocle,

« et un poëte comme Homère pour « chanter ses exploits ».

Ephestion, favori d'Alexandre, par une secrète allusion à l'amitié du roi, couronna de fleurs le tombeau de Patrocle. On pense que ce fut aussi à l'imitation d'Agamemnon qui, comme lui, avait été généralissime des Grecs, qu'Alexandre voulut donner à son armée des fêtes et des jeux funèbres. Il y présida toujours, étant accompagné d'un prêtre qui tenait près de lui la place de Calchas.

Parvenu sur les bords du Granique, si Alexandre en eût cru le conseil de Parménion, il eût campé en cet endroit pour laisser reposer ses troupes; mais ce prince, dont le bouillant courage ne pouvait souffrir le repos, fut d'avis de profiter de la terreur que le bruit de son arrivée avait répandue parmi les Perses. En vain il apercevait une armée de cent mille hommes qui l'attendait sur l'autre bord, sa grande ame ne fut point effrayée des dangers du passage. Alexandre entra dans le fleuve à la tête de son aile droite, et suivi du reste de son armée; chargés par les Perses, inférieurs en nombre, et ayant de plus le désavantage du lieu, les Macédoniens plient

un moment; mais leur monarque les ranime : il porte partout la mort, et bientôt fait tout plier devant lui. Il s'avance vers la cavalerie ennemie; les Perses font une vive résistance; il en vient aux mains avec Spithrobate, désigné gendre de Darius, et le tue d'un coup de lance. Clitus, en cette occasion, lui sauva la vie, en arrêtant un coup de hache qu'on allait lui porter. Le danger qu'Alexandre venait de courir redouble les efforts des Macédoniens; ils forcent la cavalerie de prendre la fuite. Ensuite Alexandre attaque l'infanterie avec sa cavalerie et sa victorieuse phalange qui venait de passer la rivière. Les Perses étonnés, n'opposent plus qu'une faible résistance; ils sont bientôt mis en déroute. Il n'y eut que le corps d'infanterie grecque à la solde de Darius, qui se défendit avec vigueur; ces hommes braves et aguerris se firent presque tous tuer; on en fit deux mille prisonniers. Les Perses perdirent, dans cette bataille, vingt mille hommes de pied et deux mille cinq cents cavaliers. Alexandre ne perdit qu'environ deux cents hommes. Quelle énorme différence!

Parmi les deux cents se trouvaient vingt-cinq cavaliers de la compagnie

royale. Alexandre fit dresser des statues à ces généreuses victimes de son ambition. Son attention pour les blessés fut des plus grandes : il allait lui-même les voir panser ; il fit conduire en Macédoine les Grecs qu'il avait fait prisonniers, et il envoya aux Athéniens trois cents boucliers des dépouilles des ennemis.

Cette victoire d'Alexandre fut le prélude de toutes celles qu'il devait remporter dans la suite, et répandit la terreur de son nom. Sardes, qui était comme la clef de la haute Asie, lui ouvrit ses portes ; Ephèse n'osa lui résister ; il y fit des sacrifices à Diane ; Trulles et Magnésie lui envoyèrent les clefs de leur ville. Milet, où le brave Memnon s'était renfermé, voulut courir les hasards d'un siége et fit une longue résistance ; mais après avoir fait plusieurs brèches, les Macédoniens ayant tenté l'escalade, cette ville capitula.

Halicarnasse, que les Perses voulurent défendre, éprouva le sort de Thèbes. Elle fut réduite en cendres et rasée jusqu'aux fondemens. Les Marmariens, habitans d'une petite ville sur les confins de la Lycie, évitèrent le même sort en s'immolant eux-mêmes. Ils avaient

soutenu deux assauts : leurs vieillards les exhortaient à se rendre ; sur leur refus, ils s'écrièrent : « Eh bien, mettez-« nous à mort, avec vos femmes et vos « enfans, et faites-vous jour à travers les « ennemis ». Les Marmariens suivirent ce cruel conseil : les guerriers se rendirent chez eux, firent un festin à leurs femmes et à leurs enfans ; après le repas, ferment les portes de leurs maisons et y mettent le feu. Dès que l'embrasement fut devenu général, ils sortirent de la ville et passèrent à travers le camp des Macédoniens. Au milieu de l'étonnement que causait l'affreuse extrémité où ils s'étaient portés, on ne songea pas à les arrêter.

Ce terrible exemple prouve à quel point les Marmariens portaient l'amour de la liberté. Il est probable que si Alexandre eût rencontré beaucoup de peuples semblables à celui-là, il eût été forcé de s'arrêter ; mais trouvant des nations plus soumises, plus disposées à recevoir le joug, il ne tarda pas à distribuer des royaumes.

Une reine de Carie, nommée Ada, fut replacée par lui sur le trône, d'où un protégé de Darius l'avait fait descendre.

Pour ôter à ses troupes toute espérance de retraite, Alexandre avait fait détruire sa flotte; il n'avait conservé que les vaisseaux nécessaires au transport des machines de guerre. Ce fut peut-être cette précaution qui assura ses triomphes; en empêchant son armée de conserver des moyens de retour, il la mit dans la nécessité de vaincre.

Plusieurs rois de l'Asie mineure se soumirent à Alexandre: Mithridate, roi de Pont, voulut même s'attacher à lui, et il le suivit dans ses expéditions. Alexandre passa le quartier d'hiver dans cette province; mais dès que le printemps fût arrivé il entra en campagne, et passa un défilé qui est le long de la mer entre la Syrie et la Pamphylie. Ce défilé était alors couvert d'eau, en sorte que ses troupes marchèrent un jour entier ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Ce fut vers ce même temps qu'il découvrit une conspiration formée contre sa vie. Alexandre, fils d'Erope, général de la cavalerie, en était l'auteur: gagné par une somme de mille talens d'or que lui avait fait offrir un satrape perse, il s'était engagé à faire périr son maître. Le coupable fut mis à mort aussitôt que le complot fut découvert.

Vous vous étonnez peut-être, ma chère Aline, de voir qu'un monarque aussi puissant que le roi de Perse, ne s'était point mis en garde contre l'invasion dont il était menacé depuis longtemps. Il semble, en effet, qu'il eût dû prendre ses précautions pour arrêter l'ennemi et l'empêcher de pénétrer dans ses états. Mais relégué au fond de son palais, calme dans sa cour, où Darius jouissait d'une parfaite tranquillité, il savait à peine que du bord de l'horizon de la Macédoine s'avançait une petite nuée menaçante.

Ses généraux, ses satrapes ne lui parlaient d'Alexandre que comme d'un jeune téméraire qu'on réprimerait facilement; la rapidité de ses conquêtes put seule apprendre ce qu'on devait en craindre.

Dès l'entrée de sa carrière, aussitôt après le passage du Granique, Alexandre fit connaître aux Perses ce qu'ils avaient à redouter de ce jeune chef qu'ils méprisaient. Memnon, le rhodien, le meilleur général qu'eût Darius, et qui avait déjà éprouvé deux fois la valeur d'Alexandre dans la défense de Milet et celle d'Halicarnasse, où Memnon vaincu fut forcé de se retirer par mer

avec une partie des habitans qu'il sauva de la fureur du vainqueur, Memnon conseilla à Darius de porter la guerre en Macédoine, pour faire une diversion et obliger Alexandre de repasser la mer pour venir défendre son pays. En conséquence, il fut nommé amiral de la flotte, et il prit de suite l'île de Chio et celle de Lesbos; mais la mort le surprit comme il faisait le siége de Mitylène. Darius fut fort affligé de la perte de ce général qu'il ne pouvait remplacer, et il se décida à se mettre lui-même à la tête de ses armées.

Alexandre, délivré du seul homme qui eût pu mettre obstacle à ses projets, soumit en peu de temps la Cappadoce, s'avança vers la haute Asie, et arriva au pas de Cilicie, défilé fort étroit qu'il fallait passer pour se rendre à Tarse. Il eut le bonheur de le passer sans obstacle, et d'arriver assez à temps pour empêcher les Perses de brûler cette ville qui était fort riche. On était alors au milieu de l'été : Alexandre voulut se baigner dans les eaux du Cidnus, qui passe à travers cette ville; il ne fut pas plutôt entré dans cette rivière, qu'il fut saisi d'un violent frisson; on l'emporta dans sa tente sans connaissance, et aussi-

tôt la consternation se répandit dans toute l'armée. Les soldats se livraient à la plus grande désolation ; ils sentaient tous les maux où ils se trouveraient exposés si ce prince venait à mourir. Alexandre ayant repris ses esprits, sentit lui-même tout le danger de sa situation : il fit appeler les médecins, et leur recommanda de lui donner des remèdes prompts, ne cherchant point tant à vivre, disait-il, qu'à se remettre en état de combattre.

Ceux-ci hésitaient ; ils n'osaient hasarder aucun remède, ni se rendre responsables de sa vie. Ils avaient d'autant plus de crainte d'être accusés de sa mort, qu'il était connu que Darius avait promis mille talens à celui qui tuerait Alexandre. Mais Philippe, l'un des médecins qui était attaché au prince depuis sa plus tendre enfance, se mit audessus des craintes et des soupçons, et lui offrit un remède qui produirait un prompt effet. Dans le même temps Alexandre reçut une lettre de Parménion, qui lui mandait de se défier de Philippe, qu'il disait être vendu à Darius. Alexandre lisait encore cette lettre lorsque Philippe rentra avec la potion qu'il venait de préparer. La confiance qu'Ale-

xandre avait en lui surmontant les doutes qu'aurait dû lui donner cette lettre, il prit le breuvage d'une main, et de l'autre présenta à Philippe la lettre qui l'accusait. Pendant qu'il la lisait, Alexandre avala tranquillement la potion, en fixant les yeux sur son médecin. Celui-ci laissa paraître quelques mouvemens d'indignation, mais se contenta de dire que la guérison de son roi le justifierait bientôt de l'horrible crime dont on l'accusait. En effet, l'événement répondit à son attente : une prompte guérison rendit Alexandre aux vœux de son armée. Les soldats firent éclater les plus grands transports de joie en revoyant leur roi plein de santé.

Le trait que je viens de vous rapporter a été le sujet d'intéressans tableaux ; la gravure s'en est aussi emparée, et vous aurez de fréquentes occasions de vous le rappeler.

Pendant qu'Alexandre se rétablissait, Darius, qui venait de rassembler une armée puissante, s'avançait dans les plaines d'Assyrie à la tête de quatre à cinq cent mille hommes. L'avis du conseil de Darius avait été d'écraser par le nombre ceux que leur courage semblait rendre invincibles. La description que les histo-

riens donnent de cette armée des Perses, présente l'idée d'un faste, d'un luxe, d'une magnificence dont nous n'avons pas d'exemple.

A la tête étaient portés des autels d'argent sur lesquels brûlait le feu sacré. Les mages suivaient en chantant des hymnes; ils étaient accompagnés de trois cent soixante-cinq jeunes gens vêtus de robes de pourpre. Après eux venait le char de Jupiter traîné par des chevaux blancs et le coursier du soleil, conduits par des écuyers ayant chacun des baguettes d'or à la main. Derrière plusieurs chariots ciselés en or et en argent, marchait un corps de cavalerie tiré de douze nations différentes, et dix mille hommes d'infanterie appelés les *immortels*, parce qu'aussitôt qu'il en mourait un, on en substituait un autre. Ils avaient des colliers d'or, des robes de drap d'or frisé, avec des casaques à manches couvertes de pierreries. Quinze mille cousins ou parens du roi, encore plus richement parés que les immortels, précédaient le monarque. On l'apercevait de loin porté sur un char en forme de trône, resplendissant d'or et de pierres précieuses. Deux cents de ses plus proches parens l'entouraient, en-

vironnés de dix mille piquiers à cheval, dont les armes étaient argentées et dorées; trente mille fantassins formaient l'arrière-garde, suivis des chevaux du roi au nombre de quatre cents, qu'on menait en lesse.

A une petite distance, Sysigambis, mère du roi, sur un char magnifique, Statira sa femme, sur un autre, leurs suivantes à cheval, quinze grands chariots qui contenaient les enfans du roi et tout l'attirail de leur suite, ses concubines au nombre de trois cents, parées comme des reines, six cents mulets et trois cents chameaux qui portaient le bagage royal et le trésor, escorté d'une nombreuse garde d'archers; enfin, la marche était fermée par les femmes des officiers de la couronne, des principaux seigneurs et par un corps de troupes légères.

Quel appareil, ma chère Aline, quel appât pour les Macédoniens ! quelle imprudence d'offrir à des soldats une proie si capable de les tenter ! Darius commit une faute plus grande encore : au lieu d'attendre Alexandre dans les plaines, où il aurait pu facilement l'envelopper, le roi de Perse eut la maladresse de l'attaquer dans un passage

étroit de la Cilicie, fermé d'un côté par la mer, et de l'autre par les montagnes. La nature du lieu força Darius de ranger ses soldats les uns derrière les autres. Cet ordre et cette position décidèrent en un moment de la victoire. Les premiers rangs une fois rompus par les Macédoniens, se renversèrent sur les seconds, et ainsi de suite ; bientôt ce ne fut plus qu'une confusion et une déroute générale. Cependant vingt mille Grecs, auxiliaires des Perses, ébranlèrent la phalange macédonienne. Le combat fut opiniâtre entre ces deux corps, et Alexandre ne put forcer les Grecs à plier que lorsqu'ils furent réduits à huit mille. Alors ils se retirèrent fièrement, et regagnèrent en bon ordre les vaisseaux qui les avaient apportés. Le reste de l'armée, épouvanté, éperdu, se précipitait du haut des rochers, et présentait la gorge au fer du vainqueur sans essayer de se défendre.

Darius avait pris la fuite lorsqu'il vit son armée en déroute ; il eut beaucoup de peine à s'échapper, et ne put le faire qu'en montant sur l'un des chariots de sa suite. Les chevaux du sien avaient été percés de traits. Son trésor, sa mère, sa femme, ses enfans, les femmes de ses

capitaines, ainsi que les bagages qu'il avait envoyés d'avance dans la ville d'Issus, près de laquelle la bataille se donna, tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Alexandre, las de poursuivre Darius qui lui était échappé, revenait au camp des Perses, lorsqu'il entendit un grand bruit de cris et de gémissemens. C'étaient la mère de Darius et sa femme, qui se voyant captives, croyaient Darius mort, et jetaient les hauts cris. Sensible à leur infortune, Alexandre leur envoya un de ses officiers, pour les assurer que Darius était plein de vie et les tranquilliser sur le sort qu'elles pouvaient attendre de son vainqueur.

Un de nos plus grands peintres a pris son pinceau de la main de l'histoire, pour représenter l'entrevue du héros Macédonien avec cette famille désolée. Ce sujet est trop connu pour avoir besoin d'être détaillé ; je me contenterai de vous dire, que le peintre à parfaitement saisi, dans l'attitude d'Alexandre, l'admiration que lui cause l'extrême beauté de Statira. Il paraît s'en étonner et s'en alarmer pour son repos, dans le même temps qu'il lui jure un respect, dont, en effet, il ne s'écarta jamais.

Alexandre, dit-on, redoutant les char-

mes trop puissans de l'épouse de Darius, eut la sagesse d'éviter de la revoir, et il poussa, jusqu'à l'extrême délicatesse, les attentions et les égards respectueux pour ses captives. Darius en fut informé et en fit remercier Alexandre. Mais ces égards réciproques n'empêchèrent pas les deux rivaux de se poursuivre à outrance. On surprit des lettres, par lesqu'elles des ministres de Darius exhortaient certains Macédoniens à se défaire de leur chef. D'un autre côté Alexandre rejetait avec mépris les propositions de Darius, qui fut jusqu'à lui offrir la moitié de son royaume avec la main de sa fille aînée, qui n'était pas moins belle que sa mère. « J'accepterais si j'étais Alexan« dre », lui dit Parménion, alors l'un de ses favoris. « Et moi aussi si j'étais Par« ménion », répondit Alexandre. Il est vrai que le monarque persan, superbe encore dans son humiliation, mettait à ses lettres cette suscription offensante: « Le roi Darius à Alexandre ». « Le roi « Alexandre à Darius », répondait le macédonien déjà maître d'une partie de la Perse.

Depuis la bataille d'Issus, la fortune accompagna constamment Alexandre partout où il voulut porter ses pas. Il

humilia l'orgueil des Tyriens, mena son armée sous le soleil brûlant de la Syrie, fit ses offrandes dans le temple des Juifs, reçut les hommages de l'Egypte entière, pénétra dans les déserts des Arsis, et écouta, avec complaisance, l'oracle de Jupiter-Ammon qui le déclara fils de ce Dieu.

Pendant le cours de ses rapides conquêtes, il entretenait toujours une espèce de négociation avec Darius, ou plutôt celui-ci offrait de lui céder ce qu'il n'avait pas su conserver, et Alexandre voulait ce qu'il n'avait pas encore conquis. « Point d'accord, ni de paix, « disait-il, si le monarque persan ne « descend du trône pour se reconnaître « mon tributaire ». Cette dure condition ne pouvait être acceptée qu'à la dernière extrémité, et Darius n'y était pas encore réduit. Il était encore au centre de son empire, à la tête d'une armée aussi nombreuse qu'aucune de celles qu'il avait jamais rassemblées. Alexandre ne s'en inquiéta pas ; on remarque qu'il était si tranquille, qu'il s'endormit paisiblement après avoir fait toutes les dispositions pour la bataille qu'il allait livrer à Darius, et qu'il fallut l'éveiller pour commencer le combat.

Celui-ci se donna près d'Arbelles,

ville située sur les confins de la Perside. Darius était à la tête de six cent mille combattans, Alexandre n'en avait pas cinquante mille ; et malgré cette grande disproportion il fut encore vainqueur. Cependant Darius montra dans cette fameuse bataille toute son ancienne valeur; il combattit comme pour le trône; mais il ne fut pas secondé. Néanmoins la phalange macédonienne chancela un moment ; la victoire paraissait incertaine, lorsque le devin Aristandre, vêtu d'une robe blanche, l'olivier à la main, s'avança dans les rangs macédoniens. Il anima le courage des soldats en s'écriant qu'il voyait un aigle planer sur la tête d'Alexandre. Ils le virent, ou crurent le voir sur la foi d'Aristandre ; mais encouragés par cet heureux présage, ils firent un dernier effort qui assura la victoire. Toute l'armée persane se dispersa ; on prétend que plus de la moitié périt, moins sur le champ de bataille, qu'en fuyant honteusement, pendant que si ces troupes nombreuses s'étaient ralliées et soutenues, elles eussent pu écraser les Macédoniens.

Darius avait cherché son salut dans la retraite en voyant la déroute de son armée, et ensuite les troupes même qui

d'abord l'avaient accompagné, se disperser lorsqu'elles se virent poursuivies ; Darius abandonné, et craignant de tomber entre les mains des Macédoniens, tourna son sabre contre sa poitrine. Il fut prêt à se tuer ; mais un instant de réflexion lui fit entrevoir quelques ressources : il gagna Arbelles avec un petit nombre de soldats fidèles, et par un mouvement d'humanité bien admirable, il ne voulut pas qu'on rompit le pont derrière lui : « J'aime mieux, dit-il, risquer d'être « pris, que d'exposer à une mort cer- « taine les malheureux qui me suivent ». Il mit bientôt les montagnes d'Arménie entre lui et le vainqueur.

Celui-ci, qui avait perdu les traces de Darius, et se vit obligé de renoncer à le poursuivre, tourna ses pas vers Persépolis, qui ne fit point de résistance. Cependant Alexandre livra cette capitale de la Perse à la discrétion de ses soldats, en vengeance de ce que c'était de cette ville qu'étaient parties autrefois les résolutions qui avaient prescrit les dévastations de la Grèce. Les trésors qu'il trouva dans cette ancienne capitale de l'empire persan surpassaient tous ceux dont il s'était encore rendu maître. Cette ville était le siége de tout le luxe

asiatique : il semblait que toutes les richesses de la Perse y étaient assemblées. Mais Alexandre fit un trait de folie, en se laissant persuader par la courtisane Thaïs, de mettre le feu au palais de Xercès. Cette action se passa dans la gaieté d'un repas que le vainqueur donnait à ses officiers, dans le palais de Persépolis ; l'athénienne Thaïs dit étourdiment à Alexandre : « Ce n'est pas assez « d'avoir livré les habitans à la discré- « tion de vos soldats, qu'il vous sou- « vienne que les Perses ont brûlé Athè- « nes », et prenant un flambeau elle déclara qu'elle voulait de même mettre le feu au palais ; Alexandre et tous les convives l'applaudirent et la suivirent. En un instant l'édifice le plus magnifique de l'univers devint la proie des flammes.

Cette exécution est une tache dans la vie d'Alexandre ; on lui reproche encore, à juste titre, sa cruauté envers Bétis, gouverneur de Gaza. Ce guerrier s'était défendu en homme de courage, et il avait retardé la marche du conquérant ; au lieu d'applaudir à sa valeur et à sa fidélité, Alexandre, irrité d'avoir été arrêté deux mois devant Gaza, pendant que Memphis et les autres villes

d'Egypte lui avaient ouvert leurs portes, fait passer dix mille hommes au fil de l'épée, et plus cruel encore envers Bétis, il lui fait percer les talons, ordonne qu'on y passe des courroies, qu'on l'attache derrière un chariot et qu'on le traîne autour de la ville jusqu'à ce qu'il soit mis en pièces.

Quelle horreur, ma chère Aline! Vous sercz sans doute aussi indignée que moi de cette affreuse barbarie; quel que soit le motif qui ait pu y porter Alexandre, on ne peut que s'affliger de voir ce héros déshonorer ses victoires par une si odieuse cruauté.

Revenons à Darius: tout en fuyant il rassemblait une autre armée, avec laquelle il comptait faire un dernier effort; mais deux de ses généraux, Narbazane et Bessus, celui-ci était gouverneur de la Bactriane, ne lui laissèrent pas le temps d'exécuter son projet. Ils formèrent le complot de se rendres maîtres de Darius. S'ils étaient poursuivis par Alexandre, ils comptaient obtenir grâce et même des récompenses en livrant leur roi. Si le vainqueur leur laissait le temps d'emmener leur prisonnier jusqu'en Bactriane, leur résolution était de le tuer, et de s'emparer des états à leur

bienséance, pour s'y faire reconnaître rois.

Leur dessein transpira; Patron, général des Grecs à la solde de Darius, en eut connaissance et l'en avertit : il l'exhorta en même temps à prendre ses précautions et à faire tendre sa tente dans le quartier des Grecs. Le roi le remercia. Accablé par l'infortune il se livra à sa destinée : « Je ne puis trop tôt « mourir, dit-il, si les Perses me jugent « indigne de vivre ». La trahison ne tarda pas à s'effectuer; les conjurés saisirent Darius sans beaucoup d'efforts, le lièrent avec des chaînes d'or, le mirent dans un chariot couvert et prirent avec lui le chemin de la Bactriane.

Alexandre fut instruit de leurs intentions, et voulant s'y opposer, il les poursuivit avec tant de vîtesse, qu'un jour il se trouva n'avoir avec lui que vingt-cinq cavaliers. A mesure qu'il avançait, il apprenait de ceux qui abandonnaient l'armée des rebelles l'extrémité à laquelle Darius était réduit; et ses nouvelles redoublaient en lui l'ardeur de le joindre.

Les traîtres se voyant près d'être atteints, et craignant d'être forcés de

combattre, voulurent faire monter Darius à cheval, pour fuir avec plus de vîtesse. Il refusa de le faire, et l'on dit même que leur reprochant leur perfidie, il dit : « Que les dieux le vengeraient « par les mains d'Alexandre ». Cette apostrophe mit Bessus et son complice en fureur; ils percent le roi de leurs dards, tuent les conducteurs et fuyant avec promptitude, ils abandonnent le chariot. Les chevaux le traînèrent d'eux-mêmes hors du grand chemin, et s'arrêtèrent près d'un village.

Un macédonien, nommé Polycrate, reçut les derniers soupirs de Darius : attiré près de lui par ses gémissemens, ce guerrier qui puisait de l'eau à une fontaine peu éloignée, vint aux cris du roi de Perse mourant; sur sa demande, il s'empressa de lui présenter à boire, et reçut sa dernière prière pour Alexandre. Il le chargea de lui porter ses vœux pour sa prospérité, et ses remercîmens pour les bontés qu'il avait eues pour sa famille. « Je ne crois pas, dit-il, « avoir besoin de lui demander qu'il « venge le régicide commis en ma per- « sonne, c'est la cause des rois ». Puis prenant la main de Polycarte, il ajouta : « Ami, touche pour moi la main d'Ale-

« xandre, comme je touche la tienne et « porte lui le seul gage que je puisse lui « donner de mon affection et de ma « reconnaissance ». Il meurt, il expire; et Alexandre arrive presqu'au même moment. Sans doute il se serait fait gloire de sauver Darius, et peut-être de lui rendre la couronne, ou du moins une partie de ses états. Il donna des larmes à son sort, et poursuivit Bessus infatigablement à travers les marais, dans les forêts, et jusque sur les montagnes de la Bactriane, où ce traître avait pris le titre de roi.

Vous n'apprendrez pas sans quelque intérêt qu'il parvint enfin à l'atteindre; mais ce ne fut pas sans peine. Il ne restait plus entr'eux que le fleuve Oxus. Bessus avait fait brûler tous les bateaux, on n'en trouvait aucun pour passer; l'ingénieuse industrie d'Alexandre y suppléa; il fit faire des outres avec les peaux qui couvraient les tentes de ses soldats; on les remplit de vent et l'on passa le fleuve sur ces frêles bâtimens. L'armée d'Alexandre mit bientôt en fuite celle de Bessus; il fut pris, mutilé, et livré aux parens de Darius, qui lui firent souffrir les plus cruels supplices.

Par la mort et par la soumission des grands du royaume, qui entraîna l'obéissance des peuples, Alexandre se vit tranquille possesseur de la vaste monarchie des Perses.

LETTRE XXXIV.

Révolte des Lacédémoniens contre les Macédoniens. — Dernier effort et ruine de la puissance de Sparte, par la victoire d'Antipater. — Conduite d'Alexandre en Perse; murmures qu'il excite; complot contre sa vie; meurtre de Clitus, etc. etc. — Mort d'Alexandre, et premier partage de son empire entre ses capitaines.

Nous allons aujourd'hui, ma chère Aline, parcourir la suite des rapides conquêtes de ce grand conquérant, qui vous inspire un si vif intérêt; vous admirez les grandes qualités qu'il unissait à la valeur, et sur-tout la conduite qu'il tint envers la famille de Darius.

Vous allez aujourd'hui le contempler sous un jour moins favorable; la vérité de l'histoire ne me permet pas de taire ses défauts, et les fautes qui obscurcirent ses grandes actions.

Mais avant de vous en entretenir, disons un mot des affaires de la Grèce. Les Lacédémoniens crurent pouvoir profiter de l'absence d'Alexandre; ayant

appris qu'Antipater, à qui il avait confié le gouvernement de la Macédoine, était allé en Thrace pour appaiser quelques troubles; ils crurent l'occasion favorable pour secouer le joug Macédonien, et attirèrent dans leur parti presque tout le Péloponèse. Sur cette nouvelle, Antipater revint promptement, et fit marcher ses troupes sur les Lacédémoniens. L'action fut vive et opiniâtre: quoique les Grecs fussent inférieurs en nombre, ils combattirent avec beaucoup de valeur et la victoire fut un moment incertaine ; mais Antipater ayant feint de prendre la fuite, attira les ennemis en pleine campagne; alors déployant toutes ses forces, il les entoura et décida la victoire. Le roi Agis mourut les armes à la main après avoir fait des prodiges de valeur. La puissance de Sparte fut ruinée dans cette bataille. Antipater manda à Alexandre la nouvelle de ses succès; mais le fit en termes modestes pour ne point exciter sa jalousie.

Alexandre venait de licencier quelques troupes grecques, ce qui fit croire aux Macédoniens qu'il se préparait à retourner en Macédoine; et sur l'assurance contraire, il s'éleva une espèce d'émeute, que le prince appaisa en faisant

sentir à ses soldats qu'il fallait assurer ses conquêtes avant de songer à retourner dans ses états de la Macédoine.

Ce projet n'était que sage; mais les délices de la Perse amollirent bientôt Alexandre; il prit goût aux délicatesses du luxe asiatique, et perdit insensiblement les mœurs austères de la Macédoine.

Les honneurs qu'il accorda aux seigneurs persans, et le goût qu'il parut prendre à quelques-uns de leurs usages, opposés à ceux des Macédoniens, occasionèrent bientôt des murmures, et finirent par exciter un complot contre sa vie. Le mécontentement était presque général dans son armée; les chefs que le roi comblait de prodigalités peu mesurées, se jalousaient les uns les autres; et les soldats trouvaient à leur tour qu'ils n'étaient pas assez récompensés. Alexandre, instruit de ces dispositions, se contenta de dire : « L'apanage des princes est de « faire le bien et d'être blâmé ».

Mais il se trouva parmi les mécontens un homme plus hardi, qui ne s'en tint pas aux murmures : il conçut le dessein de tuer le roi, et en fit part à quelques amis. La confidence circula et arriva à un homme qui en fut si effrayé, qu'il alla

trouver Philotas, fils de Parménion, le plus grand général macédonien, lui découvrit le complot, et le pria de lui procurer une audience du roi. Philotas différa trois jours entiers d'en parler à Alexandre, remettant toujours le dénonciateur sous différens prétextes. Celui-ci s'adressa à un autre courtisan qui avertit le roi. L'indifférence que Philotas avait marquée en recevant cette dénonciation parut suspecte à Alexandre; il l'interrogea : celui-ci répondit que le projet lui avait paru mal concerté ; que le jugeant inexécutable, il n'avait pas cru devoir en alarmer le roi. Alexandre reçut cette excuse, et paraissant pardonner à Philotas, il l'admit à sa table.

Ce jeune seigneur était brave, généreux et même prodigue pour ses amis ; mais il était fier, hautain, très-prévenu de son mérite, et plus encore de celui de son père. Il dit un jour : « Sans Par-« ménion, qu'aurait été Philippe » ? Ce propos imprudent, et quelques autres encore plus hardis, effrayaient son père, qui prévoyant qu'ils lui seraient funestes, lui disait : « Fais-toi petit, mon fils » ! Loin de profiter de ce conseil, Philotas se prévalait souvent de ce que son père avait joui de l'entière confiance de Phi-

lippe, qui avait dit n'avoir trouvé que Parménion qui fût réellement digne du commandement.

Le caractère de Philotas donnant prise aux envieux, on prit soin de réveiller les soupçons d'Alexandre : il le fit arrêter et appliquer à la torture. La force des douleurs lui fit avouer qu'il était coupable, et chargea même son père, qu'il dit avoir eu connaissance de la conspiration. Devant le tribunal de l'armée, Philotas rétracta ces aveux, qu'il prétendit ne lui avoir été arrachés que par la violence de la torture. Mais il n'en fut pas moins condamné et exécuté. Soit que le roi crût Parménion coupable, ou qu'il crût dangereux de le laisser survivre à son fils, il le fit assassiner dans son gouvernement, où il vivait tranquillement.

Cette action est l'une de celles qui ternit le plus la mémoire d'Alexandre. On ne fut pas généralement convaincu du crime de Philotas, et l'on pardonna encore moins au roi la mort de Parménion. Quelques auteurs supposent que ce prince, déterminé à se faire rendre des honneurs que la fierté macédonienne ne pouvait souffrir, avait saisi l'occasion de se défaire de ceux qui pouvaient

s'opposer à ses desseins. Ce qui arriva ensuite sembla confirmer ce soupçon.

Les événemens que je viens de rapporter se passèrent pendant qu'Alexandre poursuivait Bessus, et qu'il achevait de soumettre les peuples de la Bactriane et des contrées voisines. Dans le cours de cette expédition, il commit encore plusieurs cruautés, telles que celle de faire massacrer tous les habitans d'une petite ville où résidaient les Branchides, qui s'étaient rendus à lui ; mais sous prétexte que les ancêtres de ces habitans avaient usé de perfidie envers les Milésiens, lors de l'invasion de Xercès, il les fit inhumainement massacrer. Il ne fut pas moins barbare envers Arimaze, commandant d'une petite place, bâtie sur un rocher escarpé, et qu'on appelait *Petra Axiana*. Les Macédoniens ayant gravi le roc presqu'inaccessible qui faisait la plus forte défense de cette petite place, Arimaze fut si étonné de leur hardiesse, qu'il remit le fort, sous la condition d'avoir la vie sauve. Alexandre ne voulut point lui accorder cette demande, et le fit attacher en croix au pied du rocher.

Ceci n'était que des actes de rigueur que les Macédoniens ne se permettaient

point de blâmer; mais le meurtre de Clitus les souleva bien autrement.

La cour d'Alexandre était devenue extrêmement brillante par le concours de grands seigneurs, des princes, et même des rois, qui venaient solliciter ses faveurs. Leurs flatteries empoisonnèrent l'esprit du monarque; l'excès de leurs louanges, leurs adorations le charmèrent; et bientôt il trouva mauvais de n'être pas traité avec les mêmes démonstrations de respect par les Macédoniens. Ceux-ci, au contraire, étaient peu satisfaits de le voir s'abandonner à la mollesse persane, et prêter l'oreille aux adulations qui l'élevaient au-dessus de la nature humaine. Ils s'efforçaient de le ramener à l'austérité de ses premières habitudes, et de chasser de son cœur le levain d'orgueil qui y fomentait. Heureux s'ils avaient su mêler à leurs remontrances les adoucissemens propres à guérir cet esprit blessé et prompt à s'irriter!

Mais la franchise militaire connaît peu les ménagemens de la délicatesse. Clitus, ce soldat qui avait sauvé la vie à Alexandre au passage du Granique, fut victime de sa brusque franchise. Se trouvant à la table du roi, un jour qu'on l'élevait au-

dessus de Castor et de Pollux, et même d'Hercule, il ne put contenir son impatience ; il se leva avec précipitation, et se mit à dire : « Je ne puis entendre « des discours si insensés, ni souffrir qu'on « affecte d'insulter aux dieux, et de dé- « précier les anciens héros pour chatouil- « ler l'orgueil et flatter les oreilles d'un « prince vivant ». A ce propos piquant, Clitus en ajouta d'autres plus insultans. On prétend qu'il fut jusqu'à raconter les exploits de Parménion, qu'il osa placer au-dessus de ceux d'Alexandre, et qu'il eût la hardiesse de prendre la défense de ce grand capitaine, et de dire que sa fin tragique apprenait aux officiers d'Alexandre, quelle récompense ils devaient attendre de leurs services. De tels reproches piquèrent vivement le roi : « Qu'on l'arrête ! s'écrie-t-il ». Personne ne bougea. « Me voilà donc, dit Alexan- « dre, outré de dépit, comme Darius, « enchaîné par Bessus; n'ai-je plus que le « vain titre de roi »? Il saisit en disant ces mots la javeline d'un de ses gardes, et il en perce Clitus, qui tombe et meurt à ses pieds.

Le crime ne fut pas plutôt commis qu'Alexandre se repentit ; il déplorait à grands cris sa coupable vivacité ; il se

roulait dans sa chambre comme un forcené, et repoussait toute nourriture ; il ne consentit à vivre que sur les prières et les instances de son armée.

On vit encore, en cette occasion, un sophiste, nommé Anaxarque, prendre soin de le rassurer et de le délivrer de ses remords, par les flatteries et les raisonnemens les plus spécieux.

Tel est le malheur des princes, ma chère Aline; on atténue en eux les bons mouvemens, les flatteurs empoisonnent leurs plus belles qualités ; ils sont les vrais fléaux du peuple : c'est souvent à eux qu'il faut s'en prendre des excès où les princes se portent.

Anaxarque comparait Alexandre à Jupiter, qu'on représente entre la loi et la justice, « pour faire connaître, di-« sait ce sophiste effronté, que toutes « les actions d'un souverain sont tou-« jours justes et légitimes, et que celui « qui donne la loi suprême à ses sujets, « ne doit craindre les reproches de qui « que ce soit ». Anaxarque, par ces odieux principes, étouffa les germes du repentir, et bientôt il fut question d'amener les Macédoniens à fléchir le genou devant le roi, comme faisaient les Perses.

Vous avez vu dans le tableau des mœurs et des usages de ces deux peuples, combien ils différaient d'opinion sur les hommages qu'on devait rendre aux rois.

La sagesse des Macédoniens se révoltait contre les prosternations qu'ils pensaient n'être dues qu'à la divinité. Les Persans, au contraire, les courtisans, les poëtes, les parasites rampans, parmi lesquels étaient les sophistes, résolurent qu'Alexandre serait traité en dieu, et lui-même consentit à se laisser rendre, de son vivant, les honneurs divins. La proposition en fut faite à table par ce même Anaxarque, adulateur à gage. Le philosophe Calisthène, ami d'Aristote, attaché à Alexandre depuis son enfance, voyant que les Macédoniens consternés gardaient le silence, prend la parole, et parlant avec force, il distingue les honneurs qu'on doit aux dieux, et ceux qu'on doit aux hommes, quelques grands qu'ils soient. Comme il s'exprimait avec une noble hardiesse et ne ménageait point ses termes, il fit beaucoup souffrir l'amour propre du roi. Cependant Alexandre n'osa ou ne voulut point trop presser les Macédoniens, ses convives. Par un espèce d'accommodement, il fut

décidé que ceux à la santé desquels le roi boirait, se leveraient, le salueraient humblement, et s'approcheraient pour recevoir de lui un baiser. Alexandre commença par les seigneurs persans, qui le saluèrent à leur manière, par le prosternement et l'adoration. Des Macédoniens, les uns éludèrent la cérémonie, les autres s'en moquèrent ouvertement. *Frappez donc plus fort*, dit un Macédonien à un Perse, qui touchait la terre du front en se prosternant. Calisthène vint à son tour. Comme il ne se prosterna pas, Alexandre se détourna, au lieu de l'embrasser. Calisthène s'en retourna en disant : « J'ai perdu un baiser ». Il paya cher cette plaisanterie.

Peu après, un nommé Hermolaus, l'un des gardes d'Alexandre, complota contre ses jours ; ce jeune homme avait été injustement maltraité ; il avait été condamné à un supplice infâmant par l'ordre exprès du roi, et pour une faute très-légère, pour s'être, dans une chasse, précipité sur un sanglier qui venait droit à Alexandre. Un excès de zèle emporta Hermolaus ; il perça de son dard l'animal furieux. Le roi s'irrita de ce que la précipitation de son garde lui avait enlevé l'occasion de montrer son adresse,

et dans le premier mouvement de sa colère, il fit fouetter publiquement ce fidèle serviteur, et ordonna qu'on lui ôtât son cheval.

Cette injure grave mit Hermolaus au désespoir; ses compagnons, témoins de son affront, entrèrent dans sa peine. Déjà très-mécontens de ce qu'on faisait instruire de jeunes Perses dans la tactique macédonienne, et qu'on égalât ainsi les vaincus aux vainqueurs, ils furent disposés à épouser le ressentiment d'Hermolaus, et consentirent à tuer le roi pendant son sommeil.

Ce complot eût eu son exécution, sans une Syrienne qui suivait l'armée, et faisait profession de prédire l'avenir. Quoiqu'elle parlât souvent comme une insensée, Alexandre l'écoutait volontiers, et lui avait donné accès près de sa personne. La nuit même qui avait été choisie par les conspirateurs pour l'exécution de leur dessein, Alexandre ayant prolongé le repas du soir avec ses amis, rentrait dans son appartement, lorsque la Syrienne lui barra le chemin, lui ordonna de retourner sur ses pas, et de passer la nuit à table. Il obéit sur-le-champ. Les conspirateurs furent déconcertés; un d'eux révéla le complot, et

on arrêta Hermolaus et ses complices.

Le premier parla avec force devant ses juges ; il se défendit avec la plus grande énergie ; fit voir qu'un homme de cœur ne pouvait supporter sans désir de vengeance l'indigne traitement qu'il avait reçu du roi. Mais usant de récrimination, il osa de plus reprocher à Alexandre la mort de Philotas, sans preuves convaincantes, l'assassinat de Parménion et le meurtre de Clitus. Il lui fit un crime d'avoir changé les usages et les vêtemens des Grecs, pour prendre ceux des Perses ; s'éleva contre les édits qui ordonnaient d'adorer comme un Dieu un homme habituellement plongé dans l'ivresse, et d'autres vices funestes à ses sujets ; il osa enfin avouer son dessein, et essayer de le justifier, en disant qu'il voulait affranchir les Macédoniens du joug d'un tyran odieux. L'extrême hardiesse d'Hermolaus précipita sa condamnation et celle de ses complices ; ils furent, ainsi que lui, lapidés par les soldats. Calisthène fut impliqué dans cette conspiration ; il paraît qu'on n'eut contre lui que des présomptions, fondées sur ce qu'il était ami d'Hermolaus. Son vrai crime fut de jouir d'une grande estime et de l'entière confiance de la jeunesse

macédonienne, à laquelle il était soupçonné d'inspirer des sentimens contraires au vœu du roi. Il expia ce crime par sa mort. On n'est point absolument d'accord sur le genre de son supplice ; mais il fut toujours fort cruel : soit que, comme le disent quelques historiens, il ait été mis à la torture et attaché à une croix, ou bien que chargé de fers, on l'ait traîné sur un chariot découvert à la suite de l'armée, il est constant qu'il mourut en criminel.

Le caractère d'Alexandre paraît s'être aigri depuis cette exécution ; il ne montra plus d'autre passion que celle de détruire, de ravager tout ce qui lui résistait. On le vit employer le feu comme le fer, se plaire dans les dangers, s'y précipiter avec une espèce de fureur aveugle. Sa témérité lui procura souvent des succès inespérés, parce que ses soldats, animés par son exemple et craignant de le laisser périr, faisaient des efforts surnaturels. Ce fut à travers les périls qu'il arriva sur les frontières de l'Inde. Il y trouva deux rois dont la conduite mérite des éloges différens. Ceux qui estiment, par-dessus tout, la fierté, la hauteur et la magnanimité, admirent Porus, qui osa résister à l'impétuosité d'Ale-

xandre. Ceux qui prisent les vertus douces et une politique insinuante et utile aux peuples, préfèrent la conduite de Taxile, qui ouvrit ses états à ce torrent pour le laisser couler avec moins de dommage possible pour son royaume. La franchise avec laquelle il agit, le discours qu'il tint à Alexandre toucha ce conquérant; il devint l'ami du monarque indien, et laissa ses sujets en paix. Porus déploya ses forces, combattit, fut défait, perdit ses deux fils dans la bataille, fut lui-même blessé, et il aurait vu son royaume entièrement ravagé sans la générosité du vainqueur, qui se piqua de répondre à la noble fierté du vaincu. « Comment voulez-vous que je « vous traite? lui dit Alexandre lors- « qu'il parut devant lui. — En roi, ré- « partit fièrement Porus ». Touché de sa grandeur d'ame, Alexandre lui laissa son royaume et lui donna les plus grandes marques d'estime. Il s'en fit un allié fidèle, et finit par ajouter à ses états des provinces et une ville qu'il fit bâtir sur le lieu où la bataille s'était donnée. Elle fut appelée Nicée.

Toujours dévoré de l'ardeur des conquêtes, Alexandre en méditait de nouvelles. On eût dit qu'il ne voulait s'arrê-

ter qu'aux limites du monde. Ses soldats n'étaient pas dans les mêmes dispositions; ils n'aspiraient qu'à s'éloigner de ces climats étrangers pour retourner dans leur patrie. Lorsqu'ils apprirent qu'Alexandre se disposait à passer l'Hidaspe, ils ne purent retenir leurs murmures, et se plaignirent hautement de ce que ce prince ne mettait point de bornes à son ambition et voulait de plus en plus les éloigner de leur patrie. Instruit des plaintes qui s'élèvaient, le monarque assemble son armée, il la harangue, il lui présente les motifs de gloire qui devaient l'animer après avoir subjugué l'Asie, à ne poser les armes que quand ils auraient conquis l'univers. Alexandre était éloquent, il était chéri de ses soldats; cependant son discours ne fit nulle impression sur eux. Ils gardèrent tous un morne silence, et tournèrent seulement les yeux sur un de leurs officiers nommé Cænus, dont toute l'armée et le roi lui-même reconnaissaient le mérite. Touché de la tristesse des soldats, Cænus eut la généreuse hardiesse de plaider leur cause. Il représenta au roi que les hommes ne se déterminaient à essuyer de grandes fatigues que dans l'intention d'obtenir un jour les dou-

ceurs du repos ; lui faisant remarquer que son armée n'était plus si nombreuse, que la plupart des soldats étaient épuisés de fatigue et soutenaient avec peine le poids de leurs armes ; il l'engagea à les regarder comme des invalides ; et en considération de leurs anciens services, à les reconduire dans leur patrie. « C'est « là, dit-il, que vous trouverez une « jeunesse ardente qui, s'enflammant « par l'exemple de votre valeur, sera « prête à vous suivre dans les nouvelles « expéditions que vous voudrez entre- « prendre ».

Ce discours, qui fut couvert des applaudissemens de toute l'armée, ne plut nullement à Alexandre ; il rompit l'assemblée. Dans une autre qu'il convoqua le lendemain, il déclara qu'il était résolu de continuer sa marche avec les soldats qui voudraient le suivre. « Que « ceux qui désirent tant revoir leur pays « natal retournent en Macédoine, leur « dit-il ; allez, soldats, allez dire que « vous avez laissé votre roi au milieu « de ses ennemis ». Cette apostrophe, cette tentative pour piquer d'honneur les Macédoniens, ne réussit pas ; personne ne se présenta, personne ne manifesta l'intention de suivre le roi. Vive-

ment irrité, Alexandre se renferma dans sa tente; il y resta deux jours entiers, sans vouloir même recevoir ses plus intimes amis; le troisième jour il en sort et ordonne un sacrifice: l'aruspice déclare que les augures ne sont pas favorables. « Il faut donc s'en retourner, dit « le roi, puisque les dieux et mon armée « exigent que je n'aille pas plus loin ». En entendant ces mots, l'armée passe d'une profonde tristesse aux plus grands transports de joie. « Qu'il soit béni à ja- « mais! s'écriaient les soldats; invinci- « ble pour le reste de l'univers, il a cédé « à nos prières ».

C'est quelque chose de touchant, ma chère Aline, que de se peindre la contenance de toute une armée qui se montre mécontente sans menaces, sans plaintes audacieuses et avec une respectueuse fermeté. Cette sensibilité du soldat, chagrin d'être forcé de déplaire à son général, joyeux d'avoir retrouvé ses bonnes grâces, est peut être un événement plus glorieux, plus flatteur pour Alexandre, que les plus belles victoires.

Ce conquérant donna ses ordres pour le retour et se mit à la tête de ses troupes; mais il ne les ramena ni par le plus court chemin, ni par le plus exempt

de fatigues et de danger. En se retirant, Alexandre eut soin de chercher des peuples à combattre; il pensa même perdre la vie dans le pays des Oxidraques, où il se précipita témérairement dans la mêlée, dont il fut retiré avec peine et à demi-mort. Aussitôt qu'il fut guéri des blessures qu'il reçut en cette occasion, il s'avança contre les Sabarques, qui se rendirent à lui; de là continuant sa route, il arriva à Patale, où il fit bâtir une citadelle et un port; bientôt après il fit embarquer une partie de son armée sur l'Inde, et lui-même descendit par les rivières jusqu'à l'Océan, qu'il brûlait de voir. Il fit faire des sacrifices à Neptune, et revint joindre le reste de sa flotte restée aux environs de Patale.

Les marches et contre-marches d'Alexandre furent longues et pénibles. Ses soldats souffrirent tantôt de la disette des vivres, tantôt de la privation d'eau, et quelquefois de toutes deux; mais Alexandre les encourageait par son exemple. En repassant par les endroits qu'il avait traversés lorsqu'il les avait soumis, Alexandre examinait la conduite des gouverneurs; il punit les uns, récompensa les autres, s'informa de l'administration de la justice, de celle

des finances; ordonna des embellissemens dans les villes, traça des routes, fit construire des ponts, et montra partout une intelligence supérieure pour le gouvernement.

Plus il approchait de Babylone, où l'on croit qu'il voulait fixer son séjour, plus il s'efforçait, pour ainsi dire, d'incorporer les Perses aux Macédoniens, afin de ne faire des deux peuples qu'une seule et même nation. Dans ce dessein il épousa deux princesses du sang royal, dont l'une était Statira, fille de Darius, cette même princesse qui lui avait été offerte par ce monarque infortuné. Alexandre avait déjà épousé une persane d'une beauté rare; elle se nommait Roxane, et était fille d'un des grands qui s'étaient le plus empressés de se soumettre au vainqueur. Alexandre donna en mariage à Ephestion, son favori, la sœur cadette de Statira. Les courtisans imitèrent l'exemple du roi; il y eut environ quatre-vingts alliances entre les plus nobles familles de Perse et les seigneurs macédoniens. Tous ces mariages se firent le même jour. Alexandre combla de présens les époux; et ceux de ses soldats qui avaient pris des femmes persanes, reçurent aussi de grandes mar-

ques de sa munificence ; leur nombre passait dix mille. Alexandre fit payer toutes leurs dettes, et il eut même la généreuse délicatesse de leur épargner la honte de faire connaître pour quel usage ils avaient besoin de l'argent qu'on distribuait à tous ceux qui en demandaient.

Il décerna de plus, d'après le suffrage général de l'armée, des couronnes d'or à ceux qui s'étaient le plus distingués. Ensuite il fit passer en revue trente mille jeunes Persans qu'on avait formés, par ses ordres, aux exercices militaires; il en fut très-content et les nomma *épigones*, c'est-à-dire, successeurs.

Cette dénomination n'était pas politique ; elle fit entrevoir aux Macédoniens que s'ils causaient quelque mécontentement ou s'ils voulaient se retirer, Alexandre avait des troupes toutes prêtes pour les remplacer. Les anciens soldats marquèrent bien leurs soupçons lorsqu'ayant réglé les affaires de Perse, avant de passer en Médie, le roi voulut faire un espèce de triage dans ses troupes; il publia que ceux qui ne voulaient plus servir par âge, blessures, infirmités ou toute autre raison, pouvaient se retirer; mais il annonça en même temps

qu'il récompenserait noblement ceux qui continueraient de porter les armes. Une grande partie de l'armée, jalouse des faveurs qu'il accordait aux Perses, déclara qu'elle voulait se retirer; quelques soldats ajoutèrent à cette déclaration, des propos hardis et même un peu insolens, disant qu'il pouvait faire la guerre avec son père Ammon; que pour eux, ils ne voulaient plus le servir pour lui voir prodiguer ses bonnes grâces à des barbares. Alexandre, vivement irrité, fit aussitôt saisir les principaux mutins, qu'il indiqua lui-même, et treize d'entr'eux furent sur-le-champ traînés au supplice; les autres restent muets et consternés. Le roi leur dit deux mots sur leur ingratitude et rentre brusquement dans sa tente. Il reste deux jours sans vouloir voir personne; le troisième il se montre, admet à lui baiser la main les Perses devenus ses parens par alliance, et leur donne les principaux postes de l'armée. Le bruit se répand en même temps qu'il va casser sa garde macédonienne et en prendre une persane.

Cette garde menacée s'émeut; elle accourt autour de la tente du roi; elle offre de livrer les auteurs de la révolte :

voyant qu'on ne leur répond pas, tous les Macédoniens jettent leurs armes, et protestent qu'ils ne se retireront point qu'ils n'aient obtenu leur pardon. Alexandre sort enfin de sa tente; il voit leur repentir; touché de leurs gémissemens, de leurs pleurs, il ne put, dit-on, retenir les siens. Il versa lui-même des larmes d'attendrissement; et trop ému pour pouvoir leur parler, il écouta avec bonté le discours d'un officier distingué, qui peignit éloquemment la douleur des Macédoniens, de voir qu'à leur exclusion, les Perses étaient admis à baiser la main de leur roi, et étaient par lui traités de parens. « Vous êtes « tous mes parens, reprit vivement « Alexandre, et je prétends que désor- « mais vous vous regardiez comme tels». Il présenta en même temps sa main aux Macédoniens, qui s'empressèrent de la baiser. Ensuite il donna un grand festin où se trouvèrent huit mille convives. Il fit passer près de lui les Macédoniens, ensuite les Perses, puis les soldats des autres nations. Cette nombreuse assemblée but dans une même coupe d'or, à la prospérité et à l'union de tous les peuples dont Alexandre était le souverain.

Que j'aime, ma chère Aline, ce mélange de fermeté et de bonté. Je me plais à vous rapporter les traits de sentiment qui honorent ce grand conquérant, et vous admirerez sans doute, comme moi, l'attachement qu'il savait inspirer à ses soldats.

Ce fut sous les plus favorables auspices et avec l'espérance d'un règne heureux par la concorde qu'il venait de rétablir entre tous ses sujets, qu'Alexandre arriva à Babylone. Il nourrissait trois projets importans : le premier, de dessécher les marais qui entouraient la ville ; le second, de rendre l'Euphrate et le Tygre navigables pour des galères, et de faire creuser un port ; le troisième, de porter la guerre chez les Arabes. Alexandre s'occupait avec ardeur de l'exécution de ces trois projets ; il présidait lui-même aux travaux des ingénieurs appelés pour le desséchement. Un voyage sur le fleuve lui procura les lumières nécessaires pour la navigation qu'il voulait établir. Il recevait des provinces des recrues, ou plutôt des troupes déjà formées dont il composait l'armée destinée contre l'Arabie. Tout lui prospérait, tout tournait suivant ses désirs, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie

qui se déclara par une fièvre ardente. Il combattit le mal, ne discontinua pas d'assister aux sacrifices et de se livrer aux plaisirs de la table qui, pris à contre-temps, furent sans doute le vrai poison qui abrégea ses jours, quoiqu'on veuille en soupçonner un autre, mais sans preuves.

Les soldats, accoutumés à jouir de sa présence, manifestèrent un vif chagrin lorsqu'ils s'en virent privés par sa maladie; ils demandèrent à le voir avec tant d'instance, qu'ils en obtinrent la permission et s'approchèrent de son lit. Ce fut un spectacle bien touchant que celui de ces vieux guerriers approchant, avec la timidité du respect, du lit où leur monarque si grand et si jeune encore luttait contre la mort! déjà ses ombres l'environnaient; la voix, l'aspect de ses compagnons d'armes le raniment un instant: il se relève sur le coude, leur tend sa main défaillante; ils y collent les lèvres avec l'attendrissement de la douleur, et il expire presque entre leurs bras. Il mourut à l'âge de trente-deux ans, dont il avait régné douze, six seulement sur la Perse.

On ne sait quelles furent les dispositions d'Alexandre; tout ce qu'on sait sur

ce sujet, c'est que lorsqu'il se vit sans espérance, il donna son anneau à Perdicas. Voulait-il par là le désigner pour son successeur? on serait tenté de le croire. Cependant l'on prétend que lorsqu'on lui demanda à qui il laissait l'empire, il répondit : *Au plus digne!* sans nommer personne. Il parut prévoir que ses volontés seraient peu respectées, puisqu'il dit : *Mes funérailles seront sanglantes.*

On prétend qu'il avait ordonné qu'on l'enterrât dans le temple de Jupiter-Ammon; mais Ptolomée-Lagus, maître de l'Egypte, par où devait passer le convoi funèbre, l'arrêta, et lui fit élever un magnifique mausolée dans Alexandrie, qu'il avait fondée.

Vous pouvez penser, ma chère Aline, qu'Alexandre fut vivement regretté. Dès que le bruit de sa mort fut répandu, on n'entendit que des cris et des gémissemens; il fut pleuré également des vaincus et des victorieux. Les Perses l'appelaient le plus doux et le plus juste des maîtres; et les Macédoniens, le meilleur et le plus vaillant prince de la terre. Sysigambis ne le pleura pas moins qu'elle avait pleuré son fils; sentant que la mort d'Alexandre la laissait sans res-

sources et sans espérance de protection, elle succomba à sa douleur et se laissa mourir de faim.

Alexandre eut, de Barsine, un fils nommé Hercule, qui vécut peu. La belle Roxane lui donna un fils posthume qui fut, comme lui, appelé Alexandre. Il lui restait des frères, d'autres enfans de Philippe; Aridée, fils de la danseuse Philine, et Ptolomée, qui prit le surnom de Lagus, du mari de sa mère. Alexandre avait encore un autre frère nommé Caranus, fils de Cléopâtre, la rivale d'Olympias, et une sœur nommée Thexa qui, dans la suite, épousa Cassandre.

A défaut d'héritier légitime en état de soutenir ses droits, ces divers héritiers collatéraux firent valoir les leurs. Perdicas, qui avait reçu l'anneau d'Alexandre, aurait pu se faire, de cette faveur, un droit à l'empire; mais il eut la modestie ou la politique de ne s'en faire qu'un titre de protection pour la famille royale, qu'on réduisit d'abord à Aridée, en attendant que Roxane fût accouchée, et qu'on sût le sexe de l'enfant qu'elle devait mettre au jour.

Avant de considérer le partage de l'empire d'Alexandre, récapitulons un

peu l'étendue de ses conquêtes. On a dit de lui qu'il conquit tant de pays, qu'un homme qui les aurait seulement parcourus, pourrait passer pour un grand voyageur. En effet, comme il traversa beaucoup de pays déserts, on peut s'étonner de l'audace qu'il eut de les franchir pour se rendre dans les contrées lointaines qu'il voulait asservir. De la Macédoine il côtoya la Méditerranée, s'avança en Egypte, s'enfonça dans les déserts de la Lybie; et pourquoi? c'est là la plus condamnable de ses faiblesses, pour aller se faire reconnaître et déclarer fils de Jupiter-Ammon. La vanité qu'il eut à cet égard fut assez finement blâmée par Olympias sa mère, qui lui écrivit à cette occasion : « De prendre garde de la brouiller avec Junon ». Ce reproche ménagé ne le corrigea pas de sa sotte ambition de passer pour le fils d'un dieu. Vous avez vu à quel point il la poussa. Cependant on remarque que quelque temps après la mort de Calisthène, ayant été blessé à la jambe d'un coup de flèche, la douleur lui fit dire : « Tout le monde m'appelle fils de Ju-« piter; mais ma blessure me fait sentir « que je ne suis qu'un homme». Heureux s'il s'en fût toujours souvenu !

Parmi les grandes qualités d'Alexandre, on doit placer l'attachement qu'il sut inspirer, et celui qu'il eut lui-même pour quelques-uns de ses courtisans. Il prouva sa sincère affection pour Ephestion, son ami le plus intime, celui qu'il appelait un autre lui-même. Son amitié pour lui allait même jusqu'à la faiblesse: il oublia sa dignité, il se montra inconsolable lorsque ce fidèle ami périt à Ecbatane des suites des excès du vin, où le roi et ses courtisans s'abandonnaient fréquemment. L'ardeur des conquêtes put seule distraire Alexandre des regrets qu'il donnait à la mort de son ami, et il montra que rien ne pouvait le lui faire oublier en honorant sa mémoire et lui faisant célébrer des funérailles magnifiques. On dit même qu'il y mit trop de pompe et de solennité; les monumens qu'il fit élever pour Ephestion surpassèrent, en somptuosité, tout ce qu'on avait encore vu en ce genre. Mais si l'on blâme l'ostentation qu'il y mit, et plus encore les sacrifices qu'il ordonna de lui rendre comme à un dieu, on ne peut s'empêcher d'admirer, dans un grand prince, ce sentiment réel d'amitié, ce sentiment qui prouve une ame reconnaissante du zèle et de l'attache-

ment qu'on lui témoigne; qualité rare chez les rois, et louable malgré les excès où elle entraîna ce héros, qui ne fit jamais rien à demi.

Revenons aux événemens qui suivirent sa mort. A quelque confusion près, inséparable de la première surprise, il y eut assez d'accord entre les capitaines; ils se partagèrent les provinces comme gouverneurs, sous l'inspection de Perdicas, qui présida au partage en qualité de *protecteur*. Déjà ce titre était illusoire : Perdicas, plein d'ambition, enchaînait Aridée en paraissant le défendre. Ce prince, faible de corps et d'esprit, avait été conseillé de s'appuyer de Méléagre, commandant de la phalange macédonienne. Perdicas, jaloux de toute autorité qui contrariait la sienne, fit assassiner Méléagre aux pieds des autels, où il s'était réfugié. Ce fut le premier forfait de ce protecteur; le second fut le meurtre de Statira et celui de Drypetis, les deux dernières épouses d'Alexandre, que Perdicas fit périr à la sollicitation de Roxane, qui craignait qu'elles ne fussent enceintes; le troisième, le massacre d'un corps de mercenaires grecs, de vingt mille fantassins et de trois mille chevaux, qui, se croyant

quittes de service après la mort d'Alexandre, s'en retournaient tranquillement dans leur patrie, et négligèrent de prendre l'ordre de Perdicas ; le quatrième fut l'assassinat de Cynane, sœur d'Alexandre, qui était venue proposer le mariage de sa fille Euridice Ada avec Aridée. Malgré la mort de la mère, ce mariage eut lieu. Peu s'en fallut que Perdicas ne commît un cinquième crime en faisant mourir Antigone, dont le crédit l'offusquait ; mais il se sauva très à propos en Macédoine auprès d'Antipater. Il ne resta plus auprès de Perdicas d'homme estimé et considéré par Alexandre, qu'Eumène, son secrétaire, personnage d'un grand mérite, aussi expérimenté à la guerre qu'habile dans le conseil. Il ne s'unit au protecteur que parce qu'il le croyait sincèrement dévoué à la famille royale. Pour se l'attacher davantage, Perdicas alla lui-même à la tête d'une armée mettre Eumène en possession de la Cappadoce, qu'il lui donna à titre de gouvernement, après avoir fait mourir Ariacathe, qui en était roi.

Perdicas donnait ses ordres sous le nom d'Aridée et du petit Alexandre, dont Roxane était accouchée ; mais on

savait que c'était un détour pour arriver plus sûrement à l'empire : ses projets d'usurpation ne purent long-temps rester secrets, et ils portèrent à se réunir contre lui tous ceux qui avaient à craindre son ambition et plus encore sa tyrannie, que vous vous apercevez qu'il faisait déjà cruellement sentir. Il résolut, de son côté, de ne point se laisser surprendre et de porter les premiers coups aux ennemis. Il les dirigea contre Ptolomée, le plus puissant de ses rivaux, (il avait été nommé gouverneur de l'Egypte par Alexandre lui-même). Perdicas étant persuadé que s'il pouvait abattre Ptolomée, les efforts des autres tomberaient d'eux-mêmes, tourna ses armes contre ce prince, dont la clémence, la sagesse et la justice entretenaient l'Egypte dans une paix profonde. Il s'y était fortifié; et quand Perdicas vint pour l'attaquer, il le trouva dans un état de défense redoutable.

La tentative du protecteur eut le sort qu'elle méritait : après une bataille meurtrière où la phalange macédonienne fut fort maltraitée, Perdicas fut tué par ses propres soldats, qui s'en prirent à lui de leur défaite. Ce général, fier et im-

périeux, avait aigri ses soldats et même ses officiers par ses hauteurs déplacées. Ptolomée, au contraire, qui était doux et insinuant, était adoré des siens; tout devait donc concourir à lui faire remporter la victoire, et le malheur de Perdicas n'a rien de bien surprenant.

A son autorité succéda celle de deux tuteurs ou protecteurs. Ils furent traversés par Euridice, femme du roi Aridée, qui fit quelques efforts pour tirer son mari de tutelle. Comme elle prenait insensiblement du crédit, même parmi les troupes, on lui opposa Antipater, qui réunit en lui seul l'autorité de protecteur. Il fit un nouveau partage des provinces. L'Egypte resta à Ptolomée, Séleucus eut le gouvernement de Babylone, Antipater la Susiane, Cassandre la Carie, Antigone la grande Phrygie avec le commandement des troupes de la maison du roi. Ce sont là les principaux généraux, qui bientôt s'érigèrent en souverains et élevèrent leur empire sur les débris de celui d'Alexandre.

Mais c'est assez pour aujourd'hui de vous avoir indiqué les premières bases du partage de ce grand empire, que

vous verrez subir plus d'une révolution; ma prochaine lettre vous en entretiendra, ma chère Aline, et celle-ci est assez remplie d'événemens pour vous offrir matière à réflexion.

LETTRE XXXV.

Révoltes dans la Grèce après la mort d'Alexandre. — Hommes célèbres du troisième âge. — Divisions entre les généraux successeurs d'Alexandre; guerres qu'ils se livrent. — Nouveau partage de son empire, et royaumes qui s'élèvent sur les débris de ses vastes conquêtes.

Avant de reprendre le cours des démêlés qui s'élevèrent entre les successeurs d'Alexandre, il convient, je crois, de vous dire un mot des affaires de la Grèce qui ne va plus jouer qu'un rôle bien secondaire.

Les beaux momens de son histoire sont passés, la gloire des Grecs s'éclipse; elle est prête à s'anéantir. Cependant la nouvelle de la mort d'Alexandre causa une joie universelle dans Athènes. On résolut aussitôt la guerre; on excita tous les peuples à se liguer pour la liberté commune. Une flotte nombreuse fut équipée, on enrôla tous les citoyens en état de porter les armes. Elle eut d'abord quelques succès; Antipater fut

vaincu dans un premier combat ; mais il s'en dédommagea au siége de Lamia ; vainquit les alliés, et les poursuivant vivement, il soumit bientôt Thèbes et Athènes, où il règna souverainement jusqu'au moment de sa mort.

Depuis cette époque on voit les Athéniens subir alternativement la loi des vainqueurs, et n'être plus qu'un peuple lâchement asservi aux caprices de la fortune ; caressant ceux qu'elle favorise, et méprisant ceux qu'elle abat ; les insultant après les avoir encensés et presque déifiés ! Nous verrons le tableau de ces vicissitudes dans la conduite d'Athènes envers Antigone et Démétrius.

Mais comme vous vous rappelez sans doute que je vous ai dit que le troisième âge de la Grèce se terminait à l'époque de la mort d'Alexandre, je vous dois un aperçu des hommes célèbres qui parurent dans cet âge.

On met au premier rang Platon, disciple de Socrate. Platon qui fut surnommé le divin, et dont la réputation se soutient encore de nos jours.

Aristote, dont je vous ai déjà parlé, et Xénocrate qui succéda à l'école de Platon, achevèrent d'établir la gloire de la philosophie. Ces trois hommes fu-

rent célèbres par leur éloquence et l'étendue de leurs connaissances.

Diogène le Cynique le fut d'une autre manière; Zénon et Epicure, ainsi que Pyrrhon, furent les fondateurs de diverses sectes, dont les principes mal entendus ou mal interprêtés, ont amené beaucoup de désordres par les fausses conséquences qu'on en a tiré.

Le poëte Ménandre, qu'on regarde comme le père de la bonne comédie, brillait dans le troisième âge.

Parmi les artistes on remarque Protogène, peintre fameux, Praxitèle, sculpteur non moins célèbre, Polyclète autre sculpteur, ainsi que Lysippe très-célèbre du temps d'Alexandre, qui l'estimait tant, qu'il avait défendu à tout autre statuaire de faire sa statue, voulant que Lysippe eût seul cet honneur. De même qu'il avait voulu que le seul Apelle fît son portrait. C'est assez vous dire que ce grand peintre fleurissait alors, et qu'il complèta la gloire des arts en ce siècle.

Revenons aux généraux successeurs d'Alexandre; je vous ai dit qu'ils ne tardèrent pas à prendre le titre de roi. Antigone fut le premier qui fit connaître par sa conduite qu'il ne serait pas long-

temps sujet. Il attira près de lui les meilleurs soldats d'Alexandre, se les attacha par ses largesses, et se forma ainsi une armée qui lui était toute dévouée. Antipater, qui avait gouverné la Macédoine avec gloire et sagesse, venait de terminer sa carrière; au lieu de transmettre son autorité à son fils Cassandre, qui avait déjà donné des preuves de sa valeur, on le vit appeler Polisperchon à lui succéder. Celui-ci forma, pour ainsi dire, une espèce de croisade contre Antigone; il invita tous les gouverneurs et commandans particuliers à se réunir pour la défense des droits de la famille royale; il mit à la tête de ce rassemblement Eumène dont l'attachement était connu pour la famille d'Alexandre. Au titre de général, Polisperchon, en sa qualité de protecteur, voulut joindre des honneurs, des dignités, qu'Eumène refusa en disant : « Tout homme qui veut res-« ter fidèle à son souverain n'a pas be-« soin de grandes richesses, ni de titres « éminens ».

Deux campagnes, dans lesquelles ces grands généraux déployèrent leurs talens et toutes les ressources de l'art, furent terminées par une bataille définitive. Antigone était sûr de son armée;

celle d'Eumène, composée en grande partie de soldats dont les chefs étaient réunis par le seul point d'honneur, n'avait point d'affection pour sa cause. Tous rendaient justice au mérite d'Eumène, mais ils en étaient jaloux, et ils convinrent de s'en défaire après la bataille quel qu'en fut l'événement. Eumène eut connaissance de cet affreux complot. Il aurait pu s'y soustraire en se retirant dans la Cappadoce; mais il réfléchit que renoncer au commandement, c'était abandonner la famille d'Alexandre; et s'immolant généreusement à ses intérêts, il se détermina à mourir plutôt que de quitter son poste. Dès qu'il eût pris cette résolution, il sortit de sa tente, et exhorta ses soldats à faire leur devoir dans l'action qui allait s'engager. La plupart ignorant la trahison de leurs chefs, lui répondirent par des acclamations de joie. Eumène se montra sensible à ces témoignages de bienveillance, mais ne put s'empêcher de dire à ses amis, qu'il vivait au milieu des bêtes féroces, et que tôt ou tard il en serait dévoré. La bataille ne fut pas décisive; mais il y eut un événement plus funeste à Eumène qu'une défaite. Pendant l'action, Antigone détacha une partie de

sa cavalerie qui, par un détour, surprit le camp ennemi, enleva femmes, enfans et butin. La plus grande perte tomba sur les argyraspides, anciens soldats d'Alexandre, ainsi nommés parce qu'il leur avait donné des boucliers d'argent. Quand ils se virent privés de ce qu'ils avaient de plus cher, et de tout le fruit de leurs travaux, ils entrèrent en fureur et voulurent massacrer leurs généraux. Teutame qui les commandait, suspendit leur colère en envoyant une députation à Antigone avec qui il était lié et qu'il se flatta d'engager à leur rendre le butin. Antigone y consentit sous la condition qu'Eumène lui serait livré.

Ce vaillant capitaine voulut haranguer ses soldats pour leur représenter l'injustice de leurs procédés, les funestes malheurs qui en seraient la suite, et enfin l'infâmie dont il se couvriraient. « Tuez-« moi plutôt que de me livrer à Anti-« gone, leur dit-il, à Antigone mon « ancien ennemi et le vôtre ». Il les ébranlait, il les touchait, lorsque les argyraspides s'écrient : « Laissons-là tous « ces beaux discours, si nous ne voulons « perdre nos femmes et nos enfans ». Ils entraînent les autres, et mènent Eumène dans le camp ennemi. Il y eut des senti-

mens divers dans le conseil d'Antigone sur le sort de cet illustre captif. Démétrius, fils d'Antigone, soutenu de la jeunesse de l'armée, désirait qu'on lui sauvât la vie, pourvu qu'il promit de ne plus agir pour la famille royale. Les amis du père, les politiques, opinaient fortement à se défaire d'un homme, peut-être seul capable de traverser les desseins d'Antigone. Pendant cette discussion, celui-ci faisait traiter son prisonnier avec beaucoup d'égards. Cependant Eumène s'ennuyait de l'incertitude où on le laissait. Il en fut bientôt tiré; le parti le moins généreux l'emporta. Il fut mis à mort dans la prison. Antigone et toute son armée lui firent des funérailles magnifiques. On mit ses cendres dans une urne d'argent, qui fut envoyée en Cappadoce à sa femme et à ses enfans.

Cet Antigone était un politique sombre, qui calculait froidement les avantages d'un meurtre ordonné à propos. La ruse, la dissimulation ne lui coûtaient pas, pour attirer dans le piège ceux dont il voulait se défaire ; il y mettait tout le temps nécessaire. Dans une de ses armées était un général nommé Pythou, qu'il soupçonnait de vouloir se rendre

indépendant; bien d'autres avaient eu cette même idée, et on en parlait ouvertement à la cour. Antigone prit vivement le parti de Python, défendit de parler mal d'un homme qu'il estimait, et annonça que bien loin d'ajouter foi aux calomnies qu'on répandait sur son compte, il lui destinait le commandement de la haute Asie, le plus beau de ses gouvernemens. Python, informé des favorables dispositions d'Antigone, obéit volontiers à l'ordre qui l'appelle à la cour. A peine est-il arrivé, qu'Antigone le fait accuser de haute trahison; dans un même jour il est jugé, condamné et exécuté. Un autre trait de cruauté, exécrable par ses circonstances, fut celui du meurtre de Cléopâtre, sœur d'Alexandre. Cette princesse étant déterminée à donner sa main à Ptolomée, s'était mise en route pour venir le joindre. Antigone craignant que ce mariage ne fît naître quelques droits au gouverneur d'Egypte, la fait arrêter à Sardes et donne ordre de la faire mourir. Le crime fut exécuté par les dames qui servaient la princesse. Antigone déclare qu'il a été commis à son insçu, fait couper la tête aux femmes qui avaient été les instrumens de sa barbarie, et célèbre les

funérailles de Cléopâtre avec la plus grande magnificence.

Il y avait un contraste marqué entre Antigone et son fils Démétrius. Celui-ci était humain, clément, d'un caractère franc et ouvert, si bien connu pour être incapable de perfidie ou de trahison, que son père, tout ombrageux qu'il était, vivait avec lui dans la plus intime confiance et s'en faisait honneur. Démétrius approchait son père à toute heure et avec ses armes, ce qu'on souffrait rarement alors. Antigone le fit remarquer à des ambassadeurs à qui il donnait audience. « Vous aurez soin, dit-il, de « rapporter à vos maîtres de quelle ma« nière nous vivons, mon fils et moi ». Ces ambassadeurs étaient ceux de Ptolomée, Cassandre et Lysimaque, avec lesquels Antigone partagea presque tout l'empire d'Alexandre.

Il se réserva l'Asie ; Ptolomée conserva l'Egypte ; la Macédoine fut abandonnée à Cassandre ; la Thrace à Lysimaque. Les villes grecques devaient garder leur liberté : cet arrangement fut censé n'être que provisoire. Ces généraux se reconnaissaient seulement dépositaires, jusqu'à ce que la famille d'Alexandre fût en état de faire valoir ses droits ;

mais ils firent bientôt disparaître jusqu'à cette ombre de déférence ; et chacun prit le titre de roi dans les parties qui lui étaient échues.

Antigone traita les peuples avec plus de douceur depuis qu'il se fut déclaré roi : il en donnait cette raison : « Qu'il « voulait conserver de bon gré ce qu'il « avait conquis par la force » ; mais il était, pour les impôts, bien éloigné de la modération d'Alexandre. Sur l'observation qu'on lui en fit, il répondit : « Oh ! « Alexandre a moissonné toute l'Asie, « moi, je ne trouve plus qu'à glaner ».

A travers tous les défauts qu'on lui reproche, il montra quelques belles qualités. Il prouva son amour pour la justice, en refusant d'entendre son frère en particulier, dans une cause où celui-ci était intervenu. Il lui dit avec fermeté : « Que devant la justice, sans ex- « ception de personne, il ne l'entendrait « qu'en public ». Antigone vivait paisiblement dans le sein de sa famille ; il aimait sa femme et ses enfans ; et il en était sincèrement aimé.

Les nouveaux rois établis sur le royaume héréditaire et sur les conquêtes d'Alexandre, ne tardèrent pas à se faire la guerre. L'incertitude de leurs droits et

celle de leurs limites présentait des motifs suffisans. Antigone fut de plus excité par un désir de vengeance contre Ptolomée, qui avait donné asile et protection à Séleucus. Cet homme étant simple gouverneur de Babylone, inspira des craintes à Antigone ; il voulut le faire arrêter. Séleucus se sauva en Egypte. Des devins prédirent à Antigone que ce fugitif deviendrait pour lui un ennemi dangereux. La prophétie s'accomplit, peut-être par la faute d'Antigone ; Séleucus, aigri par l'opiniâtreté qu'il mit à le poursuivre, aida d'abord Ptolomée à le repousser, et forma ensuite une ligue avec tous les princes, satrapes et gouverneurs, dont l'ambition d'Antigone menaçait les états.

Lysimaque et Séleucus d'un côté, de l'autre Antigone et Démétrius, chacun à la tête d'une puissante armée, se rencontrèrent près d'Ipsus, dans les plaines de la Phrygie. Le destin de l'Asie dépendait de la bataille qu'on allait donner. Elle fut sanglante entre des chefs également habiles et des troupes également aguerries. La victoire se déclara pour Séleucus. Antigone, percé de traits, mourut sur-le-champ de bataille, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Démétrius prit la fuite presque seul ; il se sauva en Grèce.

Il espérait y trouver un asile, s'étant rendu en quelque sorte le protecteur des villes grecques, et particulièrement d'Athènes, lorsqu'elle était opprimée par Cassandre, et gouvernée par Démétrius de Phalère, que Démétrius, fils d'Antigone, vainquit. Les Athéniens, qui avaient eu la bassesse d'élever des statues à leurs oppresseurs, s'empressèrent de les renverser et de rendre des honneurs excessifs à Antigone et à Démétrius. Ils leur donnèrent le nom de rois et de *dieux sauveurs*, portèrent leurs portraits en procession aux fêtes de Minerve, se livrèrent enfin aux excès les plus flatteurs, sur-tout envers Démétrius. Lorsque peu avant la bataille d'Ipsus, il chassa Cassandre de l'Attique, les Athéniens lui prodiguèrent les honneurs et la flatterie la plus outrée. Ils lui donnèrent un logement dans le temple de Minerve, et le proclamèrent chef des Grecs, dans une assemblée qui se tint dans l'isthme de Corinthe ; mais lorsque fugitif et malheureux, il vint l'année d'après chercher un asile en Grèce, il n'y trouva que des humiliations. Les Athéniens lui fermèrent la porte de leur ville ; ils eurent l'indignité de repousser ignominieusement celui

qu'ils avaient presque déifié dans la prospérité.

L'époque de la bataille d'Ipsus fut celle d'un troisième partage de l'empire d'Alexandre ; quelques-uns le considèrent comme le second. Le premier, celui qui se fit aussitôt après sa mort, n'ayant presque pas eu son exécution, excepté en Egypte, où Ptolomée se maintint toujours sans relever de personne. Mais après le malheureux succès de la bataille d'Ipsus, pour Antigone et son fils Démétrius, lorsque le premier eut été tué, et le second défait et mis en fuite, le partage prit une forme fixe et réglée. Alors l'empire d'Alexandre fut divisé en quatre royaumes par un traité solennel. Ptolomée eut l'Egypte, la Lybie, l'Arabie, la Célesyrie et la Palestine. Cassandre, fils d'Antipater, eut la Macédoine et la Grèce. Lysimaque eut la Thrace, la Bythinie et quelques autres provinces au delà de l'Hellespont et du Bosphore. Enfin, Séleucus eut la Syrie et la grande Asie, jusqu'au delà de l'Euphrate et jusqu'au fleuve Indus. De ces quatre royaumes, celui d'Egypte et celui de Syrie subsistèrent toujours dans les mêmes familles, sous une longue suite de successeurs. Le royaume de Macédoine

eut successivement plusieurs maîtres de différentes familles. Celui de Thrace, partagé dans la suite en diverses branches, ne fit plus un seul corps, et ne laissa point de traces marquées, c'est-à-dire, bien exactement suivies.

Nous jeterons un regard, ma chère Aline, sur ses divers royaumes et sur leurs différentes dynasties; mais je pense devoir vous dire avant, comment il se fit que Cassandre, exclus par son père du gouvernement de la Macédoine, exclut à son tour Polysperchon, qu'Antipater avait choisi pour lui succéder.

Quelques auteurs ont loué Antipater d'avoir préféré le plus grand bien de l'état à l'avancement de sa famille: en appelant Polysperchon, qui était le plus ancien des capitaines d'Alexandre, il crut sans doute donner à la Macédoine un régent, dont la prudence tempérerait les troubles qui pourraient s'élever. Mais Cassandre, piqué de l'injustice qu'il pensait que son père lui avait faite, voulut se faire un parti dans l'état; il mit dans ses intérêts Ptolomée et Antigone, et avec leur secours il vainquit Polysperchon, qu'il dépossèda d'abord du gouvernement de la Grèce. Cassandre s'en empara à peu près vers le même

temps qu'Eumène fut vaincu par Antigone, et devint victime de son zèle pour la famille royale.

Cette famille ne tarda pas à être à peu près détruite. Polysperchon ayant eu l'imprudence de rappeler en Macédoine Olympias, mère d'Alexandre, Olympias, que le sage Antipater avait eu tant de peine à contenir pendant la vie de son fils, et qu'il s'était vu contraint d'éloigner après la mort d'Alexandre; Olympias, que son caractère altier et impérieux rendait si difficile à vivre, et qui était très-ambitieuse de s'emparer de l'autorité, sut, par ses artifices, se rendre maîtresse de l'esprit de Polysperchon, qui était un homme très-médiocre. Elle lui conseilla divers changemens dans le gouvernement des villes, qui mécontentèrent beaucoup. Elle le porta d'ailleurs à donner ses ordres avec hauteur; et comme il commandait au nom d'Aridée, il survint bientôt des démêlés entre Euridice, l'épouse du roi Aridée et l'impérieuse Olympias. Les deux princesses ne pouvant s'accorder, il s'éleva entr'elles une rivalité d'autorité, qui dégénéra en haine déterminée. Elles montrèrent réciproquement l'envie de se nuire. Olympias étant soutenue

par Polysperchon, Euridice chercha un appui dans Cassandre, et l'appela à son secours. Celui-ci, dont les premiers efforts, pour supplanter Polysperchon, avaient été vains, venait de rassembler une nouvelle armée; et à l'aide des princes jaloux du gouverneur, il était prêt à rentrer en Macédoine, lorsqu'il y fut invité par Euridice.

Déjà la guerre civile était engagée; les deux héroïnes étaient chacune à la tête d'une armée, toutes deux paraissaient résolues de risquer les hasards d'une bataille. Mais l'air majestueux d'Olympias, son titre de veuve de Philippe et de mère d'Alexandre, fit tant d'impression sur les soldats d'Euridice, qu'au moment de l'action ils baissèrent les armes devant Olympias, et abandonnèrent Euridice et son époux.

Devenue maîtresse de leur sort, Olympias les fit enfermer dans un lieu si étroit, qu'ils ne pouvaient s'y retourner qu'avec peine. Beaucoup de partisans de Cassandre succombèrent avec ce couple infortuné, et tombèrent entre les mains de la vindicative Olympias, qui était l'ennemie jurée de toute la famille d'Antipater. Nicanor, frère de Cassandre, était l'un de ceux qui furent pris avec Aridée.

Olympias commença par faire tuer cent de ses amis ; elle fit ouvrir le tombeau d'Iolas, autre frère de Cassandre, fit jeter son corps aux chiens, et commettre d'autres infâmies qui commencèrent à exciter quelque compassion en faveur d'Aridée et de son épouse. Olympias en craignit les suites, et pour les prévenir, elle résolut de se défaire de ses prisonniers. Des Thraces poignardèrent par son ordre le roi Aridée dans sa prison ; et un moment après, un messager fut offrir à Euridice un poignard, une corde et une coupe de poison, lui laissant le choix de son genre de mort. L'infortunée dit : « Qu'elle désirait que les dieux « offrissent un jour à Olympias un pareil « présent », et sans essayer de se défendre, sans proférer aucune plainte, elle présenta le cou au fatal cordon, et fut étranglée dans l'instant.

Cassandre arriva trop tard pour empêcher ces affreuses cruautés, mais assez tôt pour les punir. Il pénétra en Macédoine, et poursuivit Olympias, qui s'y promenait de ville en ville, escortée d'une cour magnifique. Elle avait pris avec elle Roxane et le petit Alexandre, espérant que la vue de la veuve, du fils et de la mère du conquérant qui avait

tant honoré le nom macédonien, rangerait sous ses drapeaux les meilleurs soldats. Mais en vain elle s'en flatta ; son armée ne grossit point ; et toujours poursuivie par Cassandre, elle fut forcée de se réfugier dans Pydra, où Cassandre l'assiégea par terre et par mer. La famine devint si horrible que les soldats mangeaient les corps morts. Après plusieurs tentatives pour s'évader, Olympias se rendit à discrétion. Les parens de ceux qu'elle avait fait mourir l'accusèrent devant l'assemblée des Macédoniens. Elle fut condamnée à mort, tout d'une voix et sans être entendue. Cassandre lui offrit alors un vaisseau pour la transporter à Athènes. Elle le refusa, par la crainte qu'elle eut d'être précipitée dans les flots lorsqu'elle serait en pleine mer. Se fiant sur sa dignité imposante et sur le respect qu'on conservait pour la mémoire de son fils, elle demanda à se justifier devant une nouvelle assemblée. Il parut dangereux à Cassandre de lui accorder cette permission. En effet, deux cents hommes envoyés pour la tuer, furent si déconcertés par son air majestueux, qu'ils revinrent sans avoir exécuté l'ordre. On devait donc craindre, à plus forte raison, qu'elle ne parvint à toucher ses an-

ciens sujets. Le meilleur et plus sûr moyen de s'en défaire, parut celui de la livrer aux parens de ceux qu'elle avait fait périr. Ils l'égorgèrent ; mais l'on dit qu'en mourant, elle excita par sa fermeté l'admiration de ses bourreaux.

Cassandre envoya Roxane et son fils à Amphipolis. Il les sépara de ceux qui leur étaient le plus attachés, et ordonna que le jeune prince fut élevé comme un particulier. D'Amphipolis, il fut bientôt relégué dans un château isolé; et quand Cassandre eut accoutumé les Macédoniens à oublier le jeune Alexandre, il s'en défit, et quitta le titre de protecteur pour prendre celui de roi.

Si les talens militaires, des victoires, et un gouvernement sage et modéré peuvent justifier une usurpation, Cassandre mérita le trône. Il ramena dans la Macédoine l'abondance et la paix, rétablit les villes détruites, et ne tarda pas à joindre la couronne d'Epire à celle de la Macédoine.

Cassandre soutint avec éclat et avantage la guerre contre Antigone; vous avez vu quelle part il obtint dans le partage après la bataille d'Ipsus. Il fit ainsi légitimer ses droits sur ses conquêtes.

Mais revenons à Démétrius, qui se

trouva réduit à la Cilicie pour tout asile, encore ne s'y établit-il que par surprise. Pendant qu'il errait sur les côtes de la Grèce, entretenant sa petite armée de butin, Séleucus qui l'avait dépouillé, Séleucus qui se trouvait alors presque entièrement maître de toute l'Asie, lui fit demander la main de Stratonice sa fille, princesse d'une rare beauté, et il lui procura la main de Ptolémaïde, fille de Ptolomée. Beau-père du souverain de l'Asie, gendre de celui de l'Egypte, vous allez croire, ma chère Aline, que Démétrius va devoir quelque couronne à ses brillantes alliances; mais la politique des souverains les rend peu sensibles aux liens de la parenté. Des prétentions brouillent bientôt Démétrius avec Séleucus; Ptolomée les regarde avec indifférence, et son armée devient encore sa ressource.

Cassandre venait de mourir de maladie, après avoir imposé des lois aux Etoliens et aux Illyriens, et s'être rendu maître de tout le Péloponèse; il mourut au milieu de ses triomphes. Il laissa trois fils: Philippe, Antipater et Alexandre. Le premier lui succéda, mais ne vécut que quelques mois. Antipater se fit alors proclamer roi; mais Alexandre s'op-

posa à son installation, soutenu d'un parti puissant et en secret par sa mère. On parvint au moins à persuader à Antipater que sa mère était contre lui; et ce fils dénaturé, redoutant sa prépondérance, la fit massacrer sous ses yeux.

Les deux frères se firent la guerre à outrance : Alexandre se voyant le plus faible, appela Démétrius à son secours. Pendant que celui arrive, les deux rivaux s'accommodent. Alexandre craignant alors Démétrius plus qu'il ne le désirait, va au devant de lui pour le détourner d'entrer dans ses états. Il était trop tard : Démétrius avançait. Alexandre ne sachant comment s'en débarrasser, se détermine à le faire assassiner. Les ordres étaient donnés : Démétrius découvre cet odieux projet; vivement irrité, il fond avec l'élite de ses troupes sur les gardes d'Alexandre, et le tue au milieu d'eux. « Vous nous avez prévenu « d'un jour », dirent les Macédoniens en voyant tomber leur roi.

L'armée d'Alexandre s'attendait à être attaquée par Démétrius. Elle fut agréablement surprise, lorsqu'il demanda à se justifier devant elle de la mort d'Alexandre. Il plaida si bien sa cause, que tout d'une voix les sol-

dats le proclamèrent roi de Macédoine.

Rétabli sur un trône, Démétrius songea à se replacer sur celui d'Asie dont on l'avait chassé; ses apprêts furent formidables. On lui doit l'honneur d'avoir le premier fait construire des vaisseaux d'une force, d'une grandeur, d'une magnificence inconnues jusqu'à lui. Ses préparatifs avertirent ceux qu'il voulait attaquer : ils le prévinrent. On lui suscita des ennemis de tous côtés; il se forma des partis dans son royaume, et les Macédoniens lui ôtèrent la couronne aussi légèrement qu'ils l'avaient donnée. Il ne resta à Démétrius qu'une armée peu nombreuse, mais composée de braves soldats : avec ce secours il crut pouvoir pénétrer en Asie, qui était toujours le principal but de ses espérances. Il eut des succès dans les rencontres; mais resserré par des armées nombreuses, il demanda qu'on lui laissât un chemin libre pour s'établir chez quelque nation barbare. Il s'adressa à Séleucus son gendre, qui eut compassion de son triste état, et fournit des vivres à ses soldats qui en manquaient absolument. Séleucus eût fait davantage; mais Patrocle, son premier ministre, lui peignit son beau-père si en-

treprenant et si ambitieux, qu'il lui inspira contre lui une cruelle défiance.

Démétrius avait reçu le surnom de *Poliorcète*, c'est-à-dire, preneur de villes, lorsqu'il avait commencé à se faire une réputation en soumettant la Grèce. Peut-être ce nom, qui lui fut particulièrement donné pour le distinguer de Démétrius de Phalère, contribua à son malheur en rappelant à Séleucus tout ce qu'on devait craindre d'un guerrier aussi habile qu'insinuant par son éloquence.

L'infortuné Démétrius fut victime de la défiance qu'il inspirait : enveloppé par l'armée de son gendre, réduit au désespoir, il voulut s'ouvrir un passage pour se rendre en Syrie ; une fièvre ardente le força de s'arrêter. Pendant sa maladie ses soldats désertèrent en grand nombre ; à peine convalescent, il fut si vivement pressé par Séleucus, qu'après l'effort d'un grand courage pour surprendre le camp ennemi, se voyant trahi par un transfuge, abandonné par ses soldats, il se retire dans une épaisse forêt avec seulement deux serviteurs fidèles. Sossigène, un de ses anciens amis, lui apporte une petite somme d'argent. Avec ce faible secours il essaie de se sauver, veut gagner le

bord de la mer; mais tous les passages sont gardés : la petite escorte qui s'était rassemblée autour de lui se dissipe, et bientôt il est livré à Séleucus, ou plutôt il prévient ses gens en se remettant lui-même entre les mains de son gendre. Séleucus l'accueille bien, montre pour lui les plus favorables dispositions; il dit qu'aucune victoire ne pouvait lui être plus glorieuse que l'acte de clémence dont Démétrius lui fournit l'occasion.

Qui ne croirait qu'après un tel propos il va faire quelque chose pour lui? Reçu avec distinction et suivi d'un cortége nombreux, de la foule des courtisans qui croyaient que le génie du beau-père allait prendre un entier ascendant sur l'esprit du gendre, Démétrius eût pu être heureux à la cour de Séleucus, si les ministres n'eussent ramené sur lui les soupçons de la défiance. Bientôt il se voit environné d'une garde nombreuse : elle dissipe les courtisans; ils se dispersent, et Démétrius est conduit dans un château situé dans une presqu'île, où il fut soigneusement gardé. Rien ne lui manquait pour les commodités et l'agrément de la vie; il pouvait prendre l'exercice de la chasse dans un

parc très-étendu. Ses désirs étaient prévenus et remplis, excepté sur l'article de la liberté. On le flatta qu'elle lui serait rendue à l'arrivée de sa fille Stratonice. Après s'être long-temps bercé de cet espoir, Démétrius finit par tomber dans le découragement et mourut de chagrin.

Je ne sais, ma chère Aline, si ce prince vous inspirera le même intérêt qu'à moi ; mais il me semble qu'il est bien intéressant de le voir se débattre contre la mauvaise fortune, et je m'arrête volontiers aux traits qui peignent son grand courage. Démétrius éprouva que les plaisirs sont une faible ressource contre le malheur quand l'espérance manque. Après s'être d'abord livré à ceux qu'on lui présentait, et sur-tout à la bonne chère, pour se distraire des regrets de sa grandeur passée, il tomba dans une sombre tristesse dont il ne put surmonter le poids. Ses efforts pour vaincre la mélancolie qui l'accablait, lui causèrent une maladie qui le conduisit au tombeau à l'âge de cinquante-quatre ans. Prince grand dans la bonne et la mauvaise fortune, il méritait un meilleur sort. Il fut le plus habile ingénieur de son siècle, d'une société douce et agréa-

ble, aimant les lettres, noble dans ses procédés, généreux et bienfaisant, adoré de sa famille. On a de lui une lettre à son fils, qui est comme une renonciation à tout ce qui pouvait l'attacher à la vie. Il lui remet ses droits sur les états qu'il possédait encore en Grèce, l'exhorte à en prendre un soin particulier, et à ne point racheter sa liberté par aucun sacrifice de ville ou de province.

Cet Antigone fut un modèle de piété filiale comme l'avait été Démétrius lui-même. Il s'offrit en otage pour son père, proposa pour prix de sa délivrance tous les états qu'il possédait. Quoique refusé, il persista à demander sa liberté, prit le deuil, n'assista à aucun festin pendant tout le temps que son père fut prisonnier. Quand il sut qu'il était mort et qu'on lui apportait ses cendres, que Séleucus avait fait soigneusement recueillir, le pieux Antigone alla au devant de ces restes précieux, accompagné d'une flotte nombreuse et les renferma dans une urne d'or. Lorsqu'il rentra dans le port de Corinthe où était sa résidence, il fit placer cette urne sur la proue de sa galère, la fit couvrir d'un dais de pourpre, et posa sa couronne dessus : lui-même, vêtu d'habits de deuil, les yeux baignés

de larmes, se tenait auprès de cette urne précieuse; presque toutes les villes de la Grèce envoyèrent des guirlandes pour la couronner, et des députés pour assister à la cérémonie des funérailles. De Corinthe, les cendres de Démétrius furent transportées à Démétriade, qu'il avait bâtie, et enfermées dans un magnifique tombeau.

Nous trouverons peu d'exemples dans l'histoire de la piété filiale d'Antigone; c'est pourquoi je vous engage, ma chère Aline, à vous en bien pénétrer, afin de l'opposer aux traits affreux d'ingratitude et de perfidie que je serai bientôt obligée de vous tracer.

LETTRE XXXVI.

Histoire des Egyptiens sous les Ptolomées. — Histoire des royaumes de Syrie, de Macédoine, d'Epire, de Thrace. — Aperçu sur les rois de Bythinie, de Pergame, de Pont, de Cappadoce, d'Arménie, jusqu'au moment où ces états furent renduits en province romaine. — Commencement des Parthes.

Je vais aujourd'hui, ma chère Aline, vous donner l'histoire des royaumes d'Egypte, de Syrie, de Macédoine et de Thrace, ainsi qu'une esquise des petites souverainetés qui s'élevèrent bientôt sur les débris de celles-là; car toute cette étendue de pays qu'Alexandre réunit sous une même puissance, se divisa et subdivisa ensuite, on pourrait presque dire à l'infini, et cependant quelques états restèrent encore fort importans, ce qui prouve combien était grand l'empire de ce conquérant.

Je vous ai déjà dit quelque chose des heureuses qualités de Ptolomée-Lagus, qui releva la gloire de l'Egypte et réta-

blit ce royaume dans toute sa puissance. On remarque que Ptolomée-Lagus n'a jamais fait que des guerres nécessaires et forcées. Il ne s'occupa que du plus grand avantage de son peuple ; il fit élever des monumens somptueux, mais encore plus utiles. La ville d'Alexandrie, fondée par Alexandre sur le bord de la mer, dans une situation propre à recevoir dans ses murs le tribut du commerce des trois parties du monde, devint, par les soins de Ptolomée, la plus célèbre des cités d'Egypte. Par sa population, ses richesses et la magnificence de ses édifices, elle devint la *ville des villes*, la *reine de l'Orient*, ainsi qu'on l'appelait. Il y éleva ce fameux phare qui fut le modèle de tant d'autres. C'était une tour de marbre blanc, prodigieusement haute, sur laquelle on allumait des feux pour guider les marins dans l'obscurité de la nuit. Il y fit mettre cette inscription : « Le roi « Ptolomée aux dieux sauveurs, pour « le bien de ceux qui vont sur mer ».

Ptolomée apporta le plus grand soin à former la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il la porta au nombre de quatre cent mille volumes, et la plaça dans un bâtiment superbe, sous l'ins-

pection de plusieurs savans réunis eux-mêmes dans un palais orné de jardins et de portiques, où les amateurs des lettres trouvaient dans toutes les saisons les ressources de l'amusement et de l'instruction.

La bibliothèque, quoique déjà si nombreuse, avait un supplément de trois cent mille volumes, qu'on appelait *la fille*. *La mère* fut consumée par accident, et la fille livrée aux flammes par le fanatisme d'Omar. Ces livres furent livrés aux bains publics, et ils suffirent pour les chauffer pendant six mois.

Ptolomée, outre le surnom de Lagus, que je vous ai dit qu'il reçut du mari de sa mère, eut encore celui de *Soter* ou *Sauveur*, qui lui fut donné par les Rhodiens, en reconnaissance de ce qu'il les garantit des fureurs de Démétrius-Poliorcète. Ses propres sujets auraient pu lui donner des épithètes non moins honorables s'ils avaient voulu exprimer toutes ses belles qualités. Il était doux, humain, bienfaisant, d'un abord facile, affable pour tout le monde. Ptolomée, en quarante ans qu'il régna, changea presque toute la face de l'Egypte. Les anciens rois l'avaient chargée de colosses et de monumens gigantesques : les

dévastations de la guerre, plus encore que la main du temps, détruisirent ces masses; leurs débris couvraient la terre et comblaient les canaux. Ptolomée fit sortir les cités de dessous ces ruines, rendit des canaux à la navigation, les terres à l'agriculture, et joignit dans ses bâtimens la délicatesse grecque à la solidité égyptienne. Par ses soins, des ports furent ouverts sur la mer Rouge, et ceux de la Méditerranée devinrent plus sûrs. Il rendit la Delta, cette belle partie de l'empire qu'il habitait, le centre du commerce, et laissa très-florissant un royaume qu'il avait trouvé dévasté par les orages d'une longue anarchie.

Ses successeurs, nommés presque tous comme lui *Ptolomée*, ont été distingués par des surnoms qui exprimaient leurs vertus ou leurs vices, et jusqu'à leurs défauts naturels. *Philadelphe*, amateur de ses frères; *Vergetès*, bienfaiteur, *Philopator*, amateur de son père: *Epiphane*, illustre; *Philométor*, ami de sa mère; *Phiscon*, gros ventre; *Lathyre*, pois chiche; *Auletès*, joueur de flûte. Leurs épouses qui, selon l'usage du pays, étaient presque toujours leurs sœurs, se nommaient *Arsinoé*, *Bérénice*, *Cléopâtre*. Ces alliances, perpé-

tuées dans la famille de race en race, auraient dû être un gage permanent d'amitié et de concorde; ce fut, au contraire, le germe des haines qui non-seulement ensanglantèrent le trône, mais qui firent encore le malheur des peuples, entraînés par leurs princes dans de fréquentes guerres civiles.

On compte quatorze rois d'Egypte depuis Ptolomée jusqu'à la reine Cléopâtre, après la mort de laquelle l'Egypte fut réduite en province romaine. Je ne vous parlerai aujourd'hui que de quelques-uns de ces Ptolomées qu'on appelle aussi *Lagides*, du nom de *Lagus*, donné au premier. Mon intention n'est que de vous conduire jusqu'à l'époque où les Romains méritent de nous occuper.

Ptolomée-Soter ou Lagus associa à sa couronne, deux ans avant de mourir, Philadelphe son second fils, au préjudice de Céraunus, l'aîné. Il paraît que les mauvaises qualités de celui-ci avaient porté son père à l'exclure, puisqu'ayant trouvé un refuge auprès de Séleucus, il récompensa son amitié en l'assassinant. Après ce meurtre et celui des enfans d'Arsinoé, Céraunus fut immolé par le peuple, justement indigné de ses cruautés.

Je dois vous dire quelle était cette Arsinoé dont je viens de parler; et par suite, il faut que je reprenne l'histoire de la Macédoine et celle de Syrie, afin de suivre le cours des événemens.

Vous avez vu Démétrius-Poliorcète, successeur des enfans de Cassandre au trône de Macédoine, être bientôt chassé de ce royaume par les sujets, qui l'avaient d'abord accueilli avec tant d'empressement. On prétend qu'il n'eut point assez d'égards pour les mœurs et les usages de ses nouveaux sujets; qu'il montra, sur le trône de la Macédoine, un goût de luxe qui pouvait plaire en Asie, mais qui contrastait trop avec la simplicité agreste des Macédoniens. Que ce soit ce motif qui lui ait fait perdre l'affection de son peuple, ou, comme je l'ai dit dans ma dernière, les intrigues de ceux qui le jalousaient et craignaient de le voir devenir trop puissant, du moins est-il constant qu'il fut dépossédé, et que les Macédoniens donnèrent la couronne à Pyrrhus, roi d'Epire.

L'Epire était une province de la Grèce, séparée de la Thessalie et de la Macédoine par le mont Pindus. Les plus puissans de ses peuples étaient les Molosses. Les rois d'Epire prétendaient

descendre de Pyrrhus, fils d'Achille. Ils prenaient le nom d'*Eacides*, qu'ils tiraient d'Eacus, grand-père d'Achille.

Après une longue suite de rois peu connus, Arymbas monta sur le trône. Cet Arymbas était frère de Néoptolème, dont la fille fut cette Olympias dont je vous ai tant parlé, épouse de Philippe, roi de Macédoine. Par le crédit de son gendre, Néoptolème parvint à partager le trône avec Arymbas son frère aîné. Après la mort de celui-ci, Eacidas son fils devait lui succéder; mais l'ascendant d'Olympias sur son époux, porta Philippe à le déposséder pour établir Alexandre, fils de Néoptolème, seul roi d'Epire. Cet Alexandre épousa Cléopâtre, fille de Philippe, dont les noces furent célébrées avec tant de pompe. Il porta la guerre en Italie, et y périt dans le pays des Brutiens. Eacidas monta alors sur le trône. Il épousa Phthia, fille de Memnon le thessalien; il en eut deux filles, Déïdamie et Troïade, et un fils qui fut le célèbre Pyrrhus. Ses troupes se révoltèrent contre lui, le firent condamner à l'exil, et tuèrent la plupart de ses amis. Pyrrhus, encore enfant, échappa au massacre. Ce fut dans ce moment de troubles et de confu-

sion que Cassandre s'empara de l'Epire ; elle fut enlevée à ses fils par Néoptolème, prince du sang, que les Epirotes placèrent sur le trône. Pyrrhus fut rappelé par ses sujets à l'âge de douze ans, et commença par partager le royaume avec Néoptolème ; mais il trouva bientôt moyen de régner seul, et ne tarda pas à profiter des orages qui s'élevèrent en Macédoine pour joindre cette couronne à l'Epire.

Ainsi la Macédoine qui s'était annexée l'Epire sous Cassandre, fut à son tour annexée à l'Epire sous Pyrrhus.

Ce dernier la quitta bientôt pour aller faire des conquêtes en Italie. Avant de partir il partagea la Macédoine avec Lysimaque, souverain de la Thrace qui, pendant son absence, s'empara de tout.

Nous retrouverons Pyrrhus en parlant de l'Italie ; vous verrez que s'il commença à se faire une réputation brillante dans les guerres de la Macédoine, il se rendit encore plus célèbre dans celles d'Italie, qui placèrent son nom à côté des Romains dans les fastes de la gloire.

Mais je ne vous ai encore presque rien dit de Lysimaque ; son règne fut de vingt ans ; ses conquêtes sur Pyrrhus

paraissent être les plus importantes qu'il ait faites. Des intrigues de femmes remplirent sa cour de dissentions funestes. Arsinoé, qu'il épousa étant âgé, lui inspira des soupçons odieux contre Agathocle son fils aîné, fils d'un premier lit, prince généralement aimé et estimé. Il fut mis en prison et condamné sans être entendu; il fut empoisonné. Lysandre sa veuve, fille de Ptolomée, se sauva avec ses enfans et son frère Céraunus à la cour de Séleucus. Ce prince arme pour cette famille infortunée, livre à Lysimaque une bataille dans laquelle ce roi de Thrace et de Macédoine périt avec treize de ses fils. Le vainqueur allait placer Céraunus sur le trône, lorsque cet ingrat protégé l'assassine; et malgré la noirceur de son crime, il a encore l'adresse de se faire proclamer roi par les Macédoniens. Il songe alors à se venger d'Arsinoé, meurtrière de son beau-frère Agathocle. Il la leurre de l'espérance de l'épouser, lui fait entendre qu'il adoptera ses enfans; elle lui ouvre les portes de Cassandrie, place très-forte où elle s'était retirée. Le jour pris pour les noces, Céraunus fait égorger ses deux fils devant elle, et la relègue dans Samothrace. Elle parvient à

s'évader, se sauve en Egypte, plaît à Ptolomée-Philadelphe, frère de Ptolomée-Céraunus, l'épouse, et devient ainsi la belle-sœur de l'assassin de ses enfans.

Quelles alliances, ma chère Aline! mais nous voici, comme vous le voyez, ramenées à l'histoire d'Egypte en faisant connaissance avec les personnages qui figurent dans la sanglante tragédie où Céraunus joua le principal rôle.

Ce monstre ne jouit pas long-temps tranquillement des fruits de son crime: sous son règne les Gaulois, peuple jusqu'alors inconnu dans ces contrées, firent une irruption en Macédoine. Céraunus les attendait à la tête d'une armée puissante; il les reçut sur les frontières; mais il fut battu et tué en voulant les repousser. Alors ils se répandirent comme un torrent dans toute la Macédoine; et ils y exercèrent d'autant plus de brigandage, que les Macédoniens étaient sans chefs.

Ptolomée-Philadelphe montra peut-être un peu de faiblesse en épousant Arsinoé; il paraît qu'elle était adroite et spirituelle. Quoiqu'elle fût plus âgée que lui, elle sut prendre sur son esprit un empire absolu qu'elle conserva jusqu'à sa mort.

On ne dit point qu'elle en ait mésusé comme elle l'avait fait de son ascendant sur Lysimaque. Philadelphe eut une grande partie des vertus de son père ; il est renommé pour son habileté dans le gouvernement. Il réglait avec une juste proportion les impôts et ses générosités. Il était toujours en armes, mais s'en servant peu ; il se contentait d'en imposer à ses voisins en se montrant toujours sur ses gardes, et il fut souvent le conciliateur et l'arbitre de leurs différends. Il étendit la navigation, fit fleurir le commerce, attira les étrangers par les priviléges qu'il leur accordait. Il fit traduire la Bible en grec ; c'est à lui qu'on doit la *version des septantes* (1).

Philadelphe protégea les sciences et ceux qui les cultivaient ; aussi abondaient-ils dans sa cour ; il fit encore augmenter la bibliothèque d'Alexandrie. Sa prévoyance lui fit entrevoir la grandeur future des Romains ; il leur envoya des ambassadeurs et en reçut plusieurs. La politique de Philadelphe tint toujours l'équilibre entre les Romains et les Carthaginois. Ceux-ci lui

(1) Elle fut envoyée à Ptolomée par le pontife Eléazar, l'an 270 avant Jésus-Christ.

demandèrent de l'argent pour soutenir le guerre contre les premiers. Il répondit : « Je ne puis aider un ami contre « un autre ami ».

Si l'on admire la sage circonspection du gouvernement de Philadelphe, on ne peut approuver la cruelle prévoyance qui le poussa à se défaire de deux de ses frères qui pouvaient troubler la paix de ses états. Cette action lui a mérité le nom ironique d'*amateur de frères*. Un troisième nommé Magus, échappa à Philadelphe, et s'empara, à titre de roi, de la Lybie et de la Cyrénaïque dont il était gouverneur.

Sous ce diadème il brava les efforts de son frère, et peut-être Magus ne fut-il déterminé à usurper l'autorité souveraine que par la mort de ses cadets ; plus d'un usurpateur a été ainsi porté, par les circonstances, à s'emparer du trône sans en avoir eu d'abord le dessein.

Vous avez vu que Séleucus en fut un exemple : ce prince, qui fut le fondateur de toute la race des *Séleucides*, était fils d'Antiochus, l'un des principaux capitaines de Philippe, père d'Alexandre. Il suivit ce monarque dans ses conquêtes, et reçut le commande-

ment en chef des éléphans, ce qui était une charge honorable. Vous avez vu comment de simple gouverneur de Babylone, il fut ensuite poussé par l'opiniâtreté d'Antigone à le poursuivre, à s'unir à la ligue qui s'éleva contre lui, et comment il obtint ainsi une part avantageuse dans le partage après la bataille d'Ipsus. Les circonstances de son mariage avec Stratonice, fille de Démétrius, doivent vous être encore présentes; je vais y ajouter celle-ci, qui pourra vous intéresser : c'est que cette Stratonice fut celle dont la célèbre beauté enflamma d'amour Antiochus, fils de Séleucus. Ce jeune prince aimant sans espérance, puisqu'il adorait l'épouse de son père, tomba dans une profonde mélancolie qui mit bientôt ses jours en danger. Le médecin Erasistrate découvrit la cause de sa maladie; et l'ayant fait connaître à Séleucus, ce père tendre rappela son fils à la vie en lui cédant son épouse, ce que permettait apparemment les lois ou les usages de Syrie. Comme ce trait vous est connu par les gravures, il suffit de vous l'indiquer, et je pense que vous serez bien aise de le retrouver dans l'histoire.

Cet Antiochus qui reçut une si grande

preuve de la tendresse de son père, ne paraît pas s'être beaucoup occupé de venger sa mort sur Céraunus : peu après le meurtre de Séleucus, on vit Antiochus-Soter, faire la paix avec son assassin ; quelque temps après il s'allia avec Antigone, fils de Démétrius. Il paraît avoir aimé la paix et s'être attaché à l'entretenir dans ses états pendant tout son règne, qui fut de vingt ans.

Ses successeurs s'appelèrent tous alternativement Séleucus et Antiochus. On compte six Séleucus et treize Antiochus, qui furent distingués par différens surnoms. Plusieurs de ces rois montèrent sur le trône par le meurtre de leurs prédécesseurs. Les pages de l'histoire de Syrie et celle de l'Egypte sont tellement souillées par des scènes affreuses de carnage, que j'hésite presque à vous en tracer la suite.

Je vous ferai cependant une légère mention des principaux événemens ; mais je ne vous en dirai plus qu'un mot avant que nous considérions les rapports de ces peuples avec les Romains.

Revenons encore sur Ptolomée-Philadelphe, qui est reconnu pour le fondateur d'un grand nombre de villes. Il érigea de si superbes monumens, que

dans la suite on appela *philadelphiens* les ouvrages d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires.

Le règne d'Evergètes son fils, commença par une guerre heureuse contre la Syrie. Il en rapporta beaucoup d'idoles que Cambyse avait ravies aux Egyptiens, et les replaça dans leurs temples. Cet acte religieux le fit surnommer *Evergètes*, bienfaiteur. Bérénice, son épouse, le voyant partir pour son expédition de Syrie, fit vœu, s'il revenait sain et sauf, de consacrer aux dieux ses cheveux, qui étaient très-beaux. Il rentra victorieux; et fidèle à son engagement, Bérénice se fit couper les cheveux, et les déposa sur l'autel de Vénus dans le temple d'Alexandrie, qui avait été bâti par Philadelphe en l'honneur d'Arsinoé son épouse chérie. Peu de temps après les cheveux de Bérénice disparurent. Le roi, très-irrité, allait faire punir les gardiens lorsque Conon, habile astronome, et encore plus adroit flatteur, vint lui dire qu'il apercevait dans le ciel sept étoiles à la suite du dragon, et que cette nouvelle constellation n'était autre que la chevelure de Bérénice, dont l'offrande agréable au ciel, avait été enlevée pour figurer au

firmament comme un signe favorable.

Ptolomée le crut, ou voulut paraître y ajouter foi, car l'étude du ciel lui était familière. Les courtisans à l'exemple du maître se montrèrent persuadés du miracle, les poëtes le célébrèrent dans leurs vers. Il reste encore sur la chevelure de Bérénice, une hymne de Callimaque que Catulle a traduite.

Evergètes fut non-seulement amateur des sciences, mais écrivit lui-même des mémoires historiques, qui étaient fort estimés. Son fils, Ptolomée-Philopator, qui est vivement soupçonné d'avoir fait mourir son père, se rendit coupable de tant d'autres crimes, qu'on peut sans lui faire un très-grand tort, croire qu'il fut capable de celui-là pour régner plutôt.

Vous verrez son successeur figurer avec tant d'avantage qu'il mérita le surnom d'*Epiphanes*, illustre; mais revenons à la Macédoine.

Après que Céraunus eut été tué par les Gaulois; Antigone-Gonatus, fils de Démétrius, s'empara de la Macédoine et demeura paisible possesseur de ce royaume en vertu d'un traité qu'il fit avec Antiochus-Soter. Il en chassa les Gaulois, ou plutôt ce fut Sosthène qui les vainquit; mais il règna fort peu de

temps, et Antigone-Gonatus, répara leurs dévastations, et après un règne de trente ans, il transmit la couronne à ses descendans.

Lysimaque que vous avez vu souverain de Thrace, de Macédoine et d'Epire, et ensuite périr malheursement dans une bataille contre Séleucus, fut le plus malheureux des successeurs d'Alexandre, puisqu'il ne laissa point de postérité pour perpétuer sa gloire et sa puissance.

Toute sa famille ayant été exterminée, ses états furent démembrés et cessèrent de composer un seul royaume.

Outre les provinces dont le partage se fit entre les capitaines d'Alexandre, il y en eut quelques-unes dans lesquelles s'étaient déjà formés ou se formèrent alors de petits états indépendans des Grecs et des rois puissans de l'Asie.

Ces petits états, dont la puissance augmenta beaucoup dans la suite, furent ceux des rois de Bythinie, de Pergame, de Pont, de Cappadoce, d'Arménie et quelques autres dont je vous parlerai plus tard.

Voici quels furent les commencemens du royaume de Bythinie. Pendant qu'Alexandre faisait la guerre en Orient,

en 3668, Zipethès jeta les fondemens de ce petit royaume. Ses successeurs sont plus connus que lui. Nicomède Ier règna en 3726; il appela les Gaulois pour faire la guerre à son frère, et ce fut lui qui les attira en Macédoine. Prusias Ier et Prusias II, chez qui Annibal se retira, attireront notre attention lorsque nous parlerons des Carthaginois, et nous verrons ensuite les Nicomède, d'abord protégés des Romains, et en quelque sorte leurs tributaires, léguer le royaume de Bythinie à ce peuple souverain. Nicomède III lui fit cette donnation en reconnaissance de ce qu'il l'avait secouru dans les guerres qu'il soutint contre Mithridate.

Phileter fonda le royaume de Pergagme, en 3721. Ce Phileter était un eunuque qui avait servi sous Décime, officier des troupes d'Antigone. Lysimaque lui confia ses trésors qu'il avait renfermés dans la ville et le château de Pergame. Après la mort de Lysimaque, il demeura maître des trésors et de la ville. Il gouverna vingt ans cette petite souveraineté et la laissa à Eumène son neveu. Cet Eumène, premier du nom, l'augmenta de quelques villes qu'il prit sur les rois de Syrie, ayant vaincu dans

un combat Antiochus, fils de Séleucus. Il règna vingt-deux ans. Attale premier, son cousin germain, lui succèda et prit le titre de roi que ses prédécesseurs n'avaient osé porter; il le transmit à sa postérité qui en jouit jusqu'à la troisième génération. Il règna quarante-trois ans, et laissa quatre fils. Eumène II, son fils aîné, lui succéda. Ce fut lui qui fonda la fameuse bibliothèque de Pergame. On admire l'industrie qu'il mit en usage pour l'augmenter, rivalisant avec Ptolomée. Eumène faisait copier tous les manuscrits qu'il pouvait se procurer, et quelques-uns même de ceux de l'Egypte lui furent apportés. Ptolomée, jaloux de conserver seul cet avantage, fit défendre l'importation du papier, qui ne se fabriquait alors que dans ses états; cette défense donna lieu à Eumène de déployer toutes les ressources de son génie. Il fit diverses expériences pour suppléer au papier qui lui manquait et parvint, au moyen d'une certaine préparation, à faire usage pour ses copies de la substance d'une plante, qui prit le nom de papier de Pergame. On marque la fondation de la bibliothèque de cette ville l'an 3807. Eumène règna trente-neuf ans, et laissa la cou-

ronne à son frère Attale, sous le nom et la qualité de tuteur d'un fils qu'il avait eu de Stratonice. Attale II, épousa cette même Stratonice, veuve de son frère, et lui laissa la couronne après l'avoir portée vingt - un an. Attale III, surnommé Philométor, se distingua par sa cruauté et son extravagance. Il mourut après un règne de cinq ans, et laissa les Romains héritiers de son royaume, en 3866. Aristonicus se prétendait des droits pour succéder à Attale; il voulut les défendre contre les Romains. Après une guerre de quatre ans, le royaume fut réduit en province romaine.

Le royaume de Pont, situé dans l'Asie mineure, était un démembrement de la monarchie persane. On regarde ce démembrement comme très-ancien; on pense qu'il fut fait par Darius, fils d'Histape, en faveur d'Artabase, fils d'un des seigneurs persans qui avaient conspiré contre les mages.

Le Pont est une région de l'Asie mineure, située en partie sur les bords du Pont-Euxin, d'où elle a tiré son nom. Plusieurs princes y régnèrent après Artabase; le sixième roi fut Mithridate Ier, en 3600; c'est lui qu'on regarde généralement comme le fondateur de ce

royaume, parce qu'il lui donna quelque importance. La plupart de ses successeurs portèrent son nom, que le grand Mithridate rendit si célèbre. Son père, Mithridate V, qu'on appela l'ami des Romains, trouva dans son successeur un vengeur de sa faiblesse, et nous verrons ce grand ennemi de leur nom, soutenir lui seul plus d'efforts que tous les rois de l'Asie ensemble.

La Cappadoce formait déjà un royaume, lorsque les capitaines d'Alexandre partagèrent entre eux les provinces de son empire. La Cappadoce était alors possédée par un prince nommé Ariarathe. Perdicas le vainquit et le fit mourir. Ariarathe son fils, quelque temps après la mort de Perdicas, rentra en possession du royaume de son père, et le laissa à sa postérité. La plupart de ses successeurs portèrent le même nom. Après la mort d'Archéloüs, le dernier de ses rois, la Cappadoce fut réduite en province de l'empire romain, comme tout le reste de l'Asie le fut à peu près vers ce même temps.

L'Arménie, dont il me reste à vous parler, fut soumise par les Perses, puis elle passa avec leur empire aux Macédoniens, et devint ensuite le partage des

Romains. Le plus considérable, le plus vaillant de tous ses rois, fut Tigrane, qui épousa la fille du grand Mithridate, et seconda les efforts de son beau-père, pour résister au torrent de la grandeur romaine. Ce royaume se maintint longtemps entre les deux empires des Romains et des Parthes, dépendant tantôt des uns tantôt des autres, jusqu'à ce qu'enfin les Romains en devinrent les maîtres.

Vous voyez, ma chère Aline, que c'est le centre commun où tous les états viennent s'engloutir; il est donc bien essentiel d'étudier l'histoire de ce peuple conquérant; mais avant de vous en parler, j'ai voulu vous faire connaître les nations dont la gloire devança la leur, et quoique je n'aie fait que vous indiquer l'origine de quelques peuples d'une moindre importance, je vous en ai dit assez pour que vous les voyez avec quelque intérêt figurer dans l'histoire romaine, que je commencerai dans ma prochaine lettre.

Avant de terminer celle-ci, je dois encore vous dire quelque chose des Parthes, que nous verrons rivaliser les Romains. Cette nation belliqueuse, ces Parthes, si fameux dans l'histoire, pas-

sent pour avoir été Scythes d'origine. Chassés de leur patrie, ils prirent le nom de *Parthes*, qui veut dire *exilés*; ils s'arrêtèrent dans les plaines sablonneuses, qui prirent d'eux le nom de Parthie. Elle était située entre l'Indus, le Tygre, la mer Rouge et le mont Caucase.

Vaillans et courageux, les Parthes passaient pour les meilleurs cavaliers, et sur-tout les meilleurs archers de la terre. Leur religion a été celle des anciens Perses, le culte du Soleil, sous le nom de *Mithras*.

Le nom d'Arsace a été héréditaire chez les Parthes, comme celui de Ptolomée chez les Egyptiens. Le premier qui l'a rendu célèbre, le fondateur de la monarchie, était, dit-on, un des principaux seigneurs de la Bactriane. Il exhorta les Parthes qu'Alexandre avait soumis à se révolter sous les Séleucides, ses successeurs. Outre les pays qu'Arsace Ier arracha à la domination syrienne, il subjugua l'Hircanie et d'autres contrées voisines. Ce fut alors qu'il prit le titre de roi. Arsace II, qui lui succéda, Priapatius, son petit-fils, et Phraarte, successeur de celui-ci, préparèrent par des victoires le règne glo-

rieux de Mithridate, qui fait l'époque de la grandeur de cette monarchie.

C'est assez de vous l'avoir indiqué; nous aurons occasion d'y revenir, et nous verrons les Romains lutter un moment avec désavantage contre cette nation belliqueuse, qui n'eût peut-être jamais été soumise, si elle n'eût été privée de ses meilleurs chefs.

LETTRE XXXVII.

Histoire des rois de Rome, et notions sur les divers états de l'Italie au moment de la fondation de Rome.

Nous allons aujourd'hui, ma chère Aline, considérer les commencemens de ce peuple de rois, qui du sein d'une petite bourgade, devint le maître de l'univers, ou du moins de toutes les nations connues.

Vous avez plus d'une fois entendu dire que les Romains tiraient leur origine d'Enée, prince troyen, qui après la ruine de Troie, vint chercher un asile en Italie.

En admettant cette origine, dont les Romains étaient fort glorieux, en l'adoptant, toute incertaine qu'elle est, il faut encore reconnaître qu'il reste beaucoup d'obscurités, et qu'on ne peut guère éclaircir la suite de la postérité d'Enée.

Ce ne fut que plus de trois cents ans

après la guerre de Troie, que Rome fut fondée par Romulus; et selon quelques auteurs, les Grecs ne passèrent en Italie que bien long-temps après cette guerre; selon d'autres, dans l'année suivante, ils vinrent fonder Albe, d'où sortit la colonie de Rome.

Ceux qui admettent la supposition d'Enée, veulent que les vertus de ce prince eussent été en si grande réputation, que les Grecs ligués contre Troie, aient, d'un commun accord, respecté ses jours et favorisé sa fuite. On suppose encore qu'en abordant en Italie, il fut reçu et accueilli par Latinus, roi des Latins, qui lui donna en mariage sa fille Lavinie, quoiqu'elle eût été précédemment promise à Turnus, prince qui n'était pas sans mérite, et qu'Enée vainquit.

On fait d'Ascagne, fils d'Enée, le fondateur de la ville d'Albe, qu'il bâtit sur le mont Albain, d'où vint le nom d'Albe-la-Longue.

L'histoire n'a conservé que les noms des successeurs d'Ascagne, jusqu'au règne de Numitor, qui fut chassé du trône par Amulius, son frère. Cet usurpateur fit mourir les fils de Numitor, et força sa fille, nommée Rhéa-Silvia, à se faire vestale.

Comme nous aurons occasion de parler souvent par la suite des vestales, je vais vous dire aujourd'hui qu'elle était l'origine de ces gardiennes du feu sacré, afin de n'être point dans le cas de revenir sur des explications à ce sujet.

D'après un auteur moderne, qui paraît avoir beaucoup étudié les usages des peuples d'Italie, l'établissement de la garde du feu sacré fut imaginé pour la commodité d'une peuplade qui habitait des cabanes étroites et fort basses, et chez qui l'usage d'extraire le feu des cailloux n'était ni facile ni commun. On conservait dans un lieu public cet élément si nécessaire à la vie, et chaque habitant allait au besoin en chercher une portion. Quatre ou six femmes étaient employées à la garde de ce feu, qu'elles étaient chargées de maintenir et de distribuer; cette double fonction exigeait une économie dans laquelle elles s'instruisaient les unes les autres, et qui parut assez importante pour mériter de les occuper entièrement. Soins domestiques, enfans, maris, amans, tout fut écarté par la crainte qu'on avait de les distraire d'un soin si essentiel. De là cette inviolable virginité qu'elles devaient garder, tant qu'elles exerçaient ce ministère;

de là ces peines excessives contre les délinquantes, établies par la religion. Pour leur rendre supportable une retraite si rigoureuse, on les combla d'honneurs et de priviléges, ce qui engagea par la suite les principaux citoyens, à dévouer leurs filles à ce genre de vie.

Vous verrez dans les beaux temps de la république, combien les vestales étaient en honneur; mais revenons à Rhéa-Silvia qui, cloîtrée contre son gré, se maria secrètement et eut deux fils jumeaux, qui furent nommés Rémus et Romulus.

La terrible loi qui prononçait peine de mort contre les vestales qui devenaient mères, ou qui seulement laissaient éteindre le feu sacré, porta Rhéa-Silvia à publier que sa grossesse était le fruit d'un commerce avec le dieu Mars.

Il n'est pas bien certain qu'Amulius ajoutât foi à ce bruit; mais s'il épargna sa nièce, il n'épargna point ses enfans; il ordonna qu'ils fussent jetés dans le Tibre. Ceux qui étaient chargés de l'exécution de cet ordre cruel, eurent pitié du sort de ces infortunés qui, réputés fils d'un dieu, n'en devaient pas moins périr; ils se contentèrent de les exposer sur le bord du fleuve.

Recueillis par un berger nommé Faustulus, nourris par une louve, ou par une femme qui en portait le nom, ils acquirent une force prodigieuse, et firent des courses sur les terres d'Amulius, exerçant une sorte de brigandage. Ils enlevaient le butin des autres brigands qu'ils rencontraient.

Dans l'une de ces excursions peu honorables, Rémus fut pris, et il fut délivré par son frère Romulus, qui apprit à cette époque le secret de sa naissance, fit la guerre à Amulius, qu'il tua, et rétablit sur le trône Numitor qui languissait dans une prison.

Après cet exploit mémorable, les deux frères laissant Numitor régner dans Albe, formèrent une colonie de quinze cents hommes, avec lesquels ils allèrent jeter les fondemens d'une nouvelle ville, l'an 3300 du monde, 753 ans avant Jésus-Christ.

A cette époque, l'Italie n'était presque point peuplée; elle était divisée en plusieurs petits états, dont chacun avait ses lois et ses coutumes particulières. Les ténèbres de la barbarie couvraient encore ces vastes régions. La Grèce policée, et déjà redoutable par ses guerriers, eût pu facilement s'en emparer;

mais occupée d'observer les démarches du grand roi qui était alors au faîte de la puissance, et qui méditait la conquête de l'univers, loin de songer à étendre ses conquêtes au loin, la Grèce ne prit point garde à cet état naissant, et l'enfance de Rome fut même protégée contre les invasions asiatiques par les Grecs, qui lui servaient de boulevard, et qui empêchèrent de pénétrer dans cet état, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de force pour trouver sa défense en lui-même.

C'est ainsi que les modernes expliquent les étonnans progrès de la puissance romaine, qu'il semble que les peuples voisins eussent dû arrêter dès son essor. On pense qu'elle n'acquit un si grand accroissement que par les circonstances qui la favorisèrent.

Après avoir marqué les limites de la nouvelle ville, Romulus, pour y attirer des habitans, ouvrit un asile à tous ceux qui voudraient s'y réfugier. Il fit publier cette consécration dans le moment où les petits états voisins célébraient leurs jeux et leurs fêtes. La publication eut l'effet désiré ; les bannis, les mécontens, les indigens, les transfuges accoururent en foule de toutes les parties de l'Italie. Il les reçut avec bonté, et il vit bientôt

un peuple nombreux se ranger sous ses étendards ; mais la plupart étaient des gens sans aveu et de véritables brigands, ce qui fait dire à M. de Vertot, que c'est d'une caverne de voleurs que sont sortis les conquérans de l'univers.

Il faut en effet considérer la fondation de Rome, non comme une colonie tirée d'un état bien réglé, dont elle dût conserver les lois, mais comme un mélange de peuples divers, Grecs, Latins, Albains, Toscans et autres, esclaves et fugitifs, accoutumés à une vie errante et barbare, qui ne connaissaient ni gouvernement ni discipline.

Tels furent les premiers habitans de Rome, peuple dont toute la ressource ne consistait que dans la force de leurs bras, et qui ne subsistait que de pillage et de rapines : incapables de repos, ils inquiétaient sans cesse leurs voisins. Ils ne connaissaient ni les liens du sang, ni ceux de l'amitié ; ils étaient en quelque sorte étrangers au milieu du monde. Ils ne reconnaissaient aucuns liens sociaux, et étaient encore moins disposés à respecter les droits de propriété, et à se soumettre à l'autorité d'un chef.

Ce portrait peu flatteur va peut-être prévenir mon Aline contre les Romains?

Mais si la vérité m'oblige de les lui peindre sous des couleurs peu agréables, j'ose lui promettre qu'elle n'en sera pas moins bientôt entraînée à admirer leur grandeur, et les ressources qu'ils surent tirer de la situation de leur capitale.

Bâtie sur le mont Aventin, Rome était située sur la côte occidentale de l'Italie, environnée de petits états qui furent bientôt jaloux de sa prospérité et qui l'attaquèrent successivement; elle fut plusieurs fois réduite à toute extrémité, et se soutint cependant au milieu des guerres, qui durèrent presque sans interruption, pendant un espace de quatre siècles.

C'est quelque chose d'inconcevable, sans doute, que de la voir toujours triompher des ennemis qui l'accablent. Si l'on peut assigner une cause principale à ses succès, il faut la chercher dans cet ardent amour de la patrie, que Romulus sut inspirer aux habitans de Rome, dès le premier moment de leur origine.

Se prétendant fils de Mars, il consacra sa capitale au dieu de la guerre; il enflamma de courage ses habitans, et pour parvenir à changer leur caractère féroce, il les gouverna avec douceur,

et se les attacha par les grands priviléges qu'il leur accorda.

A peine la ville naissante commença-t-elle à s'élever au-dessus de ses fondemens, que Romulus s'occupa de lui donner une forme de gouvernement. Son principal objet fut de concilier la liberté avec l'empire ; et pour y parvenir, il établit une sorte de monarchie mixte, c'est-à-dire, qui partageait la souveraine puissance entre le prince ou chef de la nation, un sénat qui devait lui servir de conseil, et l'assemblée du peuple.

Un démêlé qui était survenu entre Rémus et Romulus pendant qu'on élevait les murs de la nouvelle ville, avait porté ce dernier à précipiter brutalement son frère dans les fossés. Il mourut de sa chute ; et Romulus, délivré de ce compétiteur, fut élu seul chef et premier roi de Rome, à qui il donna son nom.

Il fut reconnu en même temps chef de la religion, premier magistrat de la ville, et général né de l'état. L'autorité religieuse, civile et militaire étant ainsi réunie en ses mains, il prit, outre un grand nombre de gardes, douze licteurs, espèce d'huissiers, qui l'accompagnaient quand il paraissait en public.

Chaque licteur était armé d'une hache d'armes, environnée de faisceaux de verges, pour désigner le droit de glaive, symbole de la souveraineté. Mais sous cet appareil de la royauté, le pouvoir de Romulus ne laissait pas d'être resserré dans des bornes fort étroites. Il n'avait d'autre autorité que celle de convoquer le sénat et les assemblées du peuple, d'y proposer les affaires, de marcher à la tête des armées, lorsque la guerre avait été résolue par un décret public, et d'ordonner de l'emploi des finances, qui étaient sous la garde de deux trésoriers, qu'on appela depuis questeurs.

On ne sait pas bien précisément quelle était la religion des premiers Romains; on voit seulement par l'histoire qu'elle avait beaucoup de rapport avec leur origine. Ils célébraient la fête de la déesse Palès, une des divinités des bergers. Pan, dieu des forêts, avait aussi ses autels; il était révéré dans les fêtes lupercales ou des louves : on lui sacrifiait un chien. Plutarque nous parle d'un dieu Consus, qui présidait aux conseils; il n'avait pour temple qu'une grotte pratiquée sous terre.

La principale religion de ces temps

grossiers consistait dans les augures et les aruspices. Je vous ai expliqué, en parlant des usages des Perses et des Mèdes, ce que c'étaient que ces interprétations qu'on tirait du vol des oiseaux, et des entrailles palpitantes des animaux sacrifiés. Romulus voulut être le premier augure de la nation, et tira un grand avantage de la superstition de ce peuple, qui croyait aveuglément qu'on lisait les destinées des hommes dans les entrailles des victimes, et le vol plus ou moins rapide des oiseaux consacrés.

L'homme de génie, ma chère Aline, tourne à son profit jusques aux faiblesses de la multitude; il sait les saisir: et, habile à en tirer parti, il tourne à son gré les esprits. Romulus défendit, par une loi expresse, qu'on fît aucune élection, et qu'on entreprît même aucune guerre, sans avoir auparavant consulté les aruspices Vous sentez qu'étant le premier sacrificateur, le premier augure, il était toujours maître de les interpréter selon ses désirs. Par la même loi, le sacerdoce devait être à vie. Les prêtres ne pouvaient être élus avant l'âge de cinquante ans. Ils devaient être instruits des lois et des coutumes du pays, et ils étaient obli-

gés d'écrire les principaux événemens qui arrivaient dans l'état.

Il reste quelques fragmens des lois civiles établies par Romulus. La première regarde les femmes mariées ; elle leur défend de se séparer de leurs maris, sous quelque prétexte que ce soit, en même temps qu'elle permet aux hommes de les répudier, et même de les faire mourir, si elles sont convaincues d'adultère, de poison, d'avoir fait fabriquer de fausses clés, ou seulement d'avoir bu du vin. Quelle extrême sévérité, direz-vous ? Le seul palliatif apporté par la loi à l'entière autorité des époux, c'est que pour prononcer sentence de mort contre leurs femmes, ils devaient appeler leurs parens et les accuser devant eux. Mais rien n'approche de la dureté des lois qu'il établit à l'égard des enfans. Il donna à leurs pères un empire absolu sur leurs biens et sur leur vie. Ils pouvaient, de leur autorité privée, les enfermer, et même les vendre comme esclaves, les vendre jusqu'à trois fois, quel âge qu'ils eussent, et à quelque dignité qu'ils fussent parvenus. On pouvait se défaire de ceux qui étaient nés avec des difformités monstrueuses ; mais avant de les exposer, le père était obligé

de prendre l'avis de cinq de ses plus proches voisins : la loi lui laissait plus de liberté à l'égard de ses filles. Pourvu que ce ne fût pas l'aînée, il était maître de la sacrifier sans consulter personne. S'il violait ces règlemens, la moitié de son bien était confisquée au profit du trésor public. Romulus défendit, par une autre loi, de tuer un ennemi qui se rendrait, ou même de le vendre. Il ne fit la guerre que pour conquérir des hommes, sûr de ne pas manquer de terres, quand il aurait assez de soldats pour s'emparer de celles qui étaient à sa convenance.

Ce fut pour reconnaître ses forces qu'il fit faire un dénombrement de tous les citoyens de Rome. Il ne s'y trouva que trois mille hommes de pied, et environ trois cents cavaliers.

Romulus les divisa en trois tribus égales, et il assigna à chacune un quartier de la ville pour demeure. Chaque tribu fut ensuite subdivisée en dix curies ou compagnies de cent hommes, qui avaient chacune un centurion pour les commander. Un prêtre, sous le nom de *curion*, était chargé des sacrifices ; et deux des principaux habitans, appelés *duumvirs*, rendaient la justice à tous les particuliers.

Votre inquiétude, ma chère Aline, est peut-être de connaître les moyens de subsistance de ce nouveau peuple. Je ne vous en ai point encore parlé; mais vous pouvez croire que Romulus, occupé d'un aussi grand dessein que celui de fonder un état, songea à assurer la subsistance de ses nouveaux sujets. Rome, bâtie sur un fond étranger, n'avait qu'un territoire fort borné. Cependant Romulus en fit trois parts : la première fut consacrée au culte des dieux ; on en réserva une autre pour le domaine du roi et les besoins de l'état, et la plus considérable des trois parties fut divisée en trente portions, relativement aux trente curies : chaque particulier n'eut pas plus de deux arpens pour lui et sa famille.

L'établissement du sénat succéda à ce partage. Romulus le composa de cent des principaux citoyens. Le roi nomma le premier sénateur, et ordonna qu'en son absence ce magistrat souverain aurait le gouvernement de la ville. Les autres sénateurs furent élus par les tribus et les curies; chaque tribu en nomma trois ; les trente curies en fournirent chacune trois autres ; ce qui compléta le nombre de cent sénateurs qui devaient composer le sénat. Ce corps tenait lieu

de ministres au roi ; et il était en même temps le protecteur du peuple, dont il soutenait les droits. Le prince, comme chef, présidait le sénat ; mais tout s'y décidait à la pluralité des voix ; et il n'avait que son suffrage, comme un simple particulier.

On donna aux sénateurs le nom de *pères ;* et leurs descendans furent nommés *patriciens*. Voilà la première origine de la noblesse parmi les Romains. Les dignités civiles et militaires appartenaient aux patriciens, à l'exclusion des plébéïens. Mais pour prévenir les divisions que la jalousie pouvait faire naître, Romulus attacha les deux ordres l'un à l'autre par des liens réciproques. Il permit aux plébéïens de se choisir des patrons dans le corps du sénat : ces patrons étaient obligés de les assister de leurs conseils et de leur crédit. Chaque particulier, sous le nom de *client*, fut attaché par la reconnaissance aux intérêts de son patron. Cette institution fut l'une des plus sages de Romulus ; elle produisit les plus heureux effets, et fit long-temps régner la concorde entre les deux ordres. Les sénateurs qui n'étaient point riches, trouvaient des ressources dans leurs cliens ; ils contribuaient à la

dot de leurs filles, au paiement de leurs dettes; et ils n'eussent osé lui refuser leurs suffrages lorsqu'ils briguaient quelque place. Il était défendu au patron et au client, de se présenter en justice pour servir de témoin l'un contre l'autre.

Peu après l'établissement du sénat, les Romains tirèrent de chaque curie dix hommes de cheval, qui furent appelés *célères*, du nom de leur chef, qui se nommait *Céler*. L'état leur fournissait un cheval, d'où ils furent par la suite désignés sous le nom de *chevaliers*. Leur marque distinctive était un anneau d'or.

De tous les peuples, le plus fier, dès son origine, le plus jaloux de sa liberté fut le peuple romain. Il s'enorgueillissait du droit d'autoriser les lois proposées par le roi et le sénat : nulle ne passait sans avoir préalablement obtenu sa sanction. Tout ce qui concernait la guerre et la paix, la création des magistrats, l'élection même du souverain, était encore de son ressort, et dépendait de ses suffrages. Le sénat s'était seulement réservé le pouvoir d'approuver ou de rejeter les projets et les propositions du peuple.

Telle était la constitution fondamentale de cet état, qui n'était ni purement

monarchique, ni entièrement républicain.

Les grands priviléges accordés au peuple romain, les sages tempéramens de son gouvernement, attirèrent de tous côtés de nouveaux citoyens à la ville de Rome : son fondateur en fit autant de soldats ; et bientôt cet état naissant se rendit redoutable à ses voisins. Il ne manquait aux Romains que des femmes, pour assurer la durée de leur nation. Romulus envoya des députés en demander aux Sabins, et autres peuples voisins ; il leur fit proposer en même temps de faire une étroite alliance avec Rome. Mais le nouvel établissement de Romulus commençait à devenir suspect à ces peuples, les plus belliqueux de l'Italie. Peu jaloux de contribuer à l'agrandissement de la nouvelle ville, ils rejetèrent unanimement les propositions des Romains. Quelques-uns ajoutèrent au refus des railleries insultantes : ils demandèrent aux envoyés pourquoi leur prince n'ouvrait pas un asile en faveur des femmes fugitives et des esclaves de ce sexe, comme il avait fait pour les hommes ; que ce serait le moyen de former des mariages où, de part et d'autre, on n'aurait rien à se reprocher.

Romulus n'apprit qu'avec un vif ressentiment les réponses faites à ses envoyés; il jura de se venger de ces insolens propos, et de commencer par enlever les filles de ses voisins. Il communiqua son dessein aux principaux sénateurs, qu'il trouva très-disposés à l'adopter. Le meilleur moyen de le faire réussir, parut celui de célébrer à Rome des jeux solennels en l'honneur de Neptune-Chevalier.

Comme on l'avait pensé, les peuples voisins ne manquèrent pas d'accourir à Rome au jour destiné à cette solennité, qu'on eut soin de publier. Sabins, Céniniens, Crustéminiens, Autemnates, et autres, accoururent avec leurs femmes et leurs enfans. Tous furent bien reçus par les Romains, qui les accueillirent avec de grandes démonstrations de joie. Chaque citoyen se chargea de fêter un certain nombre d'étrangers; et, après les avoir bien régalés, on les conduisit au lieu où les jeux devaient se célébrer. On eut soin de les placer commodément; mais pendant que les étrangers étaient occupés du spectacle, les Romains se précipitent au milieu d'eux, l'épée à la main, enlèvent les femmes et les filles, mettent hors de Rome les pères et les

époux, qui réclament en vain contre cette violation de l'hospitalité.

Les Sabines (on renferme toutes les femmes enlevées sous cette dénomination, parce que les Sabines étaient en plus grand nombre), les Sabines versèrent d'abord beaucoup de larmes; elles souffrirent ensuite qu'on les consolât; et le temps finit par adoucir l'aversion qu'elles avaient d'abord pour leurs ravisseurs, dont elles firent depuis des époux légitimes. Mais leur enlèvement causa une guerre qui dura plusieurs années. Les Céniniens furent les premiers qui firent éclater leur ressentiment. Ils entrèrent en armes sur les terres des Romains. Romulus marcha aussitôt contre eux; il les défit, tua leur roi, prit leur ville, et en amena tous les habitans à Rome où il leur donna les mêmes droits, les mêmes priviléges qu'aux autres citoyens. Ce prince rentra dans Rome, chargé des armes et des dépouilles du roi ennemi, dont il fit une espèce de trophée; il le consacra à Jupiter-Férétrien, comme un monument de sa victoire. Ce fut l'origine du triomphe que les Romains célébrèrent depuis avec tant de pompe. Les Autemnates et les Crustéminiens n'eurent pas un sort plus

favorable que les Céniniens. Comme eux, ils furent vaincus, et leurs villes furent prises.

Comme Autemnes et Crustémenie étaient situées dans un pays gras et abondant, Romulus y établit deux colonies qui lui servirent de gardes avancées contre les incursions des autres ennemis. Tatius, roi de Cures, dans le pays des Sabins, fut le dernier qui prit les armes; mais ses efforts, mieux concertés que les autres, furent les plus redoutables aux Romains. Il surprit, par trahison, la ville de Rome, et pénétra jusque dans la place. Il y eut alors, entre les deux peuples, un combat sanglant, qui se soutint avec tant d'opiniâtreté de part et d'autre, qu'il était difficile de prévoir quel serait le vainqueur, lorsque les Sabines, devenues femmes romaines, et dont la plupart avaient déjà eu des enfans de leurs ravisseurs, se jetèrent au milieu des combattans, et, par leurs larmes et leurs prières, suspendirent l'animosité réciproque. On en vint à un accommodement; les deux peuples firent la paix, et, pour s'unir plus étroitement, la plupart des Sabins, qui vivaient à la campagne, vinrent s'établir à Rome. On convint que Romulus partagerait la sou-

veraineté avec Tatius. Le roi des Sabins, et les plus nobles de cette nation, furent admis dans le sénat, qui fut alors doublé, et porté à deux cents membres.

Tatius ayant été tué, quelque temps après, par des ennemis particuliers, on ne lui donna point de successeur, et Romulus rentra en possession de toute l'autorité royale.

Les sénateurs sabins, et ceux qui les avaient suivis, devinrent insensiblement romains; et bientôt Rome fut regardée comme la ville la plus puissante de l'Italie. Avant la fin du règne de Romulus, on y comptait jusqu'à quarante-sept mille habitans, tous soldats, tous animés du même esprit, n'ayant d'autre objet que de conserver leur liberté, d'autre but que de se rendre maîtres de celle de leurs voisins.

Le victorieux Romulus ne se vit pas plutôt souverain d'une partie des Sabins, qu'il commença à vouloir régner trop impérieusement sur ses anciens sujets, et sur ce peuple nouveau, qui voulait bien lui obéir, mais qui prétendait n'être soumis qu'aux lois qui avaient été établies pour le gouvernement de l'état. On prétendait que le roi dépendait lui-même de ces lois qu'il avait consenties. Mais

voulant tout rapporter à sa propre autorité, Romulus cessa de consulter le peuple et le sénat; il fit la guerre à différentes petites villes, si peu importantes, qu'à peine le nom nous en est connu. On en excepte Veïes, ville célèbre de la Toscane. Romulus vainquit tous ces petits peuples les uns après les autres, prit leurs villes, dont il ruina quelques-unes, s'empara du territoire des autres, dont il disposa de sa seule autorité. Le sénat en fut offensé, et se défit d'un prince qui devenait trop absolu. Romulus, âgé de cinquante-cinq ans, et après trente-sept ans de règne, disparut tout à coup, sans qu'on ait pu savoir de quelle manière on l'avait fait périr.

Le sénat, voulant éloigner les soupçons, lui dressa des autels, et le fit révérer comme un dieu, sous le nom de *Quirinus.*

Par la disparution et la mort de Romulus, l'autorité royale se trouva confondue avec celle du sénat. Les sénateurs convinrent de se la partager. Chacun d'eux, sous le nom d'*entre-roi*, gouvernait pendant cinq jours, et tous jouissaient ainsi, tour à tour, des honneurs de la souveraineté. Cette nouvelle forme de gouvernement dura une année

entière; mais le peuple, qui s'aperçut que cet interrègne ne servait qu'à multiplier ses maîtres, demanda hautement qu'on y mît fin. Il fallut que le sénat cédât, et qu'il relâchât une autorité qui lui échappait.

Il fit proposer au peuple de procéder à l'élection d'un nouveau roi, ou de choisir des magistrats annuels pour gouverner l'état. Par estime et par déférence pour le sénat, le peuple lui remit le choix de ces deux sortes de gouvernemens. Après quelques discussions dans le sénat, on décida, à la pluralité des voix, qu'il fallait élire un roi. On tint, pour cette importante élection, une assemblée générale du peuple romain. Après plusieurs débats, entre les sénateurs sabins et les sénateurs romains, il fut convenu que les anciens sénateurs nommeraient le roi de Rome, mais qu'ils seraient obligés de le choisir parmi les Sabins.

Leur choix tomba sur un habitant de la ville de Cures. Il s'appelait Numa-Pompilius. C'était un homme de bien, sage, modéré, équitable, mais peu guerrier. Ne pouvant, comme Romulus, se donner une grande considération par son courage, il chercha à se distinguer

par des vertus pacifiques. Numa travailla, pendant tout son règne, à la faveur d'une longue paix, à tourner les esprits du côté de la religion, et à inspirer aux Romains une grande crainte des dieux. Il bâtit de nouveaux temples; il institua des fêtes religieuses. Rome, sous son règne, se remplit de superstitions. La politique les adopta, et s'en servit utilement pour tenir dans la soumission un peuple encore féroce. Il ne fut plus permis de rien entreprendre de ce qui concernait les affaires d'état, sans consulter les fausses divinités; et Numa, pour autoriser ses pieuses institutions, et s'attirer le respect du peuple, feignit d'avoir reçu ces instructions d'une nymphe appelée Egérie, qu'il disait lui avoir révélé la manière dont les dieux voulaient être servis. Sa mort, qui arriva après un règne de quarante-trois ans, laissa la couronne à Tullus-Hostilius, que les Romains élurent pour troisième roi de Rome. C'était un prince ambitieux, entreprenant, plus amateur de la guerre que de la paix, et qui, à l'exemple de Romulus, ne songea à conserver son état que par de nouvelles conquêtes.

Différens sujets de plaintes réciproques, assez naturelles entre des états voi-

sins, allumèrent la guerre entre Albe et Rome. Les Albains et les Romains se mirent en campagne. On ne dissimulait pas qu'on allait combattre pour l'empire et pour la liberté. Comme on était près d'en venir aux mains, le général d'Albe, soit qu'il redoutât le succès du combat, ou qu'il voulût seulement éviter l'effusion du sang, proposa au roi de Rome de remettre la destinée de l'un et l'autre peuple, à trois combattans de chaque côté, sous la condition que l'empire serait le prix du parti victorieux. La proposition fut acceptée; les Romains et les Albains nommèrent chacun trois champions.

Vous voyez, ma chère Aline, que je veux vous parler des Horaces et des Curiaces. Je n'entrerai point dans le détail de ce combat, qui est si généralement connu. Tout le monde sait que les trois Curiaces, et deux des Horaces, périrent dans ce fameux duel, et que Rome triompha par l'adresse du dernier des Horaces.

Le Romain, rentrant dans la ville, victorieux et chargé des dépouilles de ses ennemis, rencontra sa sœur qui devait épouser l'un des Curiaces. Celle-ci, voyant son frère revêtu de la cote d'ar-

mes de son amant, qu'elle avait faite elle-même, ne put retenir l'expression de sa douleur; elle répandit un torrent de larmes; elle s'arracha les cheveux; et, dans les transports de son affliction, elle fit les plus violentes imprécations contre son frère.

Ce barbare, fier de sa victoire, s'irrita de la douleur que sa sœur laissait paraître; il s'emporta contre elle; et, dans un premier mouvement de fureur, il lui passa son épée au travers du corps, en s'écriant : « Va retrouver ton amant, et « porte-lui cette passion insensée qui « te fait préférer un ennemi mort à la « gloire de ta patrie ».

Cette action inhumaine et cruelle fut généralement blâmée; tout le monde en détestait l'auteur. On arrêta ce meurtrier; il fut traduit devant les duumvirs, et sur-le-champ condamné à mort. Le jour même de son triomphe aurait été celui de son supplice, si, par le conseil de Tullus-Hostilius, il n'eût appelé de ce jugement devant l'assemblée du peuple. Il y comparut avec le même courage et la même fermeté qu'il avait fait paraître dans son combat contre les Curiaces. Le peuple en fut touché; et il crut qu'en faveur des grands services

qu'il venait de rendre à la patrie, on pouvait relâcher un peu de la rigueur de la loi. Horace fut donc absous; ou plutôt la peine de mort fut commuée en celle de passer sous le joug (1).

Cette affaire étant terminée, le roi de Rome songea à faire reconnaître son autorité dans la ville d'Albe. Ce prince, fidèle imitateur de Romulus, ruina cette ville, qui pouvait par la suite redevenir rivale de Rome. Il transféra ses habitans dans cette capitale. Les Albains reçurent le droit de citoyens romains, et quelques-uns des principaux furent même admis dans le sénat.

Tullus-Hostilius ayant fortifié et beaucoup augmenté la population de Rome, par ce renfort d'habitans, tourna ses armes contre ceux des Sabins qui restaient encore à soumettre. Après avoir remporté sur eux divers avantages, il mourut dans la trente-deuxième année de son règne.

Ancus-Martius, petit-fils de Numa, fut élu pour successeur d'Hostilius; il fut élu par l'assemblée du peuple, et le sénat confirma cette élection.

(1) En même temps qu'il la subit, on érigea un trophée dans la place publique, et l'on y suspendit les dépouilles des Horaces.

Ce prince tirait toute sa gloire de son aïeul, et il s'appliqua à marcher sur ses traces; il imita ses vertus paisibles et son attachement pour la religion. Il institua des cérémonies sacrées, qui devaient précéder les déclarations de guerre; mais ces pieuses institutions le rendirent méprisable aux peuples voisins. Rome vit bientôt ses frontières ravagées par les incursions des Latins; et Ancus reconnut, par sa propre expérience, que le trône exige d'autres vertus que la piété. Il soutint cependant toujours son caractère; avant de prendre les armes, il envoya aux ennemis un héraut, que les Romains appelaient *fécialien*, pour prendre les dieux à témoin de l'injustice du peuple latin, et pour lui déclarer la guerre au nom du peuple et du sénat.

Cette guerre fut aussi heureuse qu'elle était juste; Ancus battit les ennemis, ruina leurs villes, en transféra les habitans à Rome, et réunit leur territoire à celui de cette capitale.

Cette guerre, et celles qui suivirent, tournèrent ainsi à la gloire d'Ancus et au profit de Rome. Il augmenta l'enceinte de la ville, fit un pont sur le Tibre, et construisit le port d'Ostie à l'embouchure du fleuve; il fit aussi creuser des

salines au bord de la mer, et distribua au peuple une grande partie du sel qu'on en tirait.

La paix, dont Ancus avait profité pour procurer de si grands avantages à ses sujets, fut suivie d'une guerre sanglante. Les Véïens, les Volsques et les Sabins, éprouvèrent successivement les armes des Romains. Ancus entra à Rome en triomphe, et mourut après un règne de vingt-quatre ans.

Tarquin premier, ou l'ancien, lui succéda, et dût son élévation à la brigue dont il introduisit l'usage. C'était un étranger; il était né à Tarquinie, en Etrurie; fils d'un riche négociant, il était venu s'établir à Rome, avec l'espoir de parvenir aux honneurs. Quelques talens, et une adroite politique, lui avaient mérité les bonnes grâces d'Ancus, et par suite une place dans le sénat. En mourant Ancus le nomma tuteur de ses deux fils, dont l'aîné n'avait pas encore quinze ans. Quoique la couronne ne fût point héréditaire, la vénération pour le dernier roi pouvait fixer les suffrages sur son fils. Mais, sans égard pour ses pupiles, Tarquin brigua ouvertement la souveraineté, et l'obtint par ses largesses.

Pour récompenser ses créatures, il les éleva au rang de patriciens; et portant le nombre des sénateurs à trois cents, il fit ainsi entrer dans le sénat cent personnes qui lui étaient entièrement dévouées : il s'attacha encore plus la multitude en construisant un cirque pour les jeux.

Les Latins, les Etrusques, les Sabins, jaloux de la puissance de Rome, éprouvèrent successivement la valeur du nouveau roi, qui sut, comme ses prédécesseurs, profiter de la victoire pour incorporer les vaincus aux vainqueurs. Tarquin établit la cérémonie pompeuse du triomphe, construisit des aqueducs et des égouts superbes pour l'avantage de la ville; bâtit des temples, des salles pour la justice, des écoles destinées à l'éducation; il aplanit le sommet du mont Tarpéïen, sur lequel fut par la suite élevé le Capitole.

La religion de Numa s'altéra beaucoup sous son règne; on reçut des dieux étrangers, et les anciens furent négligés.

Les fils d'Ancus-Martius, voyant Tarquin préparer à leur détriment la fortune de Servius-Tullius, son gendre, l'assassinèrent dans l'espoir de prévenir ses desseins. Mais la reine Tanaquille

cacha la mort de son époux; publiant que ses blessures n'étaient pas mortelles, elle laissa à son gendre le temps de préparer les esprits. Servius-Tullius, chargé du gouvernement pendant la prétendue maladie du roi, fit citer à son tribunal les fils d'Ancus; ils prirent la fuite; leurs biens furent confisqués, et leur mémoire flétrie.

Servius-Tullius fut le sixième roi de Rome. C'était un prince tout républicain, mais qui cependant ne pouvait souffrir que le gouvernement dépendît souvent de la plus vile populace. Il résolut de faire passer l'entière autorité dans le corps du sénat et des patriciens, se flattant de trouver chez eux des vues plus justes et moins d'entêtement. Pour disposer le peuple à relâcher quelque chose de ses droits, Servius parut s'occuper des plus grands intérêts de la multitude.

Il représenta, dans une assemblée générale, que le nombre des habitans de Rome étant considérablement augmenté, par cette foule d'étrangers établis dans la ville, et les richesses, accrues en porportion, n'étant plus également réparties entre les citoyens, dont quelques-uns avaient mangé leurs fonds, ou du

moins une partie, pendant que d'autres s'étaient enrichis ; d'après cette disproportion dans les fortunes, Servius fit sentir qu'il fallait faire une réforme dans la manière de percevoir les impôts, qui se payaient toujours par tribus, comme au temps de Romulus, où les fortunes étaient égales.

Le peuple, flatté de l'espoir d'un soulagement, donna de grands applaudissemens à cette proposition ; et toute l'assemblée, d'un mutuel consentement, donna au roi le pouvoir d'établir dans le gouvernement l'ordre qui lui paraîtrait le plus convenable au bien public.

Alors Servius divisa tous les habitans de la ville, sans aucune distinction, en quatre tribus, qu'on appela *tribus de la ville;* les habitans de la campagne et du territoire furent partagés d'abord en quinze tribus, qui furent par la suite portées au nombre de vingt-six; puis il institua le cens, qui n'était autre chose qu'un dénombrement de tous les citoyens romains : il se trouva dans Rome et les environs plus de quatre-vingt mille citoyens en état de porter les armes.

Servius partagea ce grand nombre en six classes : il mit dans la première quatre-vingts centuries, dans lesquelles il

ne fit entrer que des sénateurs, des patriciens ou des gens distingués par leurs richesses. Les quatre classes suivantes allaient en proportion des fortunes, et ne faisaient que quatre-vingt-quinze centuries entr'elles quatre. La sixième classe, composée des pauvres, quoique la plus nombreuse, n'avait qu'une seule centurie. On l'appelait *celle des prolétaires*, parce que ses citoyens n'étaient utiles à la république que par les enfans qu'ils engendraient. C'est vous dire que cette dernière classe fut dispensée de payer aucun impôt; elle le fut même d'aller à la guerre.

Servius, après avoir établi la distinction de rang et de fortune entre les citoyens, ordonna qu'on assemblerait le peuple par centuries, lorsqu'il serait question d'élire des magistrats, de faire des lois et d'autres délibérations importantes. L'assemblée devait se tenir hors de la ville, dans le lieu appelé *Champ de Mars*. C'était au souverain, ou au premier magistrat, à convoquer ces assemblées. On convint qu'on recueillerait les voix par centuries, et que les quatre-vingt-dix-huit (1) centuries de la pre-

(1) Elles étaient au nombre de quatre-vingt-dix-

mière classe donneraient d'abord leurs suffrages. Il anéantit ainsi le pouvoir des plébéïens; car la première classe formant plus de la moitié des cent quatre-vingt treize centuries, lorsqu'elle était d'un même avis, l'affaire passait sans consulter les autres : s'il manquait quelques voix, on appelait la seconde classe, quelquefois la troisième; mais le peuple, qui se trouvait dans les dernières classes, n'était jamais consulté; il était sans pouvoir, quand on recueillait les voix par centuries, et ne conservait son autorité que lorsque les suffrages étaient recueillis par curies. Mais, dans les commencemens, l'avantage d'être dispensé d'impôts l'éblouit, et il ne songea point à s'opposer à l'établissement de Servius-Tullius.

Après s'être ainsi occupé du bien de l'état, Servius regarda, dit-on, la royauté comme une pièce hors d'œuvre. On prétend qu'il avait le projet d'abdiquer la couronne, et de réduire le gouvernement en véritable république, sous la régence de deux magistrats annuels, qui seraient élus dans une assemblée géné-

huit, parce qu'on y avait joint toute la cavalerie, dont on forma dix-huit centuries.

tarda pas à devenir tyran; les délations; les supplices répandirent au loin la terreur; les assemblées du peuple furent suspendues, et même défendues par des édits. Ce tyran joignit la valeur à la cruauté; il remporta des victoires éclatantes; il embellit Rome de superbes édifices, qui lui méritèrent le nom de Tarquin-le-Superbe. Sa cour était d'ailleurs brillante; il épuisait les trésors de l'état en vaines somptuosités; le sénat était sans force; le peuple, abattu, n'osait se plaindre : Rome était réduite à un entier asservissement.

Parmi les différens édifices que Tarquin fit élever, on cite le temple fameux qui porta le nom de *Capitole.* Comme il faisait travailler aux fondemens de ce temple, on trouva, en creusant la terre, une tête d'homme encore en chair : de là vient le nom de *Capitole* donné à cet édifice.

Tarquin présidait lui-même à ces travaux; mais toujours accompagné d'une troupe de gardes qui lui servaient en même temps de satellites et d'espions; il faisait trembler tous ceux qui se rencontraient sur son passage. Le moindre soupçon suffisait pour être puni de mort. Plusieurs sénateurs périrent par des or-

dres secrets, sans autre crime que celui d'avoir osé déplorer le malheur de leur patrie. Tarquin n'épargna pas Marcus-Junius, qui avait épousé une Tarquinie, fille de Tarquin-l'Ancien. Ses richesses le rendirent suspect; le roi le fit périr, ainsi que son fils aîné, dont il redoutait le courage et le ressentiment. Lucius-Junius, autre fils de Marcus, n'évita le même sort qu'en feignant d'être imbécile; ce qui lui fit donner le surnom de Brutus, qui veut dire *hébété*.

Ce Brutus était destiné à rendre la liberté aux Romains. Le viol de Lucrèce vint lui en fournir l'occasion, qu'il s'empressa de saisir. L'aventure de cette vertueuse Romaine est trop connue pour que je vous la rapporte. Vous savez que cette épouse de Collatinus fut victime de Sextus, fils de Tarquin; que ne pouvant se décider à survivre à son déshonneur, elle s'immola aux yeux de son époux et du jeune Junius-Brutus qui, tirant du sein de Lucrèce le poignard dont elle venait de se percer, jura sur cette arme sanglante de venger l'insulte qu'elle avait reçue et de chasser les tyrans.

La suite de ce serment fut en effet l'expulsion des Tarquins et l'anéantisse-

ment de la royauté. Ainsi, ma chère Aline, l'abus de la puissance souveraine amena sa chute. A Rome, comme à Athènes, ce furent les tyrans qui dégoûtèrent du gouvernement d'un seul.

LETTRE XXXVIII.

Histoire de la république romaine, depuis son commencement jusqu'à l'établissement des plébiscites.

Lorsque l'attentat de Sextus fils de Tarquin, et la mort violente de Lucrèce, qui en fut la suite, soulevèrent les esprits et portèrent à prendre les armes contre les tyrans, Tarquin-le-Superbe était absent; il faisait la guerre aux Rutules et s'occupait alors du siége d'Ardée.

Son fils Sextus s'était absenté de l'armée pour venir satisfaire sa passion pour la belle Lucrèce; cette femme intéressante, dont le courage fut tant admiré, ayant fait promettre à son mari de venger son outrage, stimula, comme vous l'avez vu dans ma dernière, la hardiesse de Brutus et le retour de la liberté romaine. Sa mort fut le signal qui réveilla les Romains de l'assoupissement où ils étaient plongés. Le peuple se rassembla

sous les drapeaux de Brutus, et en même temps qu'on proclamait l'abolissement de la royauté, on élut pour gouverner l'état deux magistrats annuels tirés du corps du sénat; ils se contentèrent du titre modeste de consuls.

Brutus, comme l'auteur de la révolution, fut nommé premier consul, et on lui donna pour collègue Collatinus, mari de Lucrèce. Déjà l'armée touchée des mêmes sentimens que le peuple, s'était révoltée contre les Tarquins, bannis de Rome par un décret public.

A cette nouvelle Tarquin-le-Superbe voulut s'avancer vers Rome, à la tête de son armée; mais il en trouva les portes fermées, et on lui signifia le décret de son exil. Il fut presqu'aussitôt abandonné de ses troupes; et trop heureux de pouvoir s'échapper, il fut chercher une retraite chez les Etrusques, avec ses deux fils, Titus et Aruns; il paraît que Sextus avait été tué (1).

La république naissante pensa être détruite dès son origine. Il se forma dans Rome un parti en faveur de Tarquin;

(1) L'expulsion des Tarquins arriva 509 ans avant Jésus-Christ, 244 ans après la fondation de Rome.

quelques jeunes gens, des premiers de la ville, qui avaient été élevés dans la licence et goûtaient les plaisirs de la cour, entreprirent de rétablir ce prince. Accoutumés aux distinctions flatteuses, ces jeunes courtisans ne pouvaient souffrir l'égalité républicaine, qui les mettait de niveau avec la multitude ; ils en murmuraient assez hautement. Des ambassadeurs venus d'Etrurie, sous prétexte de réclamer les effets de Tarquin, profitèrent de leurs dispositions pour les faire entrer dans une conjuration, dont le but était d'ouvrir les portes de la ville au monarque proscrit. Ce parti grossissait d'une manière effrayante ; la plus illustre jeunesse de Rome y entra ; les deux fils de Brutus et les Aquiliens, neveux de Collatinus, étaient à la tête des conjurés, lorsque la conspiration fut découverte. Elle le fut par un esclave nommé Vindicius, qui obtint sa liberté pour avoir sauvé celle de Rome. C'était aux consuls à juger les coupables et à prononcer leur sentence. Quelle situation pour Brutus! lui qui avait juré, et fait jurer de ne jamais recevoir les Tarquins, ni d'autres rois ! lui qui avait dévoué aux dieux infernaux ceux qui parleraient de rétablir la royauté, qui avait

menacé du plus cruel supplice ceux qui l'entreprendraient! Hélas! il ignorait alors quels coupables il aurait à condamner.... Mais ce fier Romain, plus zélé républicain que tendre père, prononça la sentence de mort de ses deux fils, et ils eurent la tête tranchée en sa présence.

Le peuple admira la fermeté stoïque avec laquelle il présida à leur supplice; son autorité en devint plus grande. Collatinus au contraire se rendit suspect en voulant sauver ses neveux; il fut déposé du consulat et banni de Rome. Publius-Valérius fut mis à sa place, c'était un parent de Lucrèce.

Tarquin ne pouvant plus rien espérer du parti qu'il avait dans Rome, essaya d'y rentrer à force ouverte. Soutenu par Porsenna, roi d'Etrurie, il vint jusques aux portes de son ancienne capitale dont il entreprit de faire le siége.

Les Romains repoussèrent les efforts de Tarquin avec une constance invincible; il y eut une bataille sanglante dans laquelle Brutus et Aruns, fils aîné de Tarquin, s'entretuèrent à coups de lance. Par la mort de son collègue, Valérius resta seul consul; il se soutint quelque temps en possession de cette suprême

dignité qui lui donnait la toute-puissance. Pendant qu'il l'exerçait seul, il publia une loi qui permettait de porter devant les assemblées du peuple l'appel du jugement des consuls. Il ordonna en même temps qu'on séparât les haches des faisceaux que les licteurs portaient devant les consuls, et il ne voulut point être chargé des derniers publics; il les fit porter au temple de Saturne, et on élut deux sénateurs pour prendre soin du trésor public.

Valérius déclara ensuite qu'il choisissait pour son collègue Lucretius, père de Lucrèce; et par respect pour son âge, il lui céda tous les honneurs du consulat et ne prit plus que le titre de second consul.

Une si grande modération, et la publication des lois si favorables au peuple, firent donner à ce patricien le nom de *Publicola* ou populaire.

Le sénat, animé du même amour pour la patrie et le maintien de la liberté, veillait alors avec le plus grand soin à la subsistance des Romains pendant la guerre et le siége de Rome, qui mit un moment la république en danger. Mais décidés à défendre leur liberté à tel prix que ce fut, on vit les Romains employer

même la perfidie pour se défaire des ennemis de leur république. Mutius-Scevola doué d'une intrépidité héroïque, pénétra jusque dans la tente du roi d'Etrurie, avec l'intention de l'assassiner ; mais il manqua son coup et tua son sacrétaire, qu'il avait pris pour Porsenna lui-même. Interrogé sur les motifs qui avaient pu le porter à cette action, il se contenta de dire : *Je suis Romain*, et comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il l'exposa sur un brasier ardent, et la laissa brûler en regardant fièrement Porsenna. Il osa lui dire, qu'ils étaient trois cents jeunes Romains qui avaient résolu de le tuer. « Le sort « a voulu que je fusse le premier, lui « dit-il, mais sache que si j'ai été mal-« adroit dans mon attaque, d'autres le « seront moins et risqueront comme moi « leur propre vie pour t'arracher la « tienne ».

Porsenna, épouvanté de ce trait d'audace, leva le siége de Rome et fit la paix avec les Romains.

Cette paix fut donc le prix de la fermeté stoïque d'un seul homme ; le roi des Etrusques crut que tous les Romains en étaient capables et il abandonna les intérêts de Tarquin, qui fut trop heu-

reux de trouver un asile dans une terre étrangère.

La république s'affermit alors ; mais elle portait dans son sein un germe de division qui ne tarda pas à éclater. L'ambition des patriciens en fut le principe ; le sénat fit bientôt connaître au peuple qu'il n'avait fait que changer de maîtres.

Les patriciens n'étaient plus, comme dans l'origine de Rome, les pères du peuple; loin de se montrer leurs protecteurs, ils ne cherchaient qu'à s'emparer de toute l'autorité. L'inégalité des fortunes croissait tous les jours, et avec elle les semences de division. La pauvreté réduisit le peuple à faire des emprunts qui le jetèrent bientôt dans une entière dépendance des riches ; ensuite vint l'usure ; et la naissance, les dignités, les richesses mirent une trop grande inégalité entre les citoyens d'une même république.

Les vues des deux ordres devinrent opposées ; les patriciens voulaient toujours faire la guerre, et ils ne cherchaient qu'à étendre au-dehors la puissance de la république ; le peuple, au contraire, voulait Rome libre au dedans et ambitionnait peu les conquêtes. Il avait lieu de reconnaître qu'elles lui

étaient funestes ; pendant qu'il exposait sa vie pour subjuguer les peuples voisins, il épuisait ses moyens ; et tombait, au retour de la campagne, dans les fers de ses propres concitoyens : il s'y trouvait entraîné par l'ambition et l'avarice des grands.

Non contens de s'approprier, sous différens prétextes, la meilleure partie des terres conquises sur les ennemis, soit en se les faisant adjuger à vil prix, ou sous des noms empruntés, ou bien par une véritable usurpation, ils les confondaient dans leurs propres terres ; et enlevant à l'état une partie de son domaine, ils privaient le soldat de la portion de terre qui devait lui servir de solde et de récompense. Non contens de ces usurpations, l'avidité de certains patriciens les portait encore à recourir à l'usure pour achever de ruiner les pauvres plébéïens. Les lois de ce temps permettaient au créancier d'arrêter son débiteur faute de paiement, et de le retenir dans sa maison où il était traité comme un esclave. On exigeait souvent le principal et les intérêts à coups de fouet ; et, à force de tourmens, on arrachait au malheureux débiteur la cession de sa portion de terre, qu'on lui enlevait par des usures.

Un gouvernement si dur dans une république naissante excita bientôt un murmure général. Les plébéïens chargés de dettes et qui craignaient d'être arrêtés par leurs créanciers, ne cessaient de se plaindre à leurs patrons de l'injustice des grands.

Des menaces secrètes succédèrent à ces plaintes ; et les plébéïens éclatèrent à la fin sous le consulat de T. Largius et de Q. Clelius ; ils firent refus de marcher à la guerre et déclarèrent qu'ils ne s'enrôleraient point qu'on n'abolit les dettes.

Rome, comme je vous l'ai dit, était environnée de petits peuples qui lui faisaient une guerre presque continuelle. Tarquin vivait encore, il avait ménagé une ligue puissante contre les Romains ; trente villes du pays latin s'intéressèrent à son rétablissement.

Les consuls et le sénat ne virent point sans inquiétude une coalition si générale contre la république ; ils s'empressèrent d'armer et de se mettre en état de défense. C'est alors, c'est dans ce moment si orageux que les pauvres plébéïens font refus de s'enrôler, qu'ils disent : « Que c'est à ceux qui jouissent des di-« gnités et des biens de la république à

« la défendre ; que pour eux, ils sont las « d'exposer leur vie pour des maîtres si « avares et si cruels ; ils menacent hau- « tement d'abandonner la ville, de sortir « de Rome si, par un senatus-consulte, « on n'abolit toutes les dettes ».

Une désobéissance si peu différente d'une révolte, alarma vivement le sénat ; il s'assemble aussitôt : divers avis sont ouverts ; les sénateurs les plus modérés opinent en faveur du soulagement du peuple. D'autres, au contraire, soutiennent qu'on ne peut rien changer aux lois sans péril pour la république. Enfin, après de grands débats, le sénat accorda une surséance pour toute sorte de dettes jusqu'à la fin de la guerre.

Cette condescendance du sénat ne satisfit pas encore la plupart des plébéïens ; plusieurs déclarèrent qu'ils obtiendraient l'abolition absolue des dettes, ou qu'ils laisseraient aux riches et aux grands le soin de défendre une ville qu'ils étaient résolus de quitter. La fermeté qu'ils montrèrent leur attira des compagnons, et le nombre des mécontens grossissait tous les jours.

Cependant l'ennemi approchait ; et les mutins s'échauffant de plus en plus, le sénat ne vit d'autre moyen de leur en

imposer, que de créer un magistrat suprême également au-dessus du sénat et de l'assemblée du peuple. Ce magistrat fut appelé *Dictateur,* et on lui déféra une autorité abosolue, mais seulement pour l'espace de six mois.

Le peuple ne prévit pas bien les conséquences de cette élection ; il consentit : et l'on convint que le premier consul aurait droit de nommer le dictateur. Clélius choisit T. Largius, son collègue. Il fut le premier qui parvint à cette suprême dignité, qu'on pouvait regarder comme une monarchie absolue, quoiqu'elle fut passagère. Le dictateur avait droit de vie et de mort sur tous les citoyens de quelque condition qu'ils fussent, et l'on ne pouvait appeler de ses jugemens.

Le dictateur était environné de tout l'appareil de la puissance la plus imposante ; il avait des licteurs armés de haches comme les rois ; il pouvait lever des troupes et les congédier suivant sa volonté ; et après l'expiration de son autorité, il n'était tenu de rendre compte à personne de ce qu'il avait fait pendant son administration.

Cette entière autorité devait être d'un grand poids dans les mains d'un homme

ferme ; aussi T. Largius en sut-il tirer un très-heureux parti. Il commença par nommer Spurius-Cassius-Viscellinus, pour général de la cavalerie. C'était l'homme le plus modéré du sénat ; mais il affecta beaucoup de hauteur aussitôt qu'il fut en dignité ; et, par la crainte qu'il inspira, il fit rentrer le peuple dans le devoir.

On vit que sous un magistrat si absolu il n'y avait d'autre parti à prendre que celui de la soumission ; et lorsque T. Largius, assis sur une haute chaire qu'il avait fait placer au milieu de la place publique, environné de ses licteurs armés de leurs haches, fit appeler tous les citoyens les uns après les autres, tous les plébéïens s'enrolèrent sans oser murmurer.

L'appareil formidable des préparatifs de guerre des Romains en imposa à leurs ennemis ; on entra en négociation. Les Sabins demandèrent la paix sans pouvoir l'obtenir ; mais il y eut une trève qui dura près d'un an.

Le sage dictateur sut, par une conduite ferme et modérée, contenir les esprits pendant tout le temps de son autorité. Il se fit craindre et respecter des ennemis comme de ses concitoyens ;

mais la fin de la dictature fit renaître les dissentions domestiques.

Les créanciers recommencèrent à poursuivre leurs débiteurs, et ceux-ci renouvelèrent leurs plaintes et leurs murmures. Pour prévenir les suites de ces troubles, le sénat fit tomber le consulat sur Appius-Claudius, dont la fermeté était connue. Dans la crainte qu'il ne la portât trop loin, on lui donna pour collègue Servilius, homme d'un caractère doux et humain, agréable aux pauvres, aimé de la multitude. Ces deux magistrats ne manquèrent pas de se trouver d'avis opposés : Servilius inclinait pour la suppression des dettes, ou voulait au moins, par un parti mitoyen, diminuer les intérêts accumulés; il fit ses efforts pour engager le sénat à faire un réglement qui soulagea le peuple. Appius s'y opposa vivement; ce sévère observateur des lois soutenait que ce serait une injustice de soulager les débiteurs aux dépens de la fortune de leurs créanciers : son avis était de punir sévèrement les plus mutins, et de contenir ainsi les autres dans le respect qu'ils devaient au sénat.

Le peuple fut instruit des discussions qui s'étaient élevées à son sujet entre

les deux consuls ; il donna autant de louanges à la conduite de Servilius, qu'il se répandit en imprécations contre Appius.

Les mutins s'attroupent de nouveau ; ils tiennent dans la nuit des assemblées secrètes ; tout est en mouvement ; mais rien n'éclatait encore, lorsque la calamité d'un particulier excita une sédition générale.

Un plébéien chargé de fers et indignement maltraité par son créancier, vint se jeter dans la place publique ; il vient y chercher un asile contre l'ennemi qui le poursuit.

Le peuple, déjà en mouvement, se montre très-touché de l'état où il voit ce malheureux tout sanglant des coups qu'il avait reçus : un cri général d'indignation s'élève contre l'inhumanité des patriciens. En un instant la ville entière s'émeut ; tous les plébéiens accourent dans la place ; la sédition prend un caractère sérieux ; on ne reconnaît plus l'autorité des consuls qui s'étaient présentés pour réprimer ce désordre. Appius, odieux à la multitude, fut insulté, et peut-être eût-il été tué s'il ne se fût sauvé promptement. Servilius se vit réduit à quitter sa robe consulaire ; et se

jetant dans la foule, caressant et embrassant même les plus mutins, il parvint à les engager à calmer les esprits. Il promit d'assembler le sénat, de plaider les intérêts du peuple ; et pour gage de sa promesse, il fit publier par un héraut la défense expresse d'arrêter pour dettes aucun citoyen jusqu'à ce que le sénat eût promulgué un nouveau réglement.

Sur la parole de Servilius le peuple se sépara ; le sénat s'assemble aussitôt. Servilius expose la situation des esprits et la nécessité de relâcher quelque chose de la sévérité des lois. Appius, toujours invariable, s'y oppose fortement. La diversité d'avis fait naître de l'aigreur entre les consuls; le sénat se partage entr'eux. La séance devient orageuse ; de grands débats s'élèvent dans l'assemblée. Au milieu du tumulte arrivent des cavaliers qui annoncent qu'une armée de Volsques marche droit vers Rome.

Les sénateurs et leurs cliens prennent les armes; mais les plébéïens, chargés de dettes, refusent opiniâtrement de s'enrôler.

Le sénat engage alors Appius à se charger de la défense de la ville, espérant que le peuple suivra plus volon-

tiers son collègue en campagne. Servilius, pour obliger les mutins à prendre les armes, fait publier une nouvelle défense de retenir en prison aucun des citoyens qui voudraient le suivre, ni d'arrêter ses enfans ou de saisir son bien; par le même édit, il s'engage de faire donner au peuple, à son retour, toute satisfaction au sujet des dettes.

Cette déclaration n'est pas plutôt publiée, que le peuple court en foule s'enrôler sous les drapeaux de Servilius. Il vainquit les Volsques, battit et dispersa leur armée; et, pour récompenser ses soldats, il leur abandonna le pillage du camp ennemi sans rien réserver pour le trésor public. Cette action le fit regarder comme trop populaire, et Appius n'eut pas de peine à faire refuser le triomphe à Servilius, quoiqu'il eût remporté une victoire éclatante.

Le peuple le reçut avec de grands applaudissemens : il attendait l'effet de ses promesses; mais le sénat ne voulut pas les remplir; et au contraire, il autorisa de nouveau les créanciers à traîner leurs débiteurs en prison.

Ceux-ci en appelaient à Servilius et réclamaient l'exécution de la parole qu'il avait donnée; mais n'osant se dé-

clarer ouvertement contre le corps entier des patriciens, ce protecteur du peuple lâcha le pied; il voulut ménager les deux partis, et ne fit que les offenser tous deux.

Se voyant trompé, abandonné, le peuple s'assemble tumultueusement, confère, et prend la résolution d'opposer la force à la tyrannie. La menace d'une nouvelle irruption des Volsques, des Sabins et des Eques, redouble le courage du peuple, qui refuse déterminément de marcher à l'ennemi.

A. Virginius et T. Vétusius, consuls nommés pour remplacer Appius et Servilius, firent arrêter un plébéïen qui refusait de s'enrôler; mais le peuple l'arracha aussitôt des mains des licteurs. Une désobéissance si déclarée ayant les caractères de la révolte, porta le sénat à s'assembler extraordinairement. Le résultat des débats fut de nommer un dictateur, et on choisit Manius-Valérius, homme âgé de plus de soixante-dix ans.

Mon Aline va penser que ce vieillard devait manquer de fermeté; mais son âge ne le rendait que plus imposant. Il prit d'ailleurs un excellent moyen de vaincre la résistance des mutins: ce fut de leur promettre ce qu'ils demandaient,

et de commencer par déclarer libres leurs personnes et leurs biens, en les invitant à venir conquérir de nouvelles terres sur les ennemis.

On prit les armes sur sa parole ; on leva dix légions complètes. Les Romains marchèrent aux ennemis sur plusieurs points : le dictateur battit les Sabins ; le consul Vétusius remporta une victoire signalée sur les Volsques, et le consul Virginius défit les Eques.

De telles victoires méritaient bien la récompense promise aux pauvres plébéïens ; mais le sénat, qui craignait que les soldats ne l'exigeassent à leur retour, fit prier le dictateur et les deux consuls de les retenir sous leurs enseignes, en prétextant que la guerre n'était point terminée. Les consuls obéirent ; mais le dictateur licencia son armée, et déclara ses soldats absous du serment qu'ils avaient prêté en s'enrôlant ; il tira de cet ordre quatre cents des plus distingués par leur valeur, qu'il créa chevaliers. Il se rendit ensuite au sénat, et demanda qu'on eût à dégager sa parole et à abolir toutes les dettes. Sa proposition fut rejetée à grands cris, et on lui fit sentir que s'il n'eût pas été au-dessus des lois par sa dignité, le sénat lui

aurait fait rendre compte du congé qu'il avait donné à ses soldats.

Ce vénérable vieillard voyant qu'on refusait de remplir sa promesse, aima mieux abdiquer sa dignité que de manquer à sa parole. Il annonça son intention au sénat, et convoqua sur-le-champ une assemblée du peuple. Manius-Valérius y parut avec toutes les marques de sa dignité; et après avoir remercié le peuple de la promptitude avec laquelle, sur ses ordres, il avait pris les armes, il lui dit que le sénat refusait l'abolition des dettes; et que ne pouvant le forcer à rendre un senatus-consulte, il abdiquait la dignité de dictateur; et marquant ses regrets de ne pouvoir tenir la parole qu'il avait donnée, il dit : « Que « si quelqu'un se plaignait de l'inexécu- « tion de son engagement, il lui aban- « donnait volontiers le peu de bien qui « lui restait ».

Le peuple tourna toute son indignation contre le sénat qui l'avait tant de fois trompé. Les soldats, instruits de cette circonstance, ne furent pas moins mécontens que le peuple de Rome; et ils prirent la résolution d'abandonner leur patrie. Ils lèvent aussitôt leurs enseignes, changent leurs officiers; et sous

la conduite de Sicinius-Bellutus, ils se retirent du camp des consuls, et choisissent le leur sur une montagne appelée depuis le *mont Sacré*, située au delà du Téveron, à trois milles de Rome.

Le peuple de la ville vint en foule se joindre à ces rebelles. Cette désertion imprévue embarrassa beaucoup le sénat. Il députa aux mécontens pour leur offrir une amnistie et les exhorter à revenir dans la ville ; mais cette première démarche n'eut aucun succès; les députés furent renvoyés avec mépris.

Leur retour augmenta l'inquiétude du sénat : ils rapportèrent que les rebelles paraissaient calmes, que l'ordre et la discipline régnaient dans leur camp ; ils n'en sortaient que pour aller chercher ce qui leur était nécessaire pour subsister. Mais leur modération même les rendait plus redoutables ; elle annonçait une entreprise bien concertée, et faisait connaître que leurs forces étaient prêtes à fondre sur la ville.

Le trouble, la consternation étaient dans Rome. Les deux consuls, dont la magistrature expirait, indiquèrent l'assemblée pour l'élection de leurs successeurs, et le sénat fit tomber les suffrages sur Posthumius-Cominius, et

Spurius-Cassius-Viscellinus, qu'on força d'accepter le consulat, que dans les circonstances personne ne briguait.

Les premiers soins des nouveaux consuls furent de convoquer le sénat pour délibérer sur les moyens les plus prompts de rétablir la paix et l'union entre les différens ordres de l'Etat.

Ménénius-Agrippa ouvrit le premier avis : ce fut celui d'envoyer de nouveaux députés aux mécontens, avec un plein pouvoir de finir une affaire aussi fâcheuse. Plusieurs sénateurs combattirent l'opinion de Ménénius ; mais enfin, après bien des débats, on nomma dix commissaires pour traiter avec les rebelles. Largius, Ménénius, Agrippa et M. Valérius étaient à la tête de cette députation ; ils s'acheminèrent, avec leurs collègues, vers le camp, et M. Valérius adressa le premier la parole aux mécontens.

Lucius-Junius, qui avait pris le surnom de Brutus, lui répondit avec beaucoup de fierté, et refusa, au nom du peuple, les conditions qu'on lui offrait. Largius prit ensuite la parole et ne persuada pas davantage. Ménénius parlant à son tour, dit aux rebelles : « Que par « l'autorité souveraine dont ils étaient

« revêtus, ils arrêtaient de casser toutes « les obligations et de déclarer les pau- « vres citoyens quittes de toutes dettes ; « qu'à l'égard de celles qui seraient « contractées dans la suite, il y serait « pourvu par un nouveau réglement ; « qu'on en ferait ensuite un senatus- « consulte qui aurait force de loi ». Il ajouta, pour mieux convaincre tous les esprits : « Que tout ce qu'ils étaient de « commissaires dans l'assemblée of- « fraient au peuple leur vie pour garan- « tie, et qu'ils se dévouaient aux dieux « infernaux s'ils manquaient à leur pa- « role ».

Cet habile magistrat ayant calmé les esprits par cette promesse authentique, chercha à diminuer la jalousie qui existait entre les pauvres et les riches. Il eut recours à l'apologue des membres et de l'estomac ; il en fit l'application au peuple et au sénat, et fit sentir au premier que comme la révolte des membres contre l'estomac, en lui refusant la nourriture, tournait au détriment du corps entier, de même leurs dissentions, leurs révoltes domestiques entraîneraient la ruine et l'anéantissement de la république.

L'éloquence de Ménénius et la juste

application de son apologue, achevèrent d'appaiser les mécontens et ramenèrent tous les cœurs vers la commune patrie. Les plébéïens s'écrièrent qu'ils étaient contens; et s'adressant à Ménénius, ils lui dirent qu'ils étaient prêts à le suivre et à rentrer dans Rome. Mais Junius, ce faux Brutus qui venait de parler si vivement contre le sénat, arrêta le peuple en lui disant : « Qu'à la vérité il « était satisfait pour le présent, par l'a- « bolition des dettes, mais qu'on pouvait « craindre que le sénat ne se vengeât « un jour de la justice qu'il était forcé « de leur rendre; à moins, dit-il, qu'on « ne nous accorde des officiers qui ne « puissent être tirés que de l'ordre des « plébéïens, et qui soient autorisés à « empêcher les injustices qu'on pour- « rait faire au peuple, qui soient enfin « les défenseurs de ses intérêts publics « et particuliers ».

Le peuple applaudit le discours et la proposition de Brutus. Les députés furent très-surpris de cette demande; ils conférèrent un moment ensemble, et ensuite Ménénius dit aux plébéïens qu'ils demandaient une chose extraordinaire, qui passait leurs pouvoirs; que cependant M. Valérius et quelques-uns des

commissaires en allaient faire leur rapport au sénat.

Ces commissaires se rendirent à Rome en diligence, exposèrent les nouvelles prétentions du peuple, et M. Valérius se rendant son protecteur, fit agréer sa demande, qui passa presque d'un commun accord. Le sénat consentit à la création de nouveaux magistrats qui furent appelés *tribuns du peuple* (1).

On fit aussitôt un senatus-consulte pour l'abolition des dettes ; les envoyés le portèrent tout de suite au camp, et le peuple nomma sur-le-champ ses tribuns. Junius-Brutus et Sicinius Bellutus qui furent nommés à cette dignité, s'associèrent P. Licinius et Sp. Icilius-Ruga. Le peuple sacrifia ensuite aux dieux sur la montagne même, et il rentra dans Rome à la suite des tribuns et des députés du sénat.

L'harmonie était rétablie, et le sénat croyait d'abord n'avoir rien à redouter des tribuns, qui n'avaient d'autre pouvoir que celui de s'intéresser à la défense des plébéïens. Habillés comme de simples particuliers, escortés d'un seul domestique appelé *viateur*, les tribuns

(1) 493 ans avant Jésus-Christ.

demeuraient assis à la porte du sénat; ils n'y étaient admis que lorsque les consuls les faisaient appeler pour donner leur avis sur quelque affaire qui concernait les intérêts du peuple. Toute leur fonction se réduisait au droit de s'opposer aux ordonnances du sénat par ce mot *veto*, qui veut dire *j'empêche*, qu'ils mettaient au bas des décrets qu'ils croyaient contraires aux intérêts du peuple. Leur pouvoir était renfermé presque dans l'enceinte de Rome; il leur était défendu de s'absenter de la ville. Mais leur autorité ne resta pas longtemps dans ces bornes; elle s'accrut de jour en jour, et devint redoutable comme celle des éphores à Sparte.

Une des premières démarches des tribuns du peuple fut de demander au sénat la permission de choisir deux plébéïens qui, sous le titre d'*édiles*, les pussent secourir dans la multitude d'affaires dont ils se disaient accablés.

Cette demande fut accordée, et ce fut l'origine de ces édiles plébéïens qui eurent par la suite l'inspection des édifices publics et d'une partie de police qui était précédemment du ressort des consuls.

Une famine qui survint l'année sui-

vante, servit de prétexte aux tribuns pour se déchaîner contre les grands, qu'ils prétendaient avoir amené la disette publique en remplissant de grains leurs greniers pour se dédommager, par le prix excessif qu'ils mettaient à leurs denrées, de l'abolition des dettes.

Les tribuns qui répandaient malignement ces discours, n'ignoraient point cependant que c'était le peuple même qui avait causé la disette par sa désertion et sa retraite sur le mont Sacré dans la saison des semailles. Le trouble, le désordre général avaient fait laisser sans culture une grande partie des terres.

Le sénat n'opposait aux invectives des tribuns que des soins constans et généreux; il faisait acheter du blé de tous côtés; on en fut chercher même en Sicile.

Cependant, comme les tribuns continuaient de répandre des bruits faux et désavantageux sur la conduite du sénat, les consuls convoquèrent une assemblée du peuple pour le détromper et lui faire reconnaître, par les soins qu'on avait pris de sa subsistance, l'injustice et la malignité de ses tribuns. Ceux-ci disputèrent la parole aux consuls; les uns et les autres parlaient en même temps, et au-

cun n'était entendu. En vain on représentait aux tribuns que leurs fonctions se bornaient au seul droit d'opposition : ceux ci renvoyaient les consuls à l'assemblée du sénat, comme au seul lieu où ils pouvaient présider, et ils soutenaient que c'était à eux qu'il appartenait de prendre la parole dans les assemblées du peuple.

Ces prétentions réciproques augmentèrent le tumulte : la dispute s'échauffait, et l'on était prêt d'en venir aux mains, lorsque Brutus qui, cette année, n'était qu'édile (il avait passé à cette place en sortant du tribunat,) crut, à la faveur de ce désordre, pouvoir étendre les droits et l'autorité des tribuns. S'adressant aux consuls, il leur promit d'appaiser la sédition s'ils voulaient bien lui permettre de parler en public.

Les consuls trouvant, dans cette permission demandée par un plébéïen, une nouvelle preuve de leur droit de présider l'assemblée du peuple romain, consentirent à le laisser parler, espérant qu'il allait porter les tribuns à se désister de leurs prétentions. Mais Brutus ayant des vues bien différentes, au lieu d'adresser la parole aux tribuns, se tourna vers les consuls et demanda à T. Géga-

nius, le premier d'entr'eux, pourquoi il interrompait les tribuns dont la personne était sacrée et revêtue d'une magistrature publique ? « Nous les interrompons avec justice, répartit Géganius, parce qu'ayant convoqué nous-mêmes l'assemblée suivant le privilége de notre dignité, la parole nous appartient ». Le consul ajouta avec trop de précipitation : « Que si les tribuns eussent convoqué l'assemblée, ils les auraient laissés parler ».

Brutus n'eut pas plutôt entendu ces dernières paroles, dites sans réflexion, qu'en tirant avantage, il s'écria : « Vous avez vaincu, plébéïens ! tribuns, cédez la place aux consuls ; qu'ils haranguent aujourd'hui tant qu'il leur plaira, demain je vous ferai voir quelle est la puissance de vos charges ».

La nuit qui survint pendant ces disputes, obligea de congédier l'assemblée. Le peuple se sépara dans l'impatience de voir le lendemain l'effet des promesses de Brutus, et les patriciens se retirèrent de leur côté, en méprisant les discours de ce plébéïen.

Mais il fit voir qu'il était plus habile qu'on ne le croyait. Brutus passa une partie de la nuit à conférer avec Icilius

et les autres tribuns ; il leur fit part de ses desseins, qu'ils approuvèrent. En conséquence, les tribuns firent inviter les principaux plébéïens à se rendre dans la place à la pointe du jour avec le plus de monde qu'ils pourraient rassembler. Ils s'y rendirent eux-mêmes avant le jour, et la place fut bientôt remplie d'une foule innombrable. Icilius fit un discours fort adroit pour engager le peuple à autoriser ses magistrats à convoquer des assemblées pour y traiter de ses droits, et ils demandèrent qu'il fût défendu de les troubler dans l'exercice de leur charge.

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissemens. Le peuple s'écria qu'Icilius n'avait qu'à proposer la loi lui-même. Il l'avait dressée pendant la nuit et la tenait toute prête; elle était ainsi conçue :

« Que personne ne soit assez hardi « pour interrompre un tribun qui parle « dans l'assemblée du peuple romain. Si « quelqu'un viole cette loi, qu'il donne « caution sur-le-champ de payer l'a- « mende à laquelle il sera condamné ; « s'il s'y refuse, qu'il soit mis à mort et « ses biens confisqués ».

Le peuple autorisa cette loi par ses

suffrages. Les consuls ayant voulu la rejeter comme une loi surprise par artifice, les tribuns déclarèrent qu'ils n'auraient pas plus d'égards pour les senatus-consultes, que le sénat n'en aurait pour ce plébécite. Ce fut le sujet de beaucoup de disputes ; mais le sénat finit par céder à l'opiniâtreté des plébéïens : la loi fut reçue par un consentement général des deux ordres.

Cette loi, ma chère Aline, fut d'une grande conséquence : les tribuns en tirèrent de très-grands avantages, et vous verrez par la suite à quel point ils portèrent leurs vues ambitieuses. Mais arrêtons-nous à ce triomphe de l'adresse de Brutus, qui donna quelque temps de tranquillité.

LETTRE XXXIX.

Suite de l'histoire de la république romaine, depuis l'établissement de la loi proposée par Icilius, jusqu'à la mort de Génutius.

Je vous ai dit en terminant ma dernière, que l'adhésion du sénat à la loi proposée par Icilius, ramena le calme et la tranquillité dans la ville ; mais ce ne fut pas pour très-long-temps, l'abondance produisit ce que la famine n'avait pu faire. Une flotte chargée de grains qui arriva sur les côtes de Rome, fournit aux tribuns une nouvelle occasion d'étendre encore leur pouvoir et de rallumer la sédition.

Que le peuple romain était ingrat, direz-vous ? Quoi ! c'est alors qu'on s'occupait de pourvoir à ses besoins, qu'on lui ramenait l'abondance, qu'il songe à se soulever contre ses bienfaiteurs ? Oui, mon amie, oui, tout sert de base aux moteurs de la populace ; les fauteurs de troubles savent en exciter, lors même qu'ils n'en ont point de sujet.

Voici ce qui causa ceux de Rome. P. Valérius et L. Géganius, que le sénat avait envoyés en Sicile, en revinrent avec un grand nombre de vaisseaux chargés de blé. Gélon, tyran de la Sicile, en avait donné une partie, et les envoyés du sénat avaient acheté le surplus des deniers publics. Il fut question de décider le prix qu'on mettrait à ces grains ; les tribuns furent appelés dans le sénat pour dire leur avis. Plusieurs sénateurs opinèrent à ce qu'on distribuât gratuitement aux plus pauvres le blé qui venait de la libéralité de Gélon, et qu'on vendit à vil prix ce qui avait été acheté des deniers publics. Mais quand ce fut à Coriolan à dire son avis, il soutint que cette condescendance du sénat pour les besoins du peuple, ne servirait qu'à nourrir son insolence ; et que le temps était venu de venger la majesté du sénat, violée par des séditieux, dont les chefs avaient extorqué des dignités, comme la récompense de leur rebellion.

Ce sénateur, qui parlait si hardiment en présence des tribuns, était issu d'une des plus illustres familles patriciennes de Rome. Son véritable nom était C. Marcius ; il avait reçu celui de Coriolan, pour avoir singulièrement contribué à

la prise de Corioles, l'une des principales villes des Volsques. Le consul Posthumius l'assiégeait, et avait éprouvé quelques échecs autour de ses murailles, lorsque le jeune C. Marcius, alors simple soldat, rassembla ses camarades, tomba sur les ennemis, les poursuivit jusque dans la ville, et parvint à s'en rendre maître. Après avoir emporté Corioles l'épée à la main, il ne voulut accepter d'autre récompense que le surnom de son vainqueur, celui de Coriolan, qu'il rendit si célèbre.

Il unissait à beaucoup de valeur une grande capacité pour commander une armée; mais il était dur et impérieux dans le commandement. Il avait brigué le consulat l'année d'avant. La plupart des sénateurs, convaincus de son mérite et de ses talens militaires, s'étaient plu à le porter à cette dignité, et sollicitèrent pour lui la faveur du peuple. Mais les tribuns, qui voyaient en Coriolan le chef de la faction patricienne, redoutant son courage et sa grande fermeté, firent envisager aux plébéïens les sollicitations du sénat comme une conspiration contre leur ordre : ils les crurent, et refusèrent leurs suffrages à ce protégé du sénat. Ce refus fut très-sensible à Corio-

lan ; il laissa dans son esprit un germe de ressentiment qu'il fit trop éclater dans cette occasion. « Si le peuple, di-« sait-il, prétend avoir part à nos libé-« ralités, qu'il rende au sénat ses anciens « droits, et qu'il efface jusqu'aux traces « de ses dernières séditions. Ne souffrons « pas plus long-temps le règne d'un Si-« cinius et d'un Brutus ; rendons à nos « consuls cette autorité légitime qu'ils « doivent avoir sur tout ce qui porte le « nom romain : si Sicinius en est mécon-« tent, qu'il se retire une seconde fois « avec les rebelles qui soutiennent sa « tyrannie. Il ne nous faut que des ci-« toyens paisibles ; et il vaudrait encore « mieux s'en passer, que de partager « avec une vile populace le gouverne-« ment et les dignités de l'état ».

Les vieux sénateurs trouvaient plus de hauteur que de prudence dans un discours si véhément. Les jeunes sénateurs, au contraire, admirèrent cette hardiesse et lui donnèrent de grandes louanges. Ils s'écrièrent que Coriolan était le seul qui eût le courage d'un véritable romain : chacun se reprochait le consentement qu'il avait donné à l'érection du tribunat ; on parlait tout haut de l'abolir, et le plus grand nombre opinait pour ré-

tablir le gouvernement de la république sur ses anciens fondemens.

Les tribuns, que les consuls avaient fait entrer dans le sénat, voyant cette conjuration contre leur ordre, sortirent pleins de fureur, en invoquant les dieux vengeurs du parjure. Ils assemblent le peuple tumultueusement; du haut de leur tribune, ils lui crient que les patriciens veulent les faire périr avec leurs femmes et leurs enfans; qu'ils veulent faire souffrir aux plébéïens toutes les horreurs de la famine, à moins qu'ils ne remettent leurs tribuns enchaînés en la puissance de Coriolan.

Le peuple prend feu aussitôt; il pousse des cris d'indignation; il tonne, il menace. Il n'est plus question de se retirer sur le mont sacré : le peuple prétend disputer l'empire de Rome au milieu de Rome même. On ne parle pas moins que d'aller arracher Coriolan du sénat, pour l'immoler à la haine publique; mais les tribuns s'y opposent, et sous prétexte d'observer les formes judiciaires, ils l'envoient sommer de venir rendre compte de sa conduite devant l'assemblée du peuple.

Coriolan ayant renvoyé l'appariteur avec mépris, les tribuns s'entourant de

plébéïens déterminés, furent l'attendre à la sortie du sénat, où ils se proposaient de l'arrêter. Ils le rencontrèrent accompagné à son ordinaire, d'une foule de ses cliens et d'un grand nombre de jeunes sénateurs. Les tribuns ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils ordonnèrent à Brutus et à Icilius de le saisir et de le conduire en prison. Coriolan et ses amis se mettent en défense, et repoussent les édiles à coups de poing : les tribuns irrités de cette résistance, appellent le peuple à leur secours ; les patriciens de leur côté accourent défendre Coriolan. Le tumulte s'augmente ; on en vient aux injures, aux reproches mutuels. Pendant les disputes, les consuls arrivent, ils écartent la foule, et autant par prières que par autorité, ils obligent le peuple à se retirer.

Les tribuns n'en demeurèrent pas là ; ils convoquèrent l'assemblée pour le lendemain. Les consuls et le sénat s'y rendirent pour prévenir les mauvais desseins de ces magistrats séditieux ; mais leur présence n'empêcha pas les tribuns de se déchaîner contre tout l'ordre des patriciens. Ils rapportèrent ensuite le discours de Coriolan, au sujet de la distribution des grains. On lui fit un nou-

veau crime de ce grand nombre d'amis que sa vertu attachait à sa suite. Après s'être épuisés en invectives pour le rendre odieux à la multitude, ils ajoutèrent que s'il y avait quelque patricien qui veuille prendre sa défense, il pouvait monter à la tribune.

Minucius, premier consul, se présenta, et après s'être plaint avec beaucoup de modération de ceux qui cherchaient à exciter de nouveaux troubles dans la république, il remontra au peuple qu'elle était son injustice, d'accuser le sénat d'avoir procuré la famine; il en développa les véritables causes; il assura que les bruits qu'on faisait courir sur l'abolition du tribunat, étaient aussi faux qu'injurieux. Il déclara que le sénat confirmait, au contraire, la dignité tributienne, et qu'à l'égard de la distribution des grains, il laissait le peuple maître d'y mettre lui-même le prix qu'il jugerait à propos.

Après avoir adouci les esprits par ce préambule, le consul blâma le peuple de sa facilité à se laisser entraîner par les mutins; il dit qu'il était surprenant qu'on veuille faire un crime au sénat des différens avis qui s'ouvraient dans son sein : et qu'en supposant qu'il soit échap-

pé à Coriolan quelque chose de trop dur, on devait lui pardonner en faveur des services qu'il avait rendus à la patrie.

Ce discours fit impression sur la multitude, et tourna les esprits du côté de la paix et de l'union. Sicinius en fut consterné ; mais dissimulant ses mauvais desseins, il loua Minucius et les autres sénateurs, d'avoir bien voulu rendre compte au peuple de la conduite du sénat et de ses intentions, de n'avoir point dédaigné d'interposer leurs prières en faveur de Coriolan. Se tournant vers ce sénateur, il lui demanda pourquoi il n'avait pas recours à la clémence du peuple romain ? Croyez-vous, dit-il, indigne de votre courage de demander pardon à ceux que vous avez voulu perdre ?

La fierté de Coriolan ne lui permit pas de souffrir cette apostrophe sans s'émouvoir ; c'était bien ce qu'avait espéré le tribun. Coriolan répondit fièrement que le peuple n'avait aucun droit de le juger ; que si quelqu'un était offensé de l'avis qu'il avait donné dans le sénat, il pouvait le citer devant les consuls et les sénateurs, qu'il reconnaissait pour ses juges naturels, et devant lesquels il se-

rait toujours prêt de rendre compte de sa conduite.

Le peuple, excité par ses tribuns, résolut de faire sentir tout son pouvoir à ce sénateur. On lui fit son procès sur-le-champ. Sicinius, après avoir conféré avec ses collègues, sans daigner même recueillir les suffrages de l'assemblée, prononça une sentence de mort; il ordonna qu'on le précipitât du haut de la roche Tarpéïenne.

Les édiles s'avancèrent pour saisir Coriolan ; mais le sénat et tous les patriciens l'entourèrent et le mirent au milieu d'eux; s'étant fait des armes de ce qu'ils trouvèrent sous leurs mains, ils parurent résolus d'opposer la force à la violence.

Le peuple demeurant en suspens, refusa de prêter secours aux édiles, et Sicinius voyant cette irrésolution qui déconcertait tous ses desseins, consulta Brutus, et par son conseil, ajourna Coriolan à comparaître dans vingt-sept jours. A l'égard de la distribution des grains, il dit que si le sénat n'en prenait soin, les tribuns s'en chargeraient, et il congédia l'assemblée.

Le sénat voulant se rendre le peuple favorable, fixa la vente des grains au

plus bas prix qu'ils eussent été, même avant la sédition; et les consuls entrèrent en conférence avec les tribuns, au sujet de l'affaire de Coriolan. Dans la vue d'adoucir et de réduire ces magistrats populaires à se conformer aux anciennes règles du gouvernement, Minucius les engagea à proposer au sénat leurs griefs contre Coriolan, leur disant que d'après la nature du crime et la solidité des preuves, il serait renvoyé par un sénatus-consulte au jugement du peuple.

Sicinius rejetait d'abord cette proposition; mais ses collègues le portèrent à y adhérer, étant bien résolus, si le sénatus-consulte ne leur était pas favorable, d'avoir recours à la loi Valéria.

Que vous dirai-je, ma chère Aline? dans l'assemblée du sénat qui eut lieu dès le lendemain, Coriolan fut accusé d'avoir voulu faire mourir le peuple de faim, d'avoir demandé l'abolition du tribunat. Décius, qui portait la parole, l'accusa aussi de tyrannie et de rebellion. Lorsqu'il eut cessé de parler, les consuls invitèrent les sénateurs à dire leur avis. Il paraît qu'il n'y eut qu'Appius-Claudius qui osa opiner avec force en faveur de l'accusé. Il rappela qu'il

avait prédit au sénat l'abus que les tribuns faisaient de leur autorité ; qu'en vain il avait voulu s'opposer à leur création. Au surplus, dit-il, ce n'est pas le moment de révoquer les grâces que vous avez faites au peuple ; je vous conseille seulement de songer que dans cette occasion, vos intérêts sont inséparables de ceux de Coriolan. Ne souffrez donc pas qu'on lui fasse un crime d'avoir dit son avis avec une liberté digne d'un romain.

M. Valérius prit ensuite la parole, il fut d'avis qu'on renvoyât l'affaire de Coriolan au jugement du peuple. Il soutint que le sénat, en relâchant quelque chose de son autorité, en assurerait la durée ; que rien n'était plus propre à désarmer le ressentiment du peuple contre l'accusé, que de l'abandonner à son jugement ; que charmée de cette déférence, la multitude s'abstiendrait de prononcer contre un homme si cher au sénat. En achevant ces mots, Valérius se tourna vers Coriolan, et le conjura, dans les termes les plus touchans, de donner la paix à la république, en consentant à comparaître devant l'assemblée du peuple. Il lui fit le tableau de tous les maux que sa résistance pourrait entraîner, et

l'idée de ces malheurs lui arracha des larmes.

Ces larmes d'un consulaire vénérable, touchèrent la plupart des sénateurs, et disposèrent les esprits à la paix. Valérius en profita pour élever la voix de nouveau, en insistant pour le renvoi de cette affaire à l'assemblée du peuple. Plusieurs sénateurs, entraînés par lui, dirent que c'était le seul moyen d'empêcher une sédition. Ainsi on résolut, à la pluralité des voix, de céder encore une fois. On dressa aussitôt le sénatus-consulte; mais avant qu'il fût signé, Coriolan demanda la liberté de parler. Il l'obtint; et s'adressant aux sénateurs, il leur dit : « Vous savez, pères conscrits, « qu'elle a été jusqu'ici ma conduite; « vous savez que cette haine opiniâtre « du peuple, ne vient que de l'attache- « ment que j'ai toujours fait paraître « pour les intérêts de cette compagnie. « Je ne parle point de la récompense « que j'en reçois aujourd'hui! mais que « je sache au moins quel est mon crime, « et à quelle condition on me livre à la « fureur de mes ennemis » ?

Les tribuns, après avoir conféré ensemble sur cette demande de l'accusé, déclarèrent qu'ils renfermeraient toute

leur accusation dans le seul crime de tyrannie.

« Si cela est, repartit Coriolan, qui « ne s'en sentait point coupable, je m'a- « bandonne librement au jugement du « peuple, et je n'empêche point que le « sénatus-consulte soit signé ».

Il le fut donc du consentement de toutes les parties; il fut statué dans cet arrêt que l'accusé aurait vingt-sept jours pour préparer ses défenses. On le remit entre les mains des tribuns, et l'on fit un second sénatus-consulte, qui déchargeait Coriolan de toute accusation contre les discours qu'il avait tenus dans le sénat.

Au jour prescrit, solennellement indiqué par les tribuns, une foule immense remplit la place dès le matin, et avant l'arrivée des sénateurs, les tribuns séparèrent le peuple par tribus, et décidèrent qu'on recueillerait les voix ainsi, au lieu que depuis le règne de Servius-Tullius, on les avait toujours recueillies par centuries. Les consuls voulurent s'opposer à cette innovation; ce fut le sujet de quelques débats; mais après une longue dispute, le sénat céda à son ordinaire.

Sa faiblesse fit la condamnation de

Coriolan. En vain Minucius monta dans la tribune aux harangues, et rappela les bienfaits dont il avait comblé le peuple en différentes occasions, demanda pour toute reconnaissance la grâce de Coriolan, et exhorta les plébéïens à faire attention aux services importans que ce généreux citoyen avait rendus à la république. Sicinius répondit à ce premier consul, que dans les républiques les lois seules régnaient, et que les sollicitations étaient inutiles. Il établit ensuite l'acte d'accusation. En vain Coriolan opposa aux soupçons qu'on voulait répandre sur sa conduite, le simple récit de ses services; il rapporta toutes les actions où il s'était trouvé, les blessures qu'il avait reçues, les récompenses dont il avait été honoré, les grades par lesquels il avait passé. Il montra combien de fois il s'était exposé pour sa patrie et pour sauver la vie d'un grand nombre de citoyens. Il les appela chacun par leur nom; il les cita comme témoins de ce qu'il avançait: ces hommes se levèrent et rendirent un témoignage public des obligations qu'ils lui avaient. Ils tendaient leurs mains vers l'assemblée, et tâchaient de fléchir la multitude en faveur de Coriolan. Celui-ci déchirant sa

robe, montra son estomac couvert de cicatrices : « C'est pour sauver ces gens « de bien, dit-il, que j'ai mille fois ex- « posé ma vie. Que les tribuns allient, « s'ils le peuvent, de semblables actions « avec les desseins perfides qu'ils me « prêtent ».

Ce discours, soutenu d'un air noble et de l'assurance que donne la confiance et la vérité, fit vainement rougir le peuple de son animosité ; on entendit même quelques plébéïens s'écrier qu'il fallait renvoyer absous un si bon citoyen. Le tribun Décius fit bientôt changer cette bonne disposition ; sa cabale et celle de ses confrères l'emportèrent, et Coriolan fut condamné à un exil perpétuel.

La plupart des nobles et des patriciens se crurent exilés avec ce grand homme ; la consternation fut générale, lorsqu'on entendit son arrêt. Le seul Coriolan sortit de l'assemblée avec la même tranquillité que s'il eût été absous : il ne montra pas moins de fermeté en quittant Rome.

Le peuple, toujours excité par ses tribuns, fit éclater en cette occasion une joie insultante pour l'exilé et pour tout son ordre.

Le sénat sentit sa faiblesse, et ne

tarda pas à se repentir d'avoir eu trop de condescendance. L'autorité souveraine passa entre les mains des tribuns, qui, sous prétexte de défendre les particuliers, se rendirent bientôt les arbitres du gouvernement. Pour mieux y parvenir et affaiblir le pouvoir des consuls, ils tâchèrent de ne faire tomber cette dignité qu'à des patriciens peu estimés; et pour préparer la multitude à donner ses suffrages selon leurs vues, ils insinuaient dans toutes les assemblées que les plus grands capitaines n'étaient pas les plus propres au gouvernement d'une république.

En conséquence, dans les commices qui se tinrent sous le consulat de A. Sulpitius et de Sep. Largius, pour l'élection de leurs successeurs, le peuple refusa ses suffrages aux plus grands hommes. Caïus-Julius et P. Pinarius-Rufus furent proclamés consuls, par la seule raison qu'ils étaient sans considération dans le sénat.

On vit bientôt les dangers d'un tel choix. Coriolan errant en sortant de Rome, et nourrissant, comme vous pouvez le penser, un désir de vengeance, se décida à se réfugier chez les ennemis du peuple romain. Il donna la préférence

aux Volsques, comme aux peuples les plus animés contre Rome, et en même temps les plus en état d'entreprendre la guerre qu'il résolut d'exciter.

Les Volsques étaient les peuples de l'ancien Latium ; ils s'étaient réunis pour former une république, consistante en plusieurs petites villes, unies par une ligue : elle se gouvernait par une assemblée des députés de chaque canton, ce qui lui donnait quelque ressemblance avec le gouvernement actuel des cantons suisses.

Cette nation voisine de Rome et jalouse de son agrandissement, s'y était toujours opposée avec beaucoup de courage ; mais ses efforts avaient eu peu de succès. Les Romains, toujours heureux en guerre, avaient souvent battu les Volsques ; ils leur avaient enlevé plusieurs bourgades et une partie de leur territoire. Coriolan lui seul avait plus d'une fois taillé en pièces leurs troupes, pris et pillé leurs villes : son nom était aussi odieux que formidable dans toute la république des Volsques.

De plus, cette petite république était alors gouvernée par Tullus-Attius, jaloux de la gloire de Coriolan, qui l'avait battu dans toute les occasions où ils s'é-

taient rencontrés. Mais le désir de la vengeance l'emporta dans le cœur de Coriolan, sur toutes les considérations qui eussent pu l'arrêter, et se fut chez son ennemi même qu'il vint chercher un asile.

Après s'être déguisé, Coriolan entra dans Antium à l'entrée de la nuit, fut droit à la maison de Tullus, se fit reconnaître à lui, et lui offrit ses services contre les Romains. Touché de sa noble confiance, Tullus l'accueillit comme un ami; ils conférèrent ensemble sur les moyens de renouveler la guerre. Pour mettre quelque apparence de justice du côté des Volsques, ils convinrent d'envoyer des ambassadeurs au sénat de Rome, pour demander la restitution des villes et des terres appartenant aux peuples confédérés; sur le refus la guerre devait être déclarée.

Le sénat ne délibéra pas sur ce message; on ne savait à Rome ce que c'était que de plier sous des menaces. Le premier consul répondit aux ambassadeurs, que la crainte ne ferait jamais rendre aux Romains ce qu'ils avaient conquis par leur valeur.

La guerre fut donc déclarée et ne tarda point à commencer. Tullus et Co-

riolan, qui partagaient le commandement de l'armée, avaient prévu la réponse du sénat, et tenaient leurs troupes prêtes à entrer en campagne. Tullus, avec un corps de réserve, se chargea de défendre aux ennemis l'entrée de son pays, pendant que Coriolan, à la tête de la principale armée, se jeta sur les terres des Romains, avant que les consuls inexpérimentés eussent pris leurs mesures pour lui résister. Il s'empara des différentes villes conquises sur les Volsques par les Romains, et vint camper aux fosses Cluiliennes à cinq milles de Rome.

Au bruit de ces heureux succès, la plupart des Volsques accourent dans l'armée de Coriolan, les soldats même de Tullus abandonnent leur général, et publient qu'ils n'en reconnaissent point d'autre que Coriolan.

La consternation régnait dans Rome; le peuple qui venait de bannir Coriolan avec tant de fureur, demanda son retour avec la même violence.

Les patriciens s'y opposèrent, et il sortit alors du sénat cette réponse si fière : « Que les Romains n'accorde-« raient jamais rien à un rebelle, tant « qu'il aurait les armes à la main ».

Coriolan instruit de cette réponse,

s'en irrita vivement, et levant son camp il marche droit à Rome et investit la place. Un dessein si hardi abat la fierté du sénat; la consternation des patriciens devient égale à celle du peuple; tous manquent de courage et de résolution; on se décida à demander la paix. On envoie des députés à Coriolan, et on choisit pour cette négociation cinq consulaires.

Il les reçoit avec les égards qui leur sont dus; mais, soutenant les intérêts des Volsques, Coriolan répond qu'on ne peut traiter de la paix qu'en leur rendant le pays qu'on leur avait enlevé. Il offre en particulier aux envoyés tous les services qui sont en son pouvoir; et à leur considération, il accorde une trêve de trente jours pour le seul territoire de Rome. Pendant ces trente jours il prit différentes villes des Latins; et après ces nouveaux succès, il reparut aux portes de Rome avec toute son armée.

On lui envoya de nouveaux députés qui le conjurèrent de ne rien exiger qui ne fut convenable à la dignité du nom Romain. Ils reçurent cette réponse : « Que les Romains n'avaient point « d'autre parti à prendre que la guerre

« ou la restitution ». On leur donna trois jours pour se décider.

Le retour de ces envoyés augmenta la consternation ; tout le monde court aux armes ; mais personne n'est en état de commander : dans cette confusion, ce trouble général des esprits, il n'y avait ni discipline ni commandement.

Le sénat s'assemble ; et après beaucoup de débats, se décide à envoyer une nouvelle députation à Coriolan pour le fléchir ; on emploie cette fois les ministres de la religion : ils ne purent obtenir une autre réponse que les autres députés.

Quant on les vit revenir à Rome sans avoir pu rien gagner, on s'abandonna aux larmes, aux gémissemens ; on crut la république à la veille de sa ruine. Une femme eut le courage de travailler à la sauver. Valérie, sœur de Valérius-Publicola, fut trouver Véturie, mère de Coriolan ; elle l'engagea à se rendre auprès de son fils, à aller avec elle et quelques autres dames romaines au camp de Coriolan lui demander la paix pour ses concitoyens. Véturie hésitait à faire cette démarche, mais les instances de Valérie l'y déterminèrent ; elle consen-

tit à aller trouver son fils avec Volumnie femme de cet illustre Romain.

Valérie en donna avis aux consuls, qui en firent la proposition au sénat, qui décida qu'il fallait employer cette dernière ressource.

Ainsi les dames romaines partirent avec de pleins pouvoirs; leur députation fut autorisée par le sénat, et elle fut composée des plus illustres d'entre les femmes des sénateurs.

Coriolan n'eut pas plutôt reconnu sa mère et sa femme au milieu des dames romaines, qu'il courut à leur rencontre et les embrassa avec beaucoup de tendresse. Mais après ce premier mouvement de sensibilité, lorsque Véturie voulut entrer en matière, Coriolan fit appeler les principaux officiers de son armée et ne voulut l'entendre qu'en leur présence.

Il répondit avec fermeté au discours touchant qu'elle lui adressa, et lui proposa de rester avec lui. Véturie s'y refusa et voulut persuader à son fils que, sans manquer à ce qu'il devait aux Volsques, il pouvait ménager une paix avantageuse entre les deux nations. Puis elle lui reprocha d'avoir porté le fer et le feu dans sa patrie; elle lui présenta des ima-

ges si fortes qu'elle l'attendrit et ébranla son courage; le voyant incertain et agité, elle se jeta à ses pieds pour lui demander le salut de sa patrie. Volumnie et toutes les femmes romaines en firent autant, et demandèrent grâce par leurs larmes.

Coriolan éperdu, s'écria : « Que faites-vous?... ah! ma mère, Rome est « sauvée!.... mais votre fils est perdu ».

En effet, vaincu par les sentimens de la nature, il convint de faire consentir les officiers de son armée à lever le blocus; il dit que s'il n'y pouvait réussir, il se démettrait du commandement, pour se retirer dans une ville neutre, en attendant que ses amis pussent négocier son retour à Rome. Il s'occupa comme il l'avait promis de négocier une paix honorable pour sa patrie; dès le lendemain il assembla le conseil de guerre, et présenta la prise de Rome comme trop difficile; il conclut qu'il fallait lever le siége; personne ne le contredit et l'armée se mit en marche.

Mais Tullus, jaloux du crédit de Coriolan, saisit cette occasion pour le perdre. Il publia que ce banni avait trahi les intérêts des Volsques. Le Romain demanda à rendre compte de sa con-

duite devant le conseil général de la nation; mais Tullus qui redoutait son éloquence, excita un tumulte à la faveur duquel ses partisans poignardèrent Coriolan.

C'est ainsi, ma chère Aline, que périt cet illustre Romain qui avait fait la gloire de sa patrie et qui la mit à deux doigts de sa perte. Vous voyez que la victoire lui fut fidèle dans ses diverses fortunes; mais que la trahison causa sa mort.

Peu de temps après Cassius-Viscellinus, consul pour la troisième fois, entreprit de parvenir à la royauté; et pour se concilier les suffrages du peuple, il proposa la loi agraire, c'est-à-dire, le partage des terres conquises, dont la plupart avaient été envahies par les patriciens et les sénateurs. Ceux-ci s'opposèrent avec constance à cette proposition, qui fut faiblement appuyée par les tribuns, qui craignaient le grand crédit qu'un pareil service donnerait à Cassius dans l'esprit du peuple. Un article de la loi qu'il proposait fut sur-tout combattu : il voulait qu'on partageât non-seulement aux Romains, mais encore aux alliés, les terres conquises, usurpées par les patriciens. L'article des

alliés déplut au peuple romain, qui voulait avoir tout le profit du partage ; mais comme il insistait beaucoup sur le reste, le sénat rendit un senatus-consulte pour la nomination de dix commissaires qui devaient être chargés de faire une recherche exacte des terres qui appartenaient au public. On ne cherchait qu'à gagner du temps pour faire tomber le projet de Cassius.

Quelques querelles qu'il eut avec Virginius, son collègue au consulat, achevèrent d'indisposer le sénat contre lui. Dès qu'il fut sorti de charge, aussitôt que Quintus-Fabius et Servius-Cornélius eurent été nommés consuls, on dénonça Cassius comme ayant voulu se rendre le tyran de sa patrie, et ayant introduit des forces étrangères dans la ville pour opprimer ses concitoyens.

Cassius se vit en même temps abandonné du peuple et poursuivi par le sénat ; il fut condamné, par le suffrage de tous ses concitoyens, à être précipité du haut de la roche Tarpéïenne. Ce qui fut exécuté par les mains du peuple.

La crainte de trouver un autre Cassius dans le consulat, porta le sénat à prendre des précautions pour ne remettre cette suprême dignité qu'à des

patriciens dont il était sûr. Le peuple s'aperçut bientôt de l'artifice; il vit qu'on ne portait au consulat que des patriciens qui n'étaient nullement disposés à nommer les décemvirs qui devaient procéder au partage des terres. Dès qu'il eut reconnu l'artifice du sénat, on vit la discorde se renouveler: elle se ranima avec plus de force que jamais lorsqu'il fut question de procéder à l'élection de nouveaux consuls. Les principaux du sénat destinaient cette dignité à Appius-Claudius, fils de celui dont je vous ai parlé, et qui avait hérité de la hauteur et de la fermeté de son père. Le peuple, excité par ses tribuns, s'opposa à cette nomination.

Quelques sénateurs irrités de cette audace, voulaient que le premier consul nommât un dictateur qui, par le pouvoir de sa dignité, punit sévèrement les auteurs de cette nouveauté. Le sénat, plus modéré, se contenta de créer un entre-roi. Cette magistrature passagère fut déférée à A. Sempronius-Atratinus, qui la remit à Sp. Largius. Ce dernier avait naturellement un esprit conciliateur; il ménagea si adroitement les deux partis, qu'il les obligea à relâcher mutuellement quelque chose de

leurs prétentions. On convint que l'élection se ferait à l'ordinaire, mais que l'un des consuls serait nommé par le peuple et l'autre par les patriciens. Les tribuns firent tomber cette dignité à C. Julius-Inlius, qu'on savait être partisan du peuple; les patriciens nommèrent pour son collègue Q. Fabius-Vibulanus, d'une maison illustrée par des consulats continuels.

Le peuple ayant un consul à sa dévotion, se flattait de faire nommer des commissaires pour le partage des terres; mais le consul du sénat prit une si grande supériorité sur celui du peuple, qu'il semblait qu'il n'y en avait qu'un cette année dans la république. Fabius obligea Julius de le suivre en campagne; il le fit marcher avec lui contre les Èques et les Véïens; expédition qui se termina par le pillage de quelques bourgades. Mais la paix ranima la discorde que la guerre avait suspendue.

On la vit éclater de nouveau au sujet de l'élection des consuls: on était convenu de se régler sur le même mode que dans la dernière élection; le peuple nomma encore son consul, et ce fut Sp. Furius. Le sénat choisit pour le sien Céso-Fabius, le même qui, pendant sa

questure, avait fait périr Cassius. Il était question de continuer la guerre : les nouveaux consuls voulurent faire prendre les armes au peuple ; un tribun appelé Sp. Icilius s'y opposa hautement. Cependant les ennemis mettaient tout à feu et à sang dans le territoire de Rome ; il était très-urgent d'entrer en campagne pour les repousser. Par le conseil d'Appius-Claudius on gagna les autres tribuns, qui déclarèrent qu'ils ne pouvaient souffrir que les ennemis ravageassent impunément la campagne, et levèrent l'opposition d'Icilius. Le peuple prit les armes ; mais à sa rentrée dans Rome les troubles recommencèrent ; ce fut, pendant plusieurs années, une suite d'altercations dans la ville, qui n'étaient interrompues que par la politique des consuls à exciter de nouvelles guerres ; ils parvenaient ainsi à empêcher la publication de la loi agraire.

Mais en servant les intentions du sénat, les consuls se rendaient l'objet de la haine du peuple ; à peine un consul était-il sorti de charge, qu'il se voyait traduit devant l'assemblée du peuple pour rendre compte de sa conduite. C'est ainsi que Ménénius, fils d'Agrippa, se vit accusé et condamné à une

amende très-considérable. Il fut si affligé de l'injustice de ses concitoyens, qu'il s'enferma dans sa maison et se laissa mourir de faim.

On attaqua ensuite un autre consulaire, Spurius-Servilius, qui avait succédé à Ménénius au consulat. On lui faisait un crime d'un combat où, après avoir défait les Toscans, il avait perdu quelques troupes en poursuivant les ennemis; mais ce n'était qu'un prétexte : la victoire qu'il avait remportée faisait seule son apologie.

Servilius n'eut recours ni aux prières ni au crédit de ses amis pour fléchir la colère du peuple; il se rendit à l'assemblée où il avait été cité de paraître : loin de le faire en suppliant, il adressa à la multitude un discours très-hardi où il lui fit honte de la mort de Ménénius, et dit qu'un sort pareil ne pouvait que faire honneur, qu'il l'attendait sans crainte, et leur abandonnait une vie que l'ingratitude de ses concitoyens lui rendait odieuse.

La fermeté de ce généreux patricien dissipa l'animosité du peuple; il fut absous à la pluralité des suffrages. Mais le salut de ce consulaire, qui échappa à la fureur des tribuns, ne les disposa pas à

relâcher de leurs prétentions au sujet du partage des terres; ils sommèrent les successeurs de Servilius au consulat de nommer les commissaires qui devaient procéder à ce partage. Les deux consuls tâchèrent d'éluder, et se défendirent de prendre connaissance d'une affaire qui s'était passée long-temps avant leur consulat, en disant : « Que le senatus-consulte était péri par l'inexécution ». Il paraît qu'en effet les senatus-consulte n'avaient force de loi que pendant la durée de la magistrature de celui qui en avait renvoyé l'exécution.

Ce fut, pour le tribun Génutius, une occasion de citer les deux consuls qui venaient de sortir de charge, de comparaître devant l'assemblée du peuple. Ce tribun furieux exhorta le peuple à se faire justice lui-même, et dit que ce n'était que par la punition des coupables qu'on pourrait réduire leurs successeurs à exécuter enfin le senatus-consulte. Après avoir fait des sermens horribles qu'il poursuivrait cette affaire jusqu'à la mort, il marqua le jour où le peuple devait en prendre connaissance. Les plébéïens disaient hautement : « Que « malgré tous les artifices du sénat, la « loi du partage des terres passerait, et

« qu'elle serait même scellée du sang « de ceux qui s'y étaient opposés ». Le sénat dissimulait sa crainte et son ressentiment; mais la veille du jour indiqué pour juger cette grande affaire, Génutius fut trouvé mort dans son lit, sans qu'il parût aucune marque de poison et même de violence.

On apporta son corps dans la place, et le petit peuple crut que les dieux désapprouvaient son entreprise. Ce sentiment de religion lui inspira un grand respect pour le sénat, en faveur duquel il pensa que le ciel s'était déclaré par la mort de Génutius. On ne parla plus, pendant quelque temps, du partage des terres : les tribuns étaient confus; et le sénat aurait repris toute son autorité s'il n'eût pas voulu la pousser trop loin.

Vous verrez dans ma première, ma chère Aline, quelle fut la faute qu'il commit en ne tempérant point son autorité par une justice exacte qui empêchât les tribuns de trouver matière à exciter les plaintes des plébéïens.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE XXIX. — Eclaircissemens sur le retour des dix mille Grecs, et guerre des Lacédémoniens contre les Perses. — Mort de Socrate, et regrets tardifs des Athéniens. — Portrait d'Evagore, roi de Salamine; rôle qu'il vient jouer dans la querelle d'Athènes et de Lacédémone, et comment, de concert avec Conon, il parvient à affaiblir la trop grande puissance de la république de Sparte; revers du roi de Salamine, et troubles à Lacédémone. — Paix d'Antalcide, et révoltes des villes grecques qui refusent d'y adhérer. *Page* 1

LETTRE XXX. — Divisions à Thèbes; injustices des Lacédémoniens, qui soulèvent tous les esprits; ligue des Thébains; efforts courageux de ce peuple, et commencement de sa gloire et de sa puissance sous Pélopidas et Epaminondas. — Batailles de Leuctres, de Cynoscéphale et de Mantinée. — Mort des deux grands capitaines qui firent la gloire de Thèbes. 27

LETTRE XXXI. — Continuation de l'histoire grecque, et affaires d'Egypte, dans lesquelles Agésilas prit part. — Reprise de la guerre entre les Athéniens et leurs alliés, et commencement

de Démosthène. — Guerre Sacrée, et victoires mémorables de Philippe, roi de Macédoine, depuis le moment où il commença à se mêler des querelles des Grecs, jusqu'à la fameuse bataille de Chéronée. *Page* 49

Lettre XXXII. — Suites de la bataille de Chéronée; gloire de Philippe; générosité de sa conduite envers les Athéniens. — Projet de l'expédition en Perse. — Troubles en Macédoine. — Grands préparatifs de Philippe pour marcher contre les Perses en qualité de généralissime des Grecs; assassinat de ce prince, et commencement glorieux d'Alexandre. 92

Lettre XXXIII. — Conquêtes d'Alexandre; tableau rapide de ses victoires. — Revers et mort de Darius; punition de ses meurtriers. — Soumission de la Bactriane, et de tous les grands de la Perse, à la domination d'Alexandre. 109

Lettre XXXIV. — Révolte des Lacédémoniens contre les Macédoniens. — Dernier effort et ruine de la puissance de Sparte, par la victoire d'Antipater. — Conduite d'Alexandre en Perse; murmures qu'il excite; complot contre sa vie; meurtre de Clitus, etc. etc. — Mort d'Alexandre, et premier partage de son empire entre ses capitaines. 133

Lettre XXXV. — Révoltes dans la Grèce après la mort d'Alexandre. — Hommes célèbres du troisième âge. — Divisions entre les généraux successeurs de la puissance d'Alexandre; guerres qu'ils se livrent. — Nouveau partage de son empire, et royaumes qui s'élèvent sur les débris de ses vastes conquêtes. 167